

## Comptes

50 sonnets sur la Passion

de Nostre Seigneur jusqu'à la  
page 132 — mis

de la page 133 à 183 qui  
termine l'ouvrage. (Voir aussi

Sonnets inédits spécialement  
pour l'auteur et ses amis —

mais non mis dans les éditions

ordinaires — La pagination

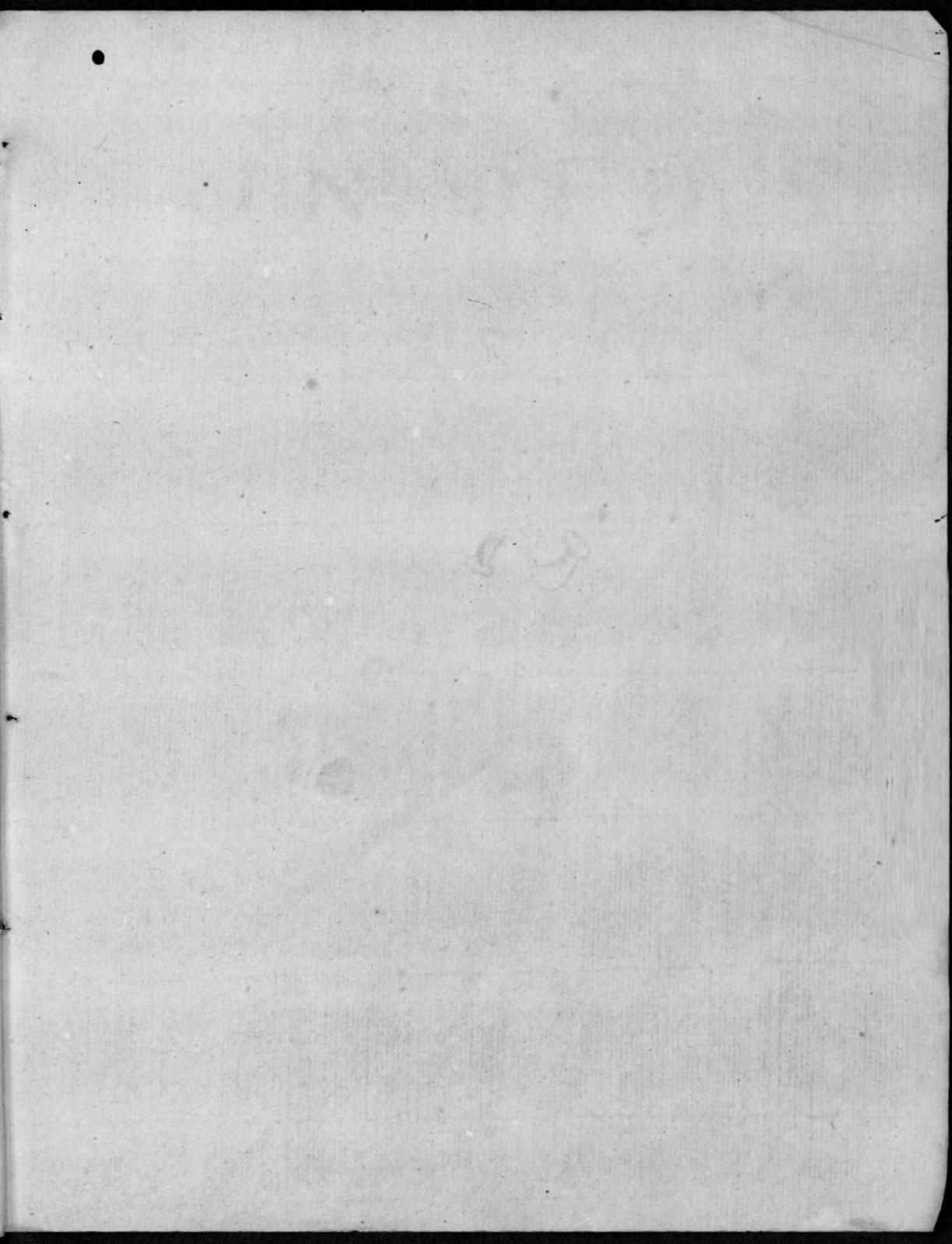
continue — le centième page

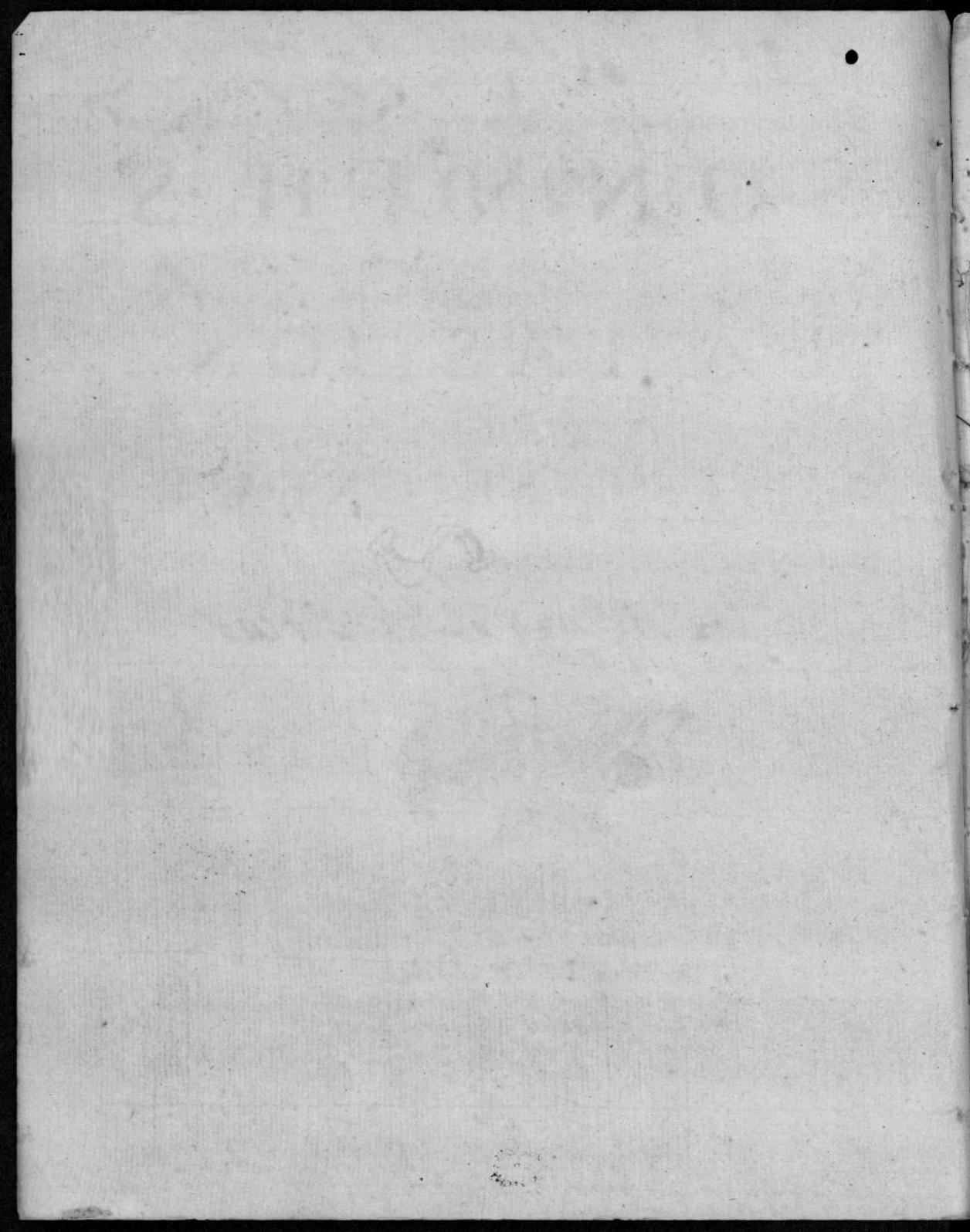
par exemple est le cent de

50 sonnets et est pas défective

= Bien Compté ainsi.

J. P. P. P.  
D. X. 1936.





*pour Madame de Fosques Religieuse  
L. Rep. P. XVII. 116  
Descler*

# SONNETS

SUR

## LA PASSION

DE

### NOSTRE-SEIGNEUR.

Par M<sup>re</sup>. DE MALAPEIRE Doyen du Presidial.

*Son très humble serviteur*



A TOULOUSE,

Par J. PAUL DOULADORE, Imprimeur prez le  
College de Foix. 1694.

---

*Avec Aprobation & Permission.*





## A PROBATION.

**N**OUS soubsignez certifions avoir leu les Sonnets composez par Mr. de Malapeire Doyen du Senéchal, & n'y avoir rien trouvé de contraire à la foy, ni aux bonnes mœurs, & les jugeons utiles à augmenter dans le cœur des Fideles, la devotion qu'ils doivent avoir pour ce grand Mystere. A Toulouſe ce 11. Mars 1694.

LAPEYRE Docteur Regent en l'Université de Toulouſe.  
MATHIEU DANROS R. Auguſtin, ancien Professeur  
en l'Université de Toulouſe.

## PERMISSION.

**V**EU l'Aprobation des Docteurs en Theologie; je consens pour le Roy à l'impression du present Cahier. A Toulouſe le 15. Mars 1694.

MONTPEIROUX Procureur du Roy.

**S**oit fait suivant les Conclusions du Procureur du Roy, les an & jour susdits.

DAMBEZ Juge-Mage.





## AU LECTEUR.

**V**OUS avez oüy dire mille fois, & il est certain, que pour sçavoir faire de Vers, il faut estre né Poëte : Et j'avois déjà soixante ans, quand j'ay commencé d'en faire. Il est vray que le grand nombre de ceux que j'ay faits depuis ce tems, & la beauté du sujet, sur lequel j'ay uniquement travaillé, me consolent un peu du chagrin que je pourrois sentir, d'avoir laissé passer un âge, où l'on a sans doute plus de force dans l'esprit, & plus de feu dans l'imagination. Parmi six cens Sonnets que j'ay composez à l'honneur de la tres-Sainte Mere de Dieu, j'en ay choisi cinquante, qui sont sur la Passion de son tres-cher & tres-adorable Fils ; parce que j'ay remarqué en les lisant à mes amis, qu'on est plus sensible sur cette matiere, & que peu de personnes sont touchées de la Beauté ; l'impression qu'elle fait sur nos cœurs, n'estant pas ordinairement aussi forte que celles qui produisent la compassion ou la reconnaissance. C'est aussi cette raison qui me fait esperer que la grandeur du sujet vous fera pardonner les fautes, qu'un âge au delà duquel il n'y a que de la douleur & du travail, & mon peu d'experience en ces sortes d'ouvrages, ont fait couler en celuy-cy. Je m'estimerois fort heureux, si vous pouviez tirer quelque utilité ou quelque plaisir de ces pensées, qui pourront passer pour des reflexions, parmi les Sçavans, & pou

des Meditations dans, l'esprit des devots ; Pour moy je voudrois bien leur pouvoir donner le nom que les Amans donnent à leurs tendres reveries. Et plût à Dieu que j'eusse autant de tendresse dans mon cœur qu'il en paroît dans mes Vers. Mais hélas ! sa malignité ne l'empêche que trop, d'estre touché de cet excez d'amour, qui fut autant la véritable Passion de nôtre divin Sauveur, que l'excez de ses souffrances. Et voila surquoy roulent uniquement tous mes Sonnets ; N'ayant fait que donner divers tours à la même pensée ; ainsi si vous vouliez vous épargner la peine de lire tant de Vers, vous n'avez qu'à parcourir les argumens, qui expliquent la pensée de chaque Sonnet, ou bien pour faire mieux, vous n'avez qu'à lire ce Disthique qui renferme presque tous ces Sonnets.

*Un Dieu mourut pour nous ; & nous ne l'aymons pas ;  
Que son Amour fut grand ? que nous sommes ingrats ?*



L'HOMME POUR LEQUEL SEULEMENT DIEU A  
 voulu mourir , ne s'émeut point d'une mort si cruelle, &  
 dont toutes les creatures les plus insensibles ont témoigné  
 tant de ressentiment.



**T** Andis qu'un Dieu pour nous sur une Croix expire ,  
 Le Soleil & la Lune esteignent leur clarté ,  
 Les Tombeaux , les Rochers , malgré leur dureté ,  
 S'ouvrent pour prendre part à son cruel martire.



Le grand voile du Temple en deux parts se déchire ,  
 La Terre en prend le deuil , par son obscurité ,  
 De tristesse & d'horreur le Ciel s'est agité ,  
 Tout l'Univers enfin s'épouvante & soupire.



Moy seul , qui n'ay que trop de tendresse & d'amour ;  
 Moy pecheur , pour qui seul il veut perdre le jour ,  
 Je n'ay pour son trespas que de froideurs mortelles.



Helas ! si les Rochers & les Tombeaux affreus ,  
 Ont compati , Seigneur , à vos peines cruelles ,  
 Que ne m'avez-vous fait , insensible comme eux.



LES MIRACLES QUE NOSTRE-SEIGNEUR FIT  
 durant sa vie, & sa Resurrection, prouvent évidemment qu'il  
 étoit Dieu; Mais la Mort qu'il voulut souffrir pour nous  
 ne le prouve pas moins.



**D**E cét aymable Fils qui vous a si chérie,  
 Les miracles divers ont par tout éclaté.  
 Après de tels garands de sa Divinité?  
 D'en douter ce seroit un extreme folie.



Je n'ay pas besoin même, Adorable MARIE,  
 Pour convaincre nos cœurs sur cette vérité,  
 De sçavoir que luy-même il s'est ressuscité.  
 Il nous suffit de voir comment il perd la vie.



Pour de chetifs Mortels endurer le trespas,  
 Mourir pour des pecheurs & pour des scelerats,  
 Répandre tout son Sang pour des sujets rebelles.



Pour ceux qui de sa Mort n'auront aucun souci,  
 Souffrir sur une Croix des peines si cruelles:  
 Ah! ce n'estoit qu'un Dieu, qui peut mourir ainsi.



IL N'Y AVOIT QU'UN DIEU , QUI PEUT SATIS-  
faire un Dieu par nous offensé ; Mais il le pouvoit par la  
moindre de ses actions ; & ce n'est que l'excez de son amour,  
qui l'a obligé de mourir si cruellement pour nous.

*Quod satis fuit redemptioni, non satis fuit dilectioni. S. Bernard.*



**S**Eigneur, depuis qu'Adam fut d'avec vostre Pere,  
Par son ingratitude à jamais desuni,  
Qu'avec tous les mortels, du Ciel il fut banni,  
Nul n'avoit peu d'un Dieu desarmer la colere.



La justice exigeoit que ce Juge severe  
Ne laissat pas long-tems ce forfait impuni ;  
Mais un Fils tel que vous, d'un merite infini,  
Par la moindre action pouvoit le satisfaire.



Oüy vous pouviez d'un mot arrester son courroux,  
Un regard, un clin d'œil, nous auroit sauvé tous,  
Un seul de vos soupirs nous l'eût rendu propice.



Pourquoy sur une Croix vouloir perdre le jour ?  
Ah ! tout ce qui pouvoit contenter sa justice,  
Ne pouvoit pas, Mon Dieu, contenter vostre amour.



IL SEMBLE QUE NOSTRE - SEIGNEUR EN  
mourant pour effacer nos pechez , nous ait rendus plus  
coupables , puisque c'est bien un autre crime de causer la  
mort d'un Dieu , que de luy desobeir.



**J'**Adore v<sup>o</sup>tre amour , & v<sup>o</sup>tre providence :  
J'admire leurs desseins , que je ne comprends pas.  
Pourquoy vouloir , Seigneur , en venant icy bas ,  
Pour sauver les mortels mourir dans la souffrance.



Pensiez-vous détourner cette juste vengeance ,  
Qu'avoient par leurs pechez merité ces ingrats.  
En vain par vos tourmens , & par vostre trespas ,  
Vous avez pretendu nous rendre l'innocence.



Ab ! mon Dieu , je ne fus criminel autrefois ,  
Que pour avoir enfreint l'équité de vos Loix :  
Je deviens aujourd'huy millefois plus coupable.



Vostre mort & vos maux ont empiré mon sort.  
Je suis encor chargé du crime épouventable ,  
D'avoir fait tous vos maux , & causé vostre mort.

DIEU NE POUVOIT PAS TROUVER UN SECRET  
 plus seur pour se faire aymer des hommes , que de mourir  
 pour eux , Mais quoy qu'il scût bien, que nôtre ingratitude  
 rendroit ce moyen inutile , il ne laissa pas de nous aymer jus-  
 ques à cêt excez.



**P**our nous tirer , Seigneur , d'un abisme terrible ,  
 Que n'avez-vous pas fait en ce mortel sejour ?  
 Quoy mener une vie obscure & si penible ,  
 Vouloir pour nous sauver perdre encor le jour.



Vous creutés que c'estoit un moyen infailible ,  
 Pour nous forcer d'avoir pour vous quelque retour :  
 Auroit-on peu trouver un secret plus plausible  
 Pour attendrir nos cœurs & gagner nostre amour ?



Eut-on peu soupçonner nostre fureur extreme.  
 N'avoir que du mépris pour un Dieu qui nous ayme ,  
 Et nous ayme à ce point que de mourir pour nous ?



Mais mourir d'une mort infiniment cruelle ?  
 Vous le sçaviez trop bien , ô Sageffe eternelle ;  
 Ah ! pourquoy donc , mon Dieu , pourquoy nous aymiez-vous ?



LA LANCE QUI APRE'S LA MORT DE NOSTRE-  
Seigneur, perça son sacré Cœur, qui nous avoit tant ayez,  
devoit avoir percé le nôtre, pour le punir de son ingrati-  
de & de son insensibilité.



*Q* Voy sur la Croix encore une cruelle Lance,  
De mon divin Sauveur vient percer le Costé ?  
Doit-on après la mort estre persecuté ?  
D'un Cœur qui ne vit plus reçoit-on quelque offense.



Des Juifs & des Bourreaux, la rage & l'insolence,  
La colere du Ciel contre nous irrité,  
N'ont peu donc assouvir toute leur cruauté,  
Par un si long trespas, & par tant de souffrance.



Viennent elles chercher quelques restes de sang,  
Ou quelques gouttes d'eau, qu'ont laissé dans son flanc,  
Les tourmens excessifs, & l'extreme tristesse?



Juste Ciel, qui voulez punir ce sacré Cœur,  
De nous avoir chervis avec trop de tendresse,  
Contre nos cœurs ingrats, tournez vostre rigueur.



C'EST UNE CHOSE EPOUVANTABLE , ET QUI  
fait bien voir la malice infinie de nos cœurs , que Nôtre-  
Seigneur, par l'effusion de tout son Sang, n'ait peu gagner  
notre amour , luy qui par la moindre de ses actions auroit  
apaisé la colere d'un Dieu infiniment irrité contre nous.



**Q**ui l'eût creu que l'amour eut plus de cruauté,  
Que n'avoit jamais eu la plus rude justice ?  
Vouloit-elle d'un Dieu le funeste suplice ?  
Non, l'homme à moindre prix eut esté racheté.



C'est donc de ce Tiran la bizarre fierté,  
Qui demanda pour nous ce sanglant Sacrifice.  
Mais non, que contre luy nôtre plainte finisse ?  
Accusons de nos cœurs l'horrible dureté.



Oüy de cét Homme-Dieu, la première pensée  
Pût apaiser d'un Dieu la justice offensée,  
Et tout son Sang n'a peu meriter nostre amour.



Ah Seigneur ! Ah mon Dieu ! rendez à vostre Pere,  
Cét amour, qui pour nous vous fit perdre le jour,  
Et rendez ces ingrats à toute sa colere.



NOSTRE - SEIGNEUR EN MOURANT , MESME  
 sur une Croix , manifeste sa puissance , & par les prodiges  
 qu'il fait sur la Terre & dans le Ciel , il fait bien voir qu'il est  
 le Souverain de toute la Nature , & le Createur de l'Univers.



**Q**uand on void sur la Croix mourir nostre Sauveur ,  
 Dans des maux , dont l'excez n'eut jamais de semblable ,  
 Qui ne penseroit pas qu'il est un grand pecheur ,  
 Le plus vil des mortels , & le plus miserable ?



Mais on void qu'au milieu de toute sa douleur ,  
 Il pardonne aux Bourreaux , il fait grace au coupable :  
 Dans toute la nature , il jette la terreur ,  
 Il répand sur la terre , une nuit effroyable.



Il fait mourir au Ciel les Astres les plus beaux ,  
 Il brise les Rochers , il ouvre les Tombeaux ,  
 Il en tire les morts , & les fait reparoître.



Qui n'est pas convaincu par tant d'effets divers ,  
 Que même en expirant , il se fait reconoître ,  
 Pour le Maître absolu de tout cét Univers.

LE VERBE DIVIN EN CREANT LE MONDE FIT  
 tout avec raison & avec proportion ; Mais en le reparant  
 il fit tout le contraire, son amour & ses souffrances n'ayant  
 eu ni bornes ni mesure.



**J**E suis charmé, Seigneur, quand je voy la structure  
 Et l'ordre merveilleux de ce vaste Univers :  
 Mais en voyant les maux que vous avez soufferts,  
 Ma raison se confond, & mon cœur en murmure.



Quand du fonds du neant vous tiriez la Nature,  
 Que vous formiez la Terre & les Cieux & les Airs,  
 Lors que vous finissiez tant d'Ouvrages divers.  
 Tout se fit avec nombre, avec poids & mesure.



Mais quand pour sauver l'Homme après son attentat,  
 Et pour le rétablir en son premier état,  
 Vous vintez icy bas prendre une chair mortelle.



S'il fallut nous aymer & souffrir sur la Croix,  
 Pourquoi voulutés-vous ô Sagesse éternelle,  
 Que ce fut sans mesure & sans nombre & sans poids ?

ON EST BIEN COUPABLE DE NE PENSER PAS  
 incessamment à la mort de Nôtre Seigneur ; Mais pour pou-  
 voir y penser , il n'y faut pas penser toujourns ; car on per-  
 droit la raison par un excez de crainte & d'étonement.



**D**ieu meurt , il meurt pour nous & personne n'y pense :  
 L'estre sans sentiment , l'estre qui ne vit pas ;  
 Sans en estre l'objet , s'émeut de ce trépas ,  
 Tout le monde à nous près , en ressent la puissance.



Dieu , cét Estre infini , Juste , Eternel , Immense ,  
 Ayme jusqu'à mourir , des pecheurs , des ingrats ;  
 Mortels y pensons-nous ? Ah tigres ! scelerats ,  
 D'un tel excez d'amour est-ce la recompense ?



Oüy , de tous les Tyrans les plus grandes rigueurs ,  
 Oüy de tous les Martyrs les plus vives douleurs ,  
 De ses cruels tourmens sont de figures vaines.



Mais non , n'y pensons plus , ah ! comment pourroit-on  
 Penser à tant d'amour , penser à tant de peines ,  
 Sans perdre à même tems la vie ou la raison ?



SI NOUS DEVONS FAIRE HOMMAGE A DIEU DE  
 tout ce que nous sommes, parce qu'il nous a créés par une  
 seule parole, Que ne luy devons-nous pas pour nous avoir  
 rachetés au prix de tout son Sang ?

*Qui totum te fecit totum te exigit.* St. Augustin.



Ouy si j'ay quelque bien, si j'ay quelque avantage,  
 Si j'ay l'estre, la vie, un corps, de la santé,  
 Un esprit, la raison, un cœur, la liberté,  
 De vous seul, ô mon Dieu ! je les tiens en partage.



De tout ce que je suis, je dois vous faire hommage,  
 J'ay reçu tout de vous & de vôtre bonté ;  
 Il faut donc rendre tout à vôtre Majesté :  
 Ce n'est qu'à l'Ouvrier qu'appartient tout l'Ouvrage.



Ce n'étoit pas assez de me donner le jour :  
 Vous voulûtes pour moy, par un excez d'amour,  
 Souffrir sur une Croix une peine infinie.



Ab ! s'il faut ô mon Dieu, par un juste transport  
 Me donner tout à vous pour vous payer ma vie ;  
 Que me restera-il pour payer vôtre Mort ?



SI DIEU NE NOUS L'EUT COMMANDE' NOUS  
ne pouvions pas esperer de le voir ; Mais nous pouvions  
bien l'aymer, & puis qu'il n'est point de plus grand mal que  
de ne l'aymer pas , il n'avoit pas besoin de joindre les mena-  
ces au commandement.



**S**I vous vouliez, Seigneur, qu'un pecheur miserable  
Esperat d'être un jour heureux parfaitement,  
Ouy vous me le deviez enjoindre fortement ;  
L'eusse je pretendu me voyant si coupable ?



Mais pourquoy m'ordonner par un soin charitable  
D'avoir pour vos beautez un tendre attachement ;  
A-on besoin de loix & de commandement  
Pour aymer un Object infinement aymable ?



Ce n'étoit pas assez de l'avoir ordonné,  
Vous m'annoncez encor que je suis condamné  
A d'extremes malheurs si mon cœur ne vous ayme ?



Faut-il me menacer d'un funeste trespas ?  
Helas de tous les maux le mal le plus extreme,  
N'est-ce point le malheur de ne vous aymer pas.



SI LORS QUE NOSTRE SEIGNEUR FUT EN  
Croix les tenebres se repandirent sur toute la Terre, si les  
plus grands Astres s'éclipserent dans les Cieux, si ses Divi-  
nes Perfections même furent obscurcies, tout cela n'a servi  
qu'à faire éclater davantage l'amour infini, qui le faisoit mou-  
rir pour nous.



**D**Ans le même moment que les Juifs furieux  
Vous eurent élevé sur cette Croix cruelle,  
On vid tous les objets disparaître à nos yeux,  
A l'aspect d'une mort si triste & si nouvelle.



L'Obscurité profonde épanduë en tous lieux,  
Fette dans tous les cœurs une frayeur mortelle:  
Les Astres les plus beaux qui meurent dans les Cieux,  
Menacent l'Univers d'une nuit éternelle.



Ah c'est bien plus ! mon Dieu, vos Vertus, vos Clartez,  
Vôtre Toute-puissance & toutes vos Beutez  
Paroissent maintenant comme des ombres vaines.



Oüy toutes vos Grandeurs s'éclipsent en ce jour.  
A peine j'entrevoiy la grandeur de vos peines:  
Mais j'aperçoy par tout l'excez de vôtre amour.

NOSTRE INSENSIBILITE' POUR LA BEAUTE'  
 infinie de Nôtre Seigneur, pour les biens qu'il nous a faits,  
 pour les maux qu'il a soufferts, & pour la mort que son  
 amour infinie luy a causé, merite sans doute des peines in-  
 finies.



**M** On cœur peus-tu penser à ton divin Sauveur ?  
 Il est la beauté même, infinie, éternelle,  
 Que n'a pas fait pour nous son extreme douceur,  
 Quels biens ne tiens-je pas de sa bonté fidele ?



Des maux qu'il a soufferts, voy qu'elle est la rigueur :  
 Il expire pour toy d'une mort si cruelle.  
 Comprends-tu jusqu'où va l'excez de son ardeur ?  
 Et tu ne sens pour luy qu'une froideur mortelle.



Quoy tu n'es pas sensible à toutes ses beautez ?  
 Quoy tu n'es pas touché de toutes ses bontez ?  
 Quoy tu n'es point émeu de toutes ses souffrances ?



Quoy toujourns insensible à tant & tant d'amour.  
 Ab Tigre ! va sentir dans l'inferral sejour,  
 De tant de duretez les dignes recompenses.



SI LA PASSION DE NOSTRE SEIGNEUR SEMBLE  
à quelques-uns un sujet de crainte, parce que nos pechez  
ont forcé la justice de son Pere à le faire mourir, Elle n'est  
pas moins aux autres un motif d'esperance, quand ils voyent  
qu'il a satisfait à cette justice pour les pecheurs, & qu'il les  
a aymez avec tant d'excez.



**Q**uand on vous void, mon Dieu, par un cruel trépas,  
Offrir à vôtre Pere un sanglant Sacrifice,  
Quand à son propre Fils il ne pardonne pas,  
Que ne devons-nous pas craindre de sa justice?



Vils & chetifs mortels, infideles, ingrats,  
Nous ne sommes qu'orgueil, qu'ordure & que malice:  
Oüy contre ces brutaux, contre ces scelerats  
L'Enfer ne peut avoir d'assez rude supplice.



Mais non, mon doux Sauveur, en expirant pour nous,  
Vous avez en bonté changé tout son courroux;  
Vous avez surpayé ce creancier severe.



Ainsi, quand je vous voy perdre pour moy le jour,  
Bien loin de craindre rien de sa juste colere,  
Je dois tout esperer de vôtre ardent amour.



*O Fœlix culpa , que talem meruit habere Redemptorem.*

CES PAROLES DE L'EGLISE FONT VOIR LA  
vrayssemblance de l'opinion, de ceux qui croyent que sans  
le peché d'Adam, Dieu ne se fut pas incarné.



**I**L est vray le peché de nôtre premier Pere,  
Du Ciel sur les humains attira le courroux :  
Mais sans ce crime un Dieu de sa gloire jaloux,  
Ne fut jamais aussi devenu nôtre Frere.



Ouy c'est pour appaiser cette juste colere  
Que l'immortel s'est fait un homme comme nous,  
Qu'il a sur une Croix voulu mourir pour tous,  
Après nous avoir faits les enfans de sa Mere.



Par cette mort encor sa Sagesse a fait voir  
Ses desseins, ses grandeurs, ses bontez, son pouvoir,  
Et l'excez infini de sa flamme amoureuse.



Nous serions malheureux sans un si grand malheur,  
Que la faute d'Adam est une faute heureuse,  
Qui nous a merité d'avoir un tel Sauveur.



NOUS SOMMES D'AUTANT PLUS OBLIGEZ  
d'aymer Nôtre Seigneur, & d'autant plus criminels de ne  
l'aymer pas, que nous étions indignes qu'il nous aymât  
avec tant d'excez.



**Q**U'en expirant pour moy vous estés adorable !  
Oseray-je pourtant penser que l'on a tort,  
De dire que c'est moy qui cause vôtre mort.  
De vos tourmens, Seigneur, en quoy suis-je coupable ?



Quoy parce que j'étois pecheur & miserable !  
Vôtre amour devoit-il faire un si grand effort ?  
De me rendre la grace & de changer mon sort,  
Un seul de vos soupirs n'étoit que trop capable ?



Que si par les transports de vôtre ardent amour,  
Vous avez bien voulu perdre pour moy le jour,  
Suis-je la cause, hélas ! de cette ardeur extreme ?



En moy tout vous devoit inspirer de l'horreur.  
Vous mourez cependant, sans que mon cœur vous ayme,  
Ah cœur ingrat mourez de honte & de douleur.



POUR METTRE LES CHOSES DANS L'ORDRE IL faudroit que nous aymassions infiniment Nôtre-Seigneur, qui est infiniment aymable, & que Nôtre-Seigneur nous haït mortellement ; puisque nous sommes si criminels ; si ingrats & si haïssables.



*Q*ue le sort des Mortels est un sort deplorable ?  
 Que l'homme est malheureux de ne vous aymer pas ?  
 Il est pourtant, Seigneur, mille fois <sup>plus</sup> coupable,  
 D'avoir tant de mépris pour vos charmants apas.



Vôtre extreme bonté fut toujours adorable,  
 Sur tout lors que pour nous vous souffriez le trespas,  
 Mais vous n'êtes pas juste, & vous êtes blâmable  
 D'avoir eu tant d'amour pour des pecheurs ingrats.



A vous, Seigneur, à nous, rendez enfin justice ;  
 Regardez vos beautez, voyez nôtre malice :  
 Il est tems de changer chacun à nôtre tour.



Partagez comme il faut le merite & la peine.  
 Prenez pour ces ingrats le mépris & la haine ;  
 Et laissés leur pour vous la tendresse & l'amour.



EN REFUSANT A NOSTRE-SEIGNEUR NOSTRE  
cœur qu'il demande avec tant de passion, nous le traitons  
plus mal que ne firent les Bourreaux, qui ne luy offerent  
qu'une vie, qu'il avoit toujous souhaité de perdre pour l'a-  
mour de nous.



**C**E n'est que pour la mort que vôtre ame soupire.  
Vous n'aymez que la Croix, que la Lance & les Cloux :  
Et jamais vôtre cœur n'eut de plaisir plus doux,  
Que de souffrir pour l'homme un rigoureux martire.



Oüy vos Bourreaux ne font que ce qu'on leur inspire?  
Ont-ils jamais connu vos Grandeurs comme nous?  
Quand ils vous font sentir leurs plus barbares coups,  
Les plus rudes sont ceux que vôtre amour desire.



Mais vôtre amour veut-il qu'on ne vous ayme pas?  
Qu'on voye avec mépris vôtre cruel trespas?  
Qu'on ne compte pour rien vôtre longue souffrance?



Ab ce sont ! ô mon Dieu, les plus grands de vos maux !  
Et nous sommes pour vous, par nostre indifference,  
Plus cruels mille fois que ne sont vos Bourreaux.



IL FAUT BIEN QUE LA MALICE DU PECHE  
 soit forte , puis qu'elle resiste à l'amour , à qui Dieu  
 même n'a peu resister.



**P**eut-on assez vanter le pouvoir de l'amour ?  
 C'est luy seul qui força la Sageſſe Eternelle,  
 De venir icy bas prendre une chair mortelle,  
 Et languir ſi long-tems en ce triſte ſejour.



C'eſt l'amour , c'eſt luy ſeul qui luy ravit le jour ,  
 Et qui pour nôtre race ingrate & criminelle  
 Luy fit enfin ſouffrir une mort ſi cruelle :  
 Et nous ne voulons pas l'aymer à nôtre tour ?



Amour à qui jamais rien ne fit reſiſtance ,  
 Ne veux-tu pas ſur moy déployer ta puiſſance :  
 Pour un Dieu mort d'amour viens enflâmer mon cœur.



Que de ce cœur , hélas la malice eſt extreme ?  
 L'amour qui dompte tout, & le Tout-puiſſant même,  
 De ce cœur endurci ne peut être vainqueur.

QUAND NOSTRE SEIGNEUR DIT, QU'ESTANT  
 sur la Croix, il tireroit toutes choses après luy, il voyoit  
 bien la resistance que nous fairions à cette attraction : &  
 c'est-ce qui rendit sa peine plus excessive, & qui fait nôtre  
 ingratitude presque aussi infinie que son amour.

*Q*uand les mortels avoient l'heur de vôtre presence,  
 Vous daignates, Seigneur, leur dire tant de fois,  
 Que dès que vous seriez élevé sur la Croix,  
 Personne à vos attrait ne feroit resistance.

Cependant de nos cœurs la froide indifférence,  
 Les rend plus que jamais rebelles à vos Loix.  
 Eh quoy, vous flatiez-vous qu'ils en seroient moins froids !  
 Rien ne peut échaper à vôtre connoissance.

Non non, vous le sçaviez, qu'insensibles, ingrats,  
 Vos cœurs dénaturez ne feroient aucuncas  
 De ces cruels tourmens qui vous ostoint la vie.

Vous perdiez vôtre mort quand vous perdiez le jour ;  
 Et c'est-ce qui rendoit vôtre peine infinie.  
 O quelle ingratitude ! Ah quel excez d'amour.

QUOY QU'IL SEMBLE, QUE LA MALICE DU  
 peché, croissant à proportion de la dignité infinie de Dieu,  
 & de l'amour infini qui l'a fait mourir pour nous, doive nous  
 faire desespérer de nôtre salut, il est pourtant seur, que sa  
 misericorde est encor plus infinie, & qu'ainsi nous devons  
 plus esperer que craindre.

*Bien que de vostre Fils adorable MARIE,  
 La bonté n'ait jamais rebuté les pecheurs,  
 Et que sa charité, malgré nostre folie,  
 Garde toujours pour nous ses premieres ardeurs.*

*Bien que de mille maux, il ait sauvé ma vie,  
 Qu'il m'ait comblé des biens, des graces, des faveurs,  
 De mes crimes divers la malice infinie,  
 En m'ostant tout espoir, me remplit des frayeurs.*

*S'il a souffert pour nous une mort si cruelle,  
 Est-ce pour esperer une raison nouvelle?  
 Par sa mort nostre crime est devenu plus grand.*

*Mais non à ses bontez, il faut rendre justice.  
 Il est malgré l'excez de toute ma malice,  
 Infiniment meilleur que je ne suis méchant.*



DIEU EST INFINIMENT BEAU , ET NOUS A  
aymez infiniment. La beauté & l'amour sont les choses les  
plus touchantes : Pourquoi donc ne l'aymons nous pas  
tendrement ?



**O** Beauté souveraine , infinie , eternelle ,  
Quoy, Seigneur, vous pour qui tant d'esprits Bienheureux,  
Embrasez nuit & jour de mille & mille feux ,  
Font paroître à l'envy tant d'amour & de zele.



Après avoir daigné prendre une chair mortelle  
Pour sauver les pecheurs de leur sort rigoureux ,  
Vous avez bien encor voulu mourir pour eux ,  
Et mourir d'une mort infame & si cruelle.



Les beaux objets par tout sçavent se faire aymer ,  
De tout tems ils ont eu le droit de nous charmer ;  
Et peut-on s'empêcher d'aymer quand on nous aime ?



Ah mon cœur qui le sens, quell' est ta dureté !  
Ton Dieu n'est que l'amour & que la beauté même :  
Pourquoy n'aymes-tu donc l'amour & la beauté ?



DIEU NOUS A FAIT MILLE BIENS, IL EST MORT  
 sur une Croix pour l'amour de nous, & nous ne l'ay-  
 mons pas, quelle horrible ingratitude.



*V*ous m'avez, ô mon Dieu ! donné l'estre & la vie,  
 Comblé de mille biens, sauvé de mille maux ;  
 Et me faisant aymer les beautez de MARIE,  
 Vos bontez m'ont donné les Anges pour rivaux



Vous avez par l'excez d'un amour infinie,  
 Voulu mourir enfin pour guerir nos défauts,  
 D'une mort si cruelle, avec tant d'infamie ;  
 Après avoir vécu parmi tant de travaux.



Et moy pour tout amour & pour reconnoissance  
 Je n'ay que du mépris & qu'une indifferance,  
 Plus damnable cent fois que l'orgueil des demons.



Non non, l'Enfer n'a pas de tourmens assez rudes,  
 Toute l'Eternité n'en a pas d'assez longs,  
 Pour punir les excez de mes ingrattitudes.



DIEU QUI EST INFINIMENT GRAND, OU POUR mieux parler, la souveraine Grandeur, vient à nous par trois grands pas, qui sont l'Incarnation, sa Mort, & l'Eucharistie.

*Exultavit ut gigas ad currendam viam suam, à summo cælo egressio ejus &c.*



Quand du plus haut des Cieux vous venez icy bas,  
Du Sein de vostre Pere en celuy de MARIE,  
Quel Geant peut jamais faire de si grands pas?  
La distance est extreme; Elle est même infinie.



Quand sortant de ce Sein, vous courez au trépas,  
Et montez sur la Croix pour nous donner la vie,  
Ma raison, si la Foy ne la soutenoit pas,  
Croitroit que cette course est une reverie.



Mais quand sur cette Croix, vous formez le dessein,  
D'en descendre, mon Dieu, pour venir dans mon sein,  
Dans le sein d'un Mortel ingrat, abominable.



Je me perds, quoy, Dieu! Moy, de mon neant à vous,  
De l'Estre souverain, au pecheur miserable,  
Ah cét éloignement est le plus grand de tous.



LA PREMIERE DISPOSITION QUE NOSTRE  
Seigneur demande de nous quand nous le recevons, c'est de  
se souvenir de sa Passion; il faut aussi l'en faire souvenir luy-  
même; afin qu'il nous accorde les graces, qu'il nous a  
méritées par sa mort.



**L**ors qu'il vous plait, Seigneur, à vous le Roy des Rois,  
D'entrer dans ma poitrine, indigne & criminelle;  
Ay-je pour m'acquiter de ce que je vous dois,  
Assez d'amour, de foy, de respect, & de zele?



Non, pour vous satisfaire, & pour remplir vos Loix,  
Il faudra seulement qu'une grace fidele  
Me fasse souvenir, qu'il vous pleut autrefois,  
De souffrir une mort infiniment cruelle.



Helas! souffrez aussi, que mon cœur à son tour,  
Vous fasse souvenir de cet excez d'amour,  
Que vous ne voulez pas que jamais on oublie.



Ayez ainsi pitié de mon funeste sort;  
Si vous avez pour moy voulu perdre la vie;  
Ne veuillez pas, mon Dieu, perdre encor votre Mort.

PUISQUE LA BONTE' DE NOSTRE-SEIGNEUR  
 nous a donné tant de biens dont nous étions si peu dignes,  
 il seroit bien juste, que sa Beauté infinie nous donnât de l'a-  
 mour qu'elle merite si fort.



**Q**ue ne vous dois-je pas, mon adorable Maître,  
 Pour tant de biens reçus de vôtre Majesté,  
 Si grands que je ne puis jamais les reconnoître,  
 Dont le nombre jamais ne peut être compté.



Vous m'avez, ô mon Dieu ! donné la vie & l'estre,  
 La grace, la raison, la foy, la liberté,  
 Un cœur pour vous aymer, l'esprit pour vous connoître,  
 Que n'a pas fait enfin pour moy vôtre bonté ?



Par l'excez, qui l'eût crû, d'un ardeur infinie,  
 Vous avez bien voulu me donner vôtre vie,  
 Et vous donner vous-même encore chaque jour.



Après tant de presents d'un prix inestimable,  
 O Beauté souveraine, infiniment aymable,  
 Pourquoi ne vouloir pas me donner de l'amour.



DIEU EST INFINIMENT BEAU, MAGNIFIQUE,  
intelligent, grand, bon, juste, liberal & puissant; Mais ce  
qui nous doit plus toucher, c'est qu'il nous a ayez jus-  
qu'à mourir pour nous.



**L**es Seraphins, Seigneur, adorent vos Beutez,  
Vostre Mere fait voir vostre Magnificence,  
La Lune & le Soleil étalent vos Clartez,  
Les Astres & les Cieux vostre Grandeur immense.



Les Bien-heureux au Ciel entonnent vos Bontez,  
Les Demons aux Enfers vostre juste vengeance,  
La terre offre à nos sens vos Liberalitez,  
Tout l'Univers enfin presche vostre Puissance.



Mais pour moy, je ne veux penser qu'à vostre amour,  
Cét amour infini, qui fit perdre le jour,  
A celuy qui nous donne une vie immortelle.



Ah Seigneur! ah mon Dieu! que mon sort seroit doux,  
Quand vous mourez pour moy d'une mort si cruelle,  
Si je pouvois au moins vivre toujours pour vous?



LE FRANC ARBITRE EST UN GRAND PRIVILEGE;  
 Mais c'est un mal extreme de pouvoir n'aymer pas Nôtre-  
 Seigneur. Pour nous ôter cette malheureuse liberté, nous  
 n'avons qu'à penser comment il est mort pour nous.



**D**E tous vos dons, Seigneur, en vain on vient me dire,  
 Qu'il n'en est pas d'égal à nôtre liberté;  
 Que pour nous l'acquérir, il vous en a coûté  
 De peines & de maux, qu'on ne sçauroit descrire.



C'est avoir sur soy-même un souverain empire;  
 C'est bien être afranchi de la nécessité:  
 Mais cette indifferance & cette faculté,  
 Sont pour un tendre cœur de tous les maux le pire.



Quoy pouvoir resister à vos Divins appas?  
 Estre assez fort, Mon Dieu, pour ne vous aymer pas?  
 Maudite liberté, detestable franchise.



Non non, être forcé de vous aymer toujours,  
 Est l'unique bonheur dont mon ame est éprise:  
 Je n'ay donc qu'à penser, à la fin de vos jours.

TANT DE BIENS QUE NOUS RECEVONS  
 continuellement de la bonté de Nôtre-Seigneur, sa Mort  
 pour nôtre salut, & nostre insensibilité pour cette Mort, font  
 les trois degrez, qui font monter nôtre ingratitude jusqu'à  
 l'infini.

*Q*uand je pense combien vôtre bonté s'empresse  
 A me combler des biens, sans se lasser jamais :  
 Que vous voulez, mon Dieu, me garantir sans cesse  
 De mille & mille maux & de mille forfaits.

Que vous m'avez encor donné tant de tendresse,  
 Pour vôtre Sainte Mere, & pour ses doux attraits ;  
 Je me trouve acablé, sous le poids qui me presse  
 De ces grandes faveurs, & de tant de bienfaits.

Mais lors que je vous voy, sur une Croix infame,  
 A force de tourmens, pour moy seul, rendre l'ame,  
 Mon esprit se confond, je m'égare, & me perds.

Quand ensuite je voy nôtre malice horrible,  
 Combien à vôtre amour mon cœur est insensible,  
 Je m'abîme moy-même au milieu des Enfers.



COMME NOSTRE-SEIGNEUR POUVOIT PAR LA  
 moindre de ses actions, satisfaire à son Pere en rigueur de  
 justice, & effacer tous nos pechez, on ne doit pas dire qu'il  
 soit mort si cruellement, par autre motif, que pour faire  
 voir qu'il nous aimoit infiniment.



**N**Os maux étoient trop grands pour en pouvoir guerir :  
 Rien ne pouvoit jamais finir nôtre misere :  
 Il vous falloit quitter le sein de vôtre Pere,  
 Si vos bontez, Seigneur, vouloient nous secourir.



Mais qu'on ne pense pas en vous voyant souffrir.  
 Que ce fut seulement pour pouvoir satisfaire  
 A l'extreme rigueur de sa juste colere,  
 Que l'on connoîtroit peu ce qui vous fit mourir.



Ce n'est pas pour montrer qu'elle fut sa justice,  
 Ce n'est pas pour montrer qu'elle est nôtre malice,  
 Que vous avez, mon Dieu, voulu perdre le jour.



Vous pouviez d'un seul mot étouffer ses vengeances,  
 Vous pouviez d'un soupir effacer nos offenses.  
 Ah ce fut pour montrer l'excez de vôtre amour.



SIMEON PREDIT A LA TRES-SAINTE MERE DE  
 Dieu , indiscretement , ce semble , la mort de son cher Fils ;  
 Mais ce n'étoit pas une nouvelle pour Elle , qui n'ignoroit  
 rien de ce qui le regardoit.



**P**our offrir v<sup>o</sup>tre Fils vous faites un effort :  
 Et cependant MARIE on ose vous predire ,  
 De cet Enfant si cher , la desastreuse Mort :  
 On vient vous menacer d'un étrange martire.



Du juste Simeon , quel injuste transport ?  
 Il veut mourir en paix , & quand d'aise il expire ,  
 Il veut que v<sup>o</sup>tre esprit previenne v<sup>o</sup>tre sort ,  
 Et sente tous les maux que la frayeur inspire.



De vos divines Mains il reçoit son Sauveur ,  
 Et vous plonge soudain le poignard dans le cœur.  
 Mais non , à ce Prophete , il faut rendre justice.



De ce Fils dès long-tems vous sçaviez les desseins ;  
 Et vous l'aviez déjà par un grand Sacrifice ,  
 Immolé dans v<sup>o</sup>tre ame au salut des Humains.



ON PEUT DIRE EN QUELQUE MANIERE, QUE  
la tres-sainte Mere de Dieu perd plus que luy sur le Cal-  
vaire : son Fils ne perd que la vie ; mais Elle perd un Fils,  
qu'Elle ayme infiniment plus que sa propre vie.



**O**ù courez-vous MARIE, avec tant de ferveur ?  
De vôtre divin Fils vous cherchez la presence.  
Si sa veuë autre-fois faisoit vôtre bon-heur,  
Elle n'est plus pour vous qu'un sujet de souffrance.



Qui le reconnoîtroit cét Homme de douleur,  
En l'état où la mis une injuste puissance ?  
Pour le voir sous sa Croix acablé de langueur,  
Avez-vous bien assez de force & de constance ?



L'aymant plus que la vie, il vous faut sans mourir,  
Sentir en vôtre cœur, tout ce que font souffrir  
A son Corps adorable, & la rage & l'envie.



Qui pourroit concevoir l'excez de vôtre ennuy ?  
Bien-tôt sur le Calvaire il va perdre la vie ;  
Helas ! en le perdant vous perdez plus que luy.

SI LA TRES-SAINTE MERE DE DIEU SOUFFRE  
 tous les tourmens de son Fils, si Elle les augmente par sa  
 presence & par sa douleur, si Elle le sacrifie Elle même pour  
 nôtre salut ; c'est parce que l'aymant infiniment, Elle se  
 conforme à ses divines Volontez.



**A** Dorable MARIE, *belas ! est-il possible,*  
*Que lors que vôtre Fils souffre tant de tourmens,*  
*Que tout le monde en a de si vifs sentimens,*  
*Vous seule sous sa Croix paroissiez insensible ?*



*Mais ce qui me paroît encore plus terrible,*  
*C'est que loin d'y porter des adoucissemens,*  
*Tous les traits de vos yeux sont des élancemens,*  
*Qui rendent de nouveau sa douleur indicible.*



*Vous pouvez à cette heure agraver ses douleurs,*  
*Si depuis tant de tems pour sauver les pecheurs,*  
*Vous l'avez mille fois immolé dans vôtre ame.*



*O Ciel ! quelle constance, & quelle charité ?*  
*Elles cedent pourtant à l'ardeur de la flamme,*  
*Dont vôtre tendre cœur brûle pour sa beauté.*

NOSTRE-SEIGNEUR EST DEFIGURE' PAR LES  
 tourmens que luy ont fait souffrir nos pechez, les Juifs,  
 la justice du Ciel, ou pour mieux dire, son amour. C'est  
 par cette raison que sa tres-sainte Mere doit avoir pitié des  
 pecheurs qu'il a tant ayez.

*Respice in faciem Christi tui.*

**T**ournez MARIE, *belas !* tournez vos tristes yeux  
 Sur le visage aymé de ce Fils tant aymable.  
 Le reconnoîtrez-vous, en l'état pitoyable  
 Où l'ont mis ses Bourreaux, & les Juifs furieux ?

C'est moy, qui suis plutôt son meurtrier odieux ;  
 De ses cruels tourmens je suis le seul coupable,  
 Ne regardez donc plus ce visage adorable.  
 Pour fleschir leur colere envisagez les Cieux.

Ab ! du Ciel irrité ce n'est pas la justice,  
 Ce ne sont pas les Juifs, ce n'est pas ma malice :  
 C'est son amour tout seul qui la fait tant souffrir.

Eh bien donc en ce jour, qu'il vous fait nostre Mere,  
 Jettez sur nous vos yeux, voyez nostre misere ;  
 Pensez que c'est pour nous qu'il a voulu mourir.

LA FORCE ET LA TENDRESSE , SONT DEUX

Vertus qui semblent incompatibles , en un degré élevé , dans un même cœur. La tres-sainte Mere de Dieu seule , les a eues toutes deux à la fois , dans un degré heroïque.

*S*outenir que l'amour a beaucoup de foiblesse ,  
Ce n'est pas le traiter avec trop de rigueur.  
L'amour est un transport tout rempli de douceur ;  
La force une vertu qui tient de la rudesse.

De ces deux sentiments quand l'un croit, l'autre baisse ,  
Quand l'Amant est trop fort, l'Amour est en langueur.  
Mais vous seule, MARIE, avez dans votre cœur,  
Joint la force heroïque, à l'extrême tendresse.

Qui pourroit décider , quand au pied de sa Croix  
Vous contempriez debout votre Fils aux abois ,  
Quel de deux fut plus fort , l'Amour ou la souffrance ?

Peut-on voir des excez , ni si forts , ni si doux ?  
Nul n'a jamais souffert , avec tant de constance :  
Nul n'a jamais aymé , si tendrement que vous.



JAMAIS AUCUNE CREATURE N'A TANT  
souffert que la tres-sainte Mere de Dieu souffrit en voyant  
les tourmens de son Fils ; parce que jamais aucune ne l'a  
tant aymé qu'Elle, & que personne n'a tant enduré que luy.



**T**rop aymable MARIE, aussi triste que belle,  
Qui pourroit concevoir vôtre extrême douleur !  
Quand chacun en prendroit une part en son cœur,  
Pour tous les cœurs ensemble, elle seroit mortelle.



O de tous les Martirs ! la Reyne & le modèle,  
Vôtre Epoux, pour montrer qu'elle en est la rigueur,  
Nous dit, que de la Mer l'effroyable grandeur,  
Est de vôtre detresse, une image fidelle.



Voir un Dieu sur la Croix, mourir pour des ingrats,  
Voir d'un Fils si cheri, les funeste trépas,  
Ah ! c'est une douleur au dessus de tout autre.



Comment voir tant souffrir ce que l'on ayme bien ?  
Non, jamais autre amour ne fut égal au vôtre,  
Jamais autre tourment ne fut égal au sien.



LA TRES-SAINTE MERE DE DIEU FUT TOUJOURS  
 dans le martire ; parce que les tourmens de son Fils ont esté  
 toujours presens ou à son esprit par avance , ou à ses yeux sur  
 le Calvaire, ou à sa memoire , après qu'il fut monté au Ciel:  
 Martire dautant plus insupportable, que s'il est doux de souffrir  
 pour Dieu , il est bien cruel de le voir souffrir.

*A*  Dorable MARIE, eut-on jamais peu croire,  
 Que ce Fils qui vous ayme avec que tant d'ardeur,  
 Que ce Fils tant aymé fit tout vostre malheur,  
 Luy qui vous a comblée, & de grace & de gloire.

 Les tourmens de ce Fils peints dans vostre memoire,  
 Ou preveus par avance avec tant de douleur,  
 Ou s'offrant à vos yeux, déchirent vostre cœur ;  
 Et sur tous les Martirs vous donnent la victoire.

*Il n'est point de Tyran si cruel que l'Amour :*  
 Quant aux Martirs pourtant il ravissoit le jour,  
 Il m'éloit à leurs maux une douceur extreme.

*Mais pour vous, c'est luy seul qui venoit les aigrir.*  
 Qu'il est doux de souffrir pour un objet qu'on ayme ?  
 Mais las, rien de plus dur que de le voir souffrir.



LES DOULEURS DE LA TRES-SAINTE MERE DE  
Dieu furent beaucoup plus cruelles que la mort même ; &  
sans un grand miracle , Elle en seroit morte.



**P**ourroit-on s'empêcher d'avoir l'ame attendrie,  
De pousser des soupirs , & de verser des pleurs,  
Quand on parle des maux que ressentit MARIE,  
En voyant de son Fils les dernières langueurs.



Pour soutenir , Seigneur , les restes de sa vie,  
Dans l'excez rigoureux de ses vives douleurs ,  
Vous avez déployé vostre force infinie ,  
Que vous n'employez pas pour vos propres malheurs.



N'est-ce pas vous aussi , qui seul pouvez comprendre ,  
Combien un cœur si fort , si fidelle , & si tendre ,  
Dans un jour si terrible , a pour vous deu souffrir.



Ab ! le plus grand des maux , quand l'amour est extreme ,  
Est de voir endurer & mourir ce qu'on ayme ?  
Et n'est-il pas plus doux mille fois de mourir.

LES DOULEURS DE LA TRES-SAINTE MERE  
de Dieu furent en si grand nombre , que l'expression de  
Simeon ne semble pas assez forte. Comme Elle ressentit  
tous les tourmens de son Fils , qui sont innombrables , on  
peut dire que son ame fut transpercée de plusieurs glaives  
de douleur.



**O**N ne sçauroit compter , adorable MARIE,  
Les mortelles douleurs , & les acablemens,  
Que vous avez souffert , dans ces cruels momens,  
Que vôtres divin Fils perdit pour nous la vie.



Il faut plutôt compter tout ce que la furie  
Des Juifs , & des Demons , inventa de tourmens,  
Et tous ceux dont l'Amour dans ses emportemens,  
Acabla sans pitié sa Personne infinie.



Simeon autre-fois n'avoit pas tant de tort ,  
Qu'il étoit ignorant de vôtres triste sort ?  
Et qu'il connoissoit peu l'ardeur de vôtres flamme ?



Il vous avoit prédit , qu'un glaive de douleur ,  
Quelque jour , sans faillir , devoit percer vôtres ame :  
Et mille & mille traits ont percé vôtres cœur.



PARAPHRASE DE CETTE EPIGRAMME.

*Ut nascente Deo, nova nasci vidimus astra ;  
Sic moriente Deo , vidimus astra mori.  
Natalem ut videas , oculos tibi fingis Olimpe ,  
Ne videas mortem , claudis Olimpe tuos.*



**Q**uand le Seigneur sur terre a pour nous voulu naistre ,  
Le Ciel fait naistre aussi des Astres tout nouveaux ;  
Lors que mourant pour nous , son amour vient paroistre ,  
Le Ciel fait éclipser ses Astres les plus beaux.



Quand dans la Cresche , aux Roys il se fait reconnoistre ,  
Le Ciel pour mieux le voir , allume des flambeaux ;  
Pour ne voir pas la mort de son souverain Maistre ,  
Il voile ses deux yeux de funestes bandeaux.



Dieu prend pour l'homme seul une nouvelle vie ;  
Pour l'homme seul , il veut qu'elle luy soit ravie :  
Mais c'est en vain qu'il vient naistre & mourir pour nous.



Nous voyons sans plaisir son aymable naissance ;  
Nous voyons son trespas avec indifférence.  
Juste Ciel , quel raport de nos cœurs avec vous.

LA MORT DE NOSTRE - SEIGNEUR MONTRE  
mieux que sa Naissance, l'excez de son amour, qui nous  
estant parfaitement connuë, devroit faire le même effet sur  
nos cœurs, que la veuë de sa beauté dans le Ciel.



**Q**U'en naissant, ô mon Dieu ! vous estes adorable ?  
Que vous avez d'atraits, de graces & d'appas ?  
Qui dans vostre berceau ne vous adore pas,  
Se rend également, malheureux & coupable.



Vos bontez vous rendront encore plus aymable,  
Quand vous viendrez un jour mourir pour des ingrats :  
Vostre Naissance cède à ce cruel trespas ;  
Vostre Cresche à la Croix n'a rien de comparable.



Si pour vostre beauté brûler de mille feux,  
Est le sort fortuné de tous les Bienheureux,  
Qui joiissent au Ciel d'une si douce veuë.



Pourquoy n'avrons nous pas en ce mortel sejour,  
Ou vostre mort, Seigneur, nous est si bien connuë,  
Pour toutes vos bontez un aussi tendre amour.



LA MORT DE NOSTRE-SEIGNEUR PAROIT UNE folie, mais c'est en effet un excez d'une bonté infinie; & nôtre insensibilité pour cette Mort, est veritablement une folie execrable.

*Amare & Sapere, nec Deo conceditur. Iudeis scandalum gentibus autem stultitiam. Mons Moria.*

  
**O**uy, vous estes, Seigneur, la Sageſſe infinie,  
 Qui conduit l'Univers, & regle tous nos pas.  
 Cependant, insensé, je ne m'estonne pas,  
 Si l'on traita jadis vostre Mort de folie.

  
 Quelle folie à moy, de n'avoir nulle envie,  
 D'aymer un Dieu si grand, si doux, si plein d'appas ?  
 Quelle folie à vous, quand pour des scelerats,  
 Vous avez sur la Croix voulu perdre la vie.

  
 Elles sont toutes deux contre toute raison ;  
 Leur excez croit toujours par leur comparaison :  
 Separons les au moins, pour leur rendre justice.

  
 La vostre est un excez d'amour & de bonté :  
 La mienne est un excez de fureur, de malice,  
 D'horreur, d'ingratitude, & de brutalité.

DIEU MOURANT POUR NOUS, NOUS TEMOIGNA  
trop d'amour, pour ne croire pas, qu'il fouhaite infiniment  
d'estre aymé de nous : ainsi c'est nôtre seule malice qui nous  
empêche de l'aymer ; nous qui aymons sans leur secours  
toutes les beautez mortelles & imparfaites.



**P**lus que tous les objets, Objet charmant & doux,  
Mon aymable Sauveur, comment est-il possible,  
Que mon cœur soit pour eux si tendre & si sensible ?  
Et que ce même cœur le soit si peu pour vous ?



Eh quoy ! sans leur secours je puis les aymer tous,  
Et ne puis vous aymer, si le Ciel inflexible  
Me refuse l'appuy d'une Grace infaillible ?  
Le Ciel de mon bonheur seroit-il bien jaloux ?



Non, de cette impuissance & de cette injustice,  
Je ne dois accuser que ma propre malice :  
N'estes-vous pas toujours prest à me secourir ?



Vous ne voulez rien tant, si ce n'est qu'on vous ayme,  
Et pourroit-on douter de cet ardeur extreme ?  
Quand pour l'amour de nous on vous a veu mourir.



DIEU QUAND NOUS ESTIONS SES ENNEMIS,  
 resolut de mourir pour nous : ce qui fait bien voir qu'il ne  
 parloit que des hommes, quand il asseuroit que de mourir  
 pour un amy, estoit le dernier excez de la charité.



**Q**uand nous n'estions jadis que d'infames pecheurs,  
 Et de dignes objets de sa juste colere,  
 Vostre Pere, Seigneur, touché de nos malhemrs,  
 Voulut par sa bonté, finir nostre misere.



Ses ennemis par luy sont comblez de faveurs.  
 Tandis que dépouillant la qualité de Pere,  
 Il destine son Fils à toutes les rigueurs.  
 Que peut prescrire un Fuge infiniment severe.



Ab ! pourquoy, disiez - vous, mon aymable Sauveur,  
 Que le plus grand excez de la plus forte ardeur,  
 C'est quand pour ses amis on renonce à la vie ?



Ne peut-on pas trouver un plus parfait amour ?  
 Quoy, ne sçaviez-vous pas, ô Sageesse infinie,  
 Que vous deviez pour nous, perdre bien tost le jour.

SI MALGRE' L'OPPOSITION DE LA SAGESSE AVEC  
 l'amour, la Sageſſe eternelle nous a tant ayez, c'eſt qu'Elle  
 doit ſon Incarnation, & au S. Eſprit qui eſt l'amour Perſon-  
 nel, & à MARIE qui n'eſt que douceur & que charité.



**A** Vous, du Tout-puiſſant l'eternelle Sageſſe,  
 De la Clarté ſupreme un rayon lumineux,  
 Rien n'eſt plus oppoſé qu'un transport amoureux,  
 Qui n'eſt qu'aveuglement, que folie & foibleſſe.



Ce qui fait, ô mon Dieu, qu'avec tant de tendreſſe,  
 Vous ayez les mortels juſqu'à mourir pour eux?  
 Ce ſont les deux Autheurs, de ce nœud merveilleux,  
 Qui joint vôtre grandeur avec nôtre baſſeſſe.



MARIE eſt un extrait de grace & de douceur;  
 Son Eſpoux, l'Eſprit Saint n'eſt qu'une vive ardeur,  
 C'eſt l'amour Perſonnel, la Bonté par eſſence.



Si vous le produiſez durant l'Eternité,  
 Par luy ſeul dans le tems vous prenez la naiſſance,  
 D'une Mere qui n'eſt qu'Amour & que bonté.

SI C'EST UNE VANITE' RIDICULE DE CROIRE  
 que Dieu ne fit que pour nous le monde, qui comprend  
 tant de corps dont la grandeur est inimaginable, & tant d'au-  
 tres dont la petitesse est insensible ; C'est une ingratitude  
 horrible de ne penser pas incessamment qu'il est mort pour  
 l'amour de nous.

*Omnia propter seipsum operatus est Dominus.*

¶  
 Quand on pense à ces Corps, de qui l'immensité  
 Passe de nos Esprits toute l'intelligence,  
 Que derobe à nos yeux leur extreme distance,  
 Et de qui le grand nombre à peine est limité.

¶  
 Quand on pense à ces Corps dont la subtilité,  
 Trompe de tous nos sens la plus forte puissance,  
 Pouvons nous nous vanter sans quelque extravagance,  
 Que Dieu fit l'Univers pour nôtre utilité.

¶  
 Mais quand on pense aussi, qu'il a perdu la vie,  
 Et souffert sur la Croix une peine infinie,  
 Pour nous rendre la grace, & pour nous sauver tous.

¶  
 Pouvons-nous sans erreur, nous dispenser de croire,  
 Que tout ce qu'il a fait pour sa plus grande gloire,  
 Ne sçauroit égaler ce qu'il a fait pour nous.

JE SUIS SEUR QUE LE DOMESTIQUE DE CAIPHE, qui donna un soufflet à Nôtre-Seigneur, meritoit sur l'heure d'estre abismé dans les Enfers, mais je ne sçay si le baiser de Judas ne fit pas plus de peine à Nôtre Sauveur, que ce cruel soufflet : au moins les douces plaintes qu'il fit de ces deux injures, luy qui n'ouvrit jamais la bouche dans ses douloureux tourmens, marquent bien que rien ne le toucha si sensiblement que la trahison du Disciple, & l'injustice du Serviteur.

*F*idelles & vaillants Ministres du Seigneur,  
Un seul de vous jadis, d'un' armée innombrable,  
Fit dans moins d'une nuit, un carnage effroïable.  
Tous ensemble estes-vous maintenant sans valeur ?

Vous laissez outrager, sans entrer en fureur,  
Le Roy de l'Univers, vostre Maistre adorable ?  
Pour le moins à l'aspect d'un forfait execrable,  
Tremblez, Esprits si forts, & fremissez d'horreur.

Un Esclave, ou plustost un Demon plein de rage,  
Ose, ah quel attentat, fraper ce beau visage,  
Que tout le Ciel contemple avec ravissement.

Mais, mon Dieu, le baiser d'un Disciple infidele,  
Vous cause une douleur, peut-estre, plus mortelle,  
Que d'un cruel soufflet, l'indigne traitement.

JE SUIS SI EFFRAYE' QUAND JE PENSE A LA  
 cruelle mort que Nôtre Seigneur a voulu souffrir pour nous,  
 que je ne fuis plus capable , dans ce moment , des senti-  
 mens d'admiration , d'amour , de gratitude , ni de confian-  
 ce , que je luy dois par une infinité de raisons.



**D**U Seigneur, mon esprit & mes sens enchantez,  
 Admirant la Grandeur & la magnificence,  
 Ses appas infinis, ses supremes beautez,  
 A mon cœur quelquefois font sentir leur puissance.



Pour tant & tant de biens receus de ses bontez,  
 Je suis plein de tendresse & de reconnoissance:  
 Et j'ay malgré les maux que j'ay trop meritez,  
 En sa douceur extreme une ferme esperance.



Maïs quel prompt changement? Mon esprit & mon cœur  
 Ne sentent tout d'un coup, ni clarté, ni chaleur;  
 Un plus pressant penser de mon ame s'empare.



Un Dieu sur une Croix meurt pour l'amour de moy.  
 Ah! mon esprit se perd, & ma raison s'égare;  
 Mon cœur & mon amour s'abissent dans l'effroy.



JE SUIS AUSSI MALHEUREUX QUE CRIMINEL  
d'avoir toute ma vie aymé si tendrement des beautez mor-  
telles, & d'aymer si peu & si tart la beauté infinie de Dieu.

*O antiqua & nova Pulchritudo, quam sero amavi te?*



J E ne connois que trop, combien je suis coupable;  
Mes malheurs & mon crime ont eu le même cours.  
Helas ! pour des beautez qui n'ont rien de durable,  
J'ay perdu le repos & mes tendres amours.



Ah Seigneur ! ô mon Dieu, que je suis miserable !  
D'avoir peu jusqu'icy passer mes plus beaux jours,  
Sans aymer un objet infiniment aymable.  
Et j'en aurois jöüy sans peine & pour toujourns.



Eternelle Beauté, Beauté toujourns nouvelle,  
De toutes les beautez la source & le modelle,  
Vous qui seule pouvez remplir tous nos desirs.



Ah ! faut-il que mon cœur à vos graces rebelle,  
Pour vous seule ait esté si long-tems infidelle ?  
Et ne vous donne enfin que ses derniers soupirs.



VOUS AGREEREZ, MON CHER LECTEUR, QUE  
 pour remplir les deux pages de cette forme, après les cinquante  
 Sonnets que je vous ay donnez à l'honneur de nôtre  
 divin Sauveur, j'en adjôte deux en faveur de sa tres-  
 Sainte Mere.

Pour douter de la pureté de sa Conception, il faut avoir  
 perdu la raison, & le respect qu'on doit à l'Eglise, & qui  
 pis est, n'avoir aucune tendresse pour Elle.



Ouy, la raison nous force à croire que MARIE,  
 Fut toute belle & sainte, en ce premier moment  
 Que des mains de son Fils, Elle receut la vie:  
 Mais l'amour nous y force encor plus puissamment.



L'Eglise qui dès lors la revere & la prie,  
 Ne nous fait que trop voir quel est son sentiment:  
 Et pour nous l'inspirer sans cesse se recrie,  
 Mais l'amour nous l'inspire encor plus fortement.



Chrestien, qu'à la raison ton esprit soit rebelle?  
 Qu'à l'Eglise ton cœur soit encor infidelle?  
 Mais peus-tu de MARIE oublier les attraits?



Car enfin, que ta foy n'en soit pas allarmée,  
 Qui doute sur ce point ne l'a jamais aymée;  
 Et qui peut en douter ne l'aymera jamais.

PARAPHRASE DE CE PASSAGE DE ST. BERNARD,  
que tous les fideles devroient sçavoir & mettre en pratique.

*MARIAM semper cogita, MARIAM semper invoca,  
Non recedat ab ore. Non recedat à Corde.*

Dieu ayme si fort sa tres-Sainte Mere, que les hommes ne sçau-  
roient jamais l'aymer assez : j'ay pensé toute ma vie à  
Elle, & je ne puis pas dire que je l'ayme.

*C*Hrestien pense sans cesse aux beautez de MARIE,  
Implore à tous momens sa grace & son secours,  
Parle de ses grandeurs tout le tems de ta vie,  
Et pour ses doux attraits soupire tous les jours.

Songe, soit que ta bouche ou que ton cœur la prie,  
Qu'Elle est près de son Fils ton unique recours.  
Ne crains pas que jamais Elle soit trop chérie;  
Elle fait de ton Dieu les plus tendres amours.

Pour moy depuis le tems de ma plus foible enfance,  
J'adore ses bontez, sa beauté, sa puissance,  
A chaque heure du jour, & même à tous momens.

J'en fais l'unique objet de toute ma tendresse,  
Pour Elle je soupire & je languis sans cesse;  
Et ne suis pas encore au rang de ses Amants.

*pour l'édification du St Sacrement*  
L. Resp P<sup>f</sup> XVII - 116

SONNETS  
SUR LA  
CONCEPTION  
IMMACULE'E  
DE LA  
TRES-SAINTE  
MERE DE DIEU.  
AVEC UN DISCOURS  
SUR LE MEME SUJET.

Par M<sup>r</sup>. DE MALAPEIRE Doyen du Presidial.

*Sanctus*  *Humble serviteur*

A TOULOUSE,  
Par J. PAUL DOULADORE Imprimeur, près le  
College de Foix. 1694.

Avec Approbation & Permission.



*Handwritten scribbles at the top of the page.*

SONNET  
QUATRE  
CONCEPTION  
IMMACULEE

TRADUCTION  
MERE  
AVEC UN DISCOURS  
SUR LA MERE

*Handwritten signatures or names in cursive script.*

LONDON  
J. B. BOURNE & CO. PRINTERS  
COURT OF COMMONS





AU LECTEUR DEVOT  
A NOSTRE DAME.

**I**L y a quelque tems que je donnay au public cinquante Sonnets sur la Passion de Nostre Seigneur ; parce que je croi qu'il n'est point de Chrestien qui ne soit touché de ce grand Mystere. Mais ce n'est qu'à ceux, qui comme vous , MON TRES-CHER LECTEUR, ont une particuliere devotion pour Nostre Dame , que je donne ceux que j'ay faits en pareil nombre sur sa Conception Immaculée. J'ay eu mêmes beaucoup de peine à me resoudre de les faire imprimer ; Outre qu'on n'aime gueres à publier ses plus cheres & ses plus secretes pensées : Je suis seur que ceux qui sont tres beaux à mon goût , ne plairont presque à personne ; comme je sçay que je n'ayme point ceux qui par leur clarté & par leur facilité auront apparament un succez plus heureux. Je ne me suis enfin determiné à cette impression que par les instantes prieres de cinq ou six personnes que je considere extremement , & à qui je ne sçauois rien refuser , à cause de leur affection extraordinaire pour la tres sainte Mere de Dieu. J'ay mêlé les uns & les autres avec quelque confusion , ce semble ; il y a cependant quelque ordre ; & tous ces Sonnets peuvent se reduire à quatre especes, selon les divers biais dont on peut considerer ce Mystere.

Les premiers sont ceux qui renferment quelques preuves pour l'establisement de cette verité , que j'ay tirées tant de divers passages de l'Ecriture , & de quelques Figures de l'ancien Testament , que de diverses raisons, dont vous avez souvent ouy parler. Il y en a quelques-unes qui sont pourtant assez nouvelles & assez singulieres, & qui pourront instruire ceux qui ne les sçavent pas.

Les Sonnets de la deuxieme espece sont ceux qui regardent ce moment de la Conception , comme tous les Fideles doivent le regarder , & comme le regardent en effet les Anges & les Peres des Limbes ; c'est à dire , comme le commencement de nostre bonheur ; Puisque cette Fille

qui devoit nous enfanter le Repareteur du Genre Humain , commença de vivre en cét instant. On doit donc considerer avec beaucoup de joye l'apparition de cette belle Estoile du Matin , & de cette divine Aurore, qui nous annonce la venuë prochaine du Soleil de Justice ; laquelle nous assure de la fin de cette nuit du peché qui avoit dure cinq mille ans, & du commencement du nouveau jour de la Grace.

Dans ceux qui sont les plus touchans pour moy, j'ay regardé ce point du jour comme la venuë au monde de la plus belle & de la plus parfaite de toutes les creatures, qui eut dés-lors plus de pureté, plus de grace & plus de charmes que n'en ont jamais eu tous les plus grands Saints & tous les Anges ensemble, & laquelle outre tant de beautez n'eut encore aucun défaut ; en quoy vous sçavez bien que consiste la parfaite beauté.

Les Sonnets que je mets dans le dernier rang, sont ceux que je prevoiy bien qu'ils n'auront gueres d'aprobateurs ; aussi en ay-je retranché deux qui paroissoient un peu trop forts ; bien que je sois persuadé que ce zele, qu'on appelle indiscret, est la veritable marque, & comme la pierre de touche, de l'affection qu'on a pour la tres-Immaculée Mere de Dieu. Quand je voy que dans le monde, si l'on ayme veritablement quelqu'un, on ne peut souffrir ceux qui déchirent sa reputation, & sur tout quand elle est parfaitement establie. Quand je voy de quelle maniere les Peres ont traité les Heretiques de leur tems ; Quand je voy, dis-je, comment ce fameux ennemi de Nostre Dame fut traité dans le Concile d'Ephese ; Je suis persuadé que ceux qui ont peu de tendresse pour Elle, afin de s'espargner le même traitement, font passer ce zele pour un emportement contraire à la moderation Chrétienne & à la charité du prochain. Il faut supporter avec douceur les injures que l'on nous fait ; mais pour celles qu'on fait à Nostre Seigneur, & à sa tres-digne Mere, on ne sçauroit estre trop emporté ; demandons leur les mêmes sentimens que l'Eglise leur demande par cet Antienne si propre à nostre sujet.

*Dignare me laudare te Virgo sacrata,  
Da mihi virtutem contra hostes tuos.*

Je portay la Dissertation qui suit dans l'Academie de Mr. de Carriere en Novembre 1689. & je n'y ay rien voulu changer, bien que je peusse y adjoûter quelques nouvelles pensées, & que je deusse en chastier quelques endroits.



SUR SA VENUE AU MONDE.

Adorable MARIE, sortez au plutôt du neant, pour nous  
tirer de l'esclavage du Demon, & pour nous  
rendre esclaves de vôtre beauté.



**I**mmortele Beauté, que tout le monde adore,  
MARIE unique objet de nôtre ardent amour,  
Plus charmante cent fois que la nouvelle Flore,  
Quand elle a fait long-tems desirer son retour.



Dans le sein du neant que tardés vous encore;  
Il est tems de sortir d'un si sombre séjour:  
L'Univers vous attend, Belle & Divine Aurore:  
Hâtes-vous, paroissés, faites naître le jour.



Combien finirez-vous de tourments & de peines,  
Que vous romprez des fers & briserez des chaînes,  
Que vous allez par tout répandre des plaisirs.



Mais plutôt que vos yeux, ces yeux si pleins de charmes,  
Vont causer aux mortels de cruels alarmes,  
Faire verser des pleurs & pousser des soupirs.

LE GENRE HUMAIN AVOIT DEMEURE'  
 4000. ans dans un état déplorable, quand Dieu nous en-  
 voye la Mere de celuy qui doit nous sauver : Benissons le  
 jour qu'Elle vient au monde , les Anges font surpris de  
 sa pureté & les hommes de sa beauté.



**D**epuis le jour fatal, que nôtre premier Pere  
 Engagea les Humains, en d'éternels malheurs,  
 De quatre fois mille ans l'effroyable misere,  
 N'avoit peu de leur sort assouvir les rigueurs.



A la fin Dieu contre eux ne tient plus sa colere ;  
 Fléchi par ses bontez, plutôt que par nos pleurs,  
 De son Fils adorable il nous donna la Mere :  
 Elle vient mettre fin à toutes nos langueurs.



D'une si longue nuit, par quelle destinée  
 Le Ciel fait-il sortir cette grande journée ?  
 O jour tant désiré, beau jour, trop heureux jour.



Voicy MARIE enfin, la Divine MARIE :  
 Anges, Esprits si purs, mourez de jalousie ;  
 Et vous Mortels mourez d'alegresse & d'amour.



RIEN NE PEUT SE COMPARER AUX  
 beautez de la Mere de Dieu ; celles du Prin-tems & d'un  
 beau jour naissant ne sont rien à leur égard , les Anges  
 en sont surpris , Dieu même en est charmé , & nous ne  
 le serions pas.



**Q**U'en ce premier moment *MARIE* est pure & belle ?  
 Le Ciel pour l'embellir a fait tous ses efforts :  
 Et par tous les attraits & de l'Ame & du Corps ,  
 Elle est de la beauté le plus parfait Modelle.



Ni l'Aurore en naissant , ni la saison nouvelle ,  
 Qui donnent à nos cœurs de si charmans transports ,  
 Ne sçauroient égaler avec tous leurs thresors  
 Des fleurs de son beau teint la fraîcheur eternelle.



Les plus purs Cherubins qui brillent dans les Cieux ,  
 Sont surpris à l'aspect de l'éclat de ses yeux :  
 Le Tout-Puissant luy même est vaincu par *MARIE*.



Aux graces qu'il luy donne il s'est laissé charmer.  
 Ah ! si Dieu la toujours si tendrement chérie ,  
 Un Mortel pourra-t'il s'empêcher de l'aymer.



IL FAUT SE REJOUR A LA VENUE  
de la tres-sainte Mere de Dieu, qui doit metre fin à tous  
nos maux, & nous combler de toute sorte de biens : Il  
faut benir celuy qui nous l'a donne : Il s'étoit éloigné de  
nous par le peché d'Adam, Elle nous le rend pour toujours.



**M**ARIE en ce moment vient enfin dans le monde ;  
Fuyés tristes chagrins, revenez nos beaux jours.  
Benissons du Seigneur la bonté sans seconde :  
Il nous donne aujourd'huy l'objet de ses amours.



Ce jour de tous nos biens est la source seconde,  
Ce moment de nos maux vient arrêter le cours :  
Nous vivrons desormais dans une paix profonde ;  
Revenez nos plaisirs, revenez pour toujours.



Si des premiers mortels la fatale imprudence,  
De nostre Dieu jadis leur osta la presence,  
Et sur tous les humains attira son courroux :



Ce même Dieu charmé des beautez de MARIE ;  
Doit prendre dans son sein, une nouvelle vie,  
Et venir pour jamais habiter parmi nous.

L'Esté nous donne les moissons , l'Automne les fruits , le Printems les fleurs , l'Hiver ne donne que du chagrin. Mais parce que la tres-sainte Mere de Dieu est venuë au Monde au commencement de l'Hiver, de toutes les saisons il doit être la plus agreable & la plus aimable.



**L'**Esté par ses moissons vient rendre avec usure,  
Ce qu'il avoit promis aux soins des Laboureurs :  
L'Automne de ses fruits nous comble sans mesure :  
Les presans de l'Hiver ne sont que des froideurs.



L'agreable Printems ramene la verdure,  
L'ombrage, les beaux jours, les zephirs & les fleurs :  
L'Hiver, le triste Hiver, fâcheux à la Nature,  
N'a pour Elle & pour nous que d'extremes rigueurs.



Mais l'Hiver est le tems qui nous donne MARIE,  
Et rend à l'Univers l'esperance & la vie :  
Triste & fâcheux Hiver, hâtez vôtre retour.



Vous serez desormais, vous qui sechez nos larmes,  
Vous qui nous faites voir icy bas tant de charmes,  
La saison de la joye, & celle de l'Amour.



La tres-sainte Mere de Dieu étant conceüe au commencement de l'Hiver, fait qu'il a les avantages des autres trois saisons, parce qu'Elle est une Fleur, le Fruit de Vie, & le Grain dont a été formé le pain des Anges.



**C**E Grain dont fut formé, mais sans aucun effort,  
Le Pain venu du Ciel, n'est autre que MARIE:  
Ne sçait on pas encor qu'Elle est le Fruit de Vie,  
Qui nous a garantis des rigueurs de la mort.



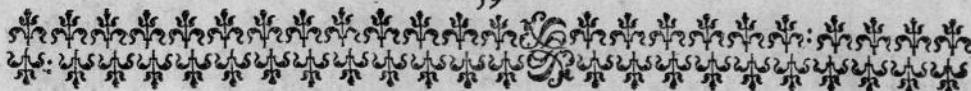
C'est cette rare Fleur qui surpasse si fort,  
De nos plus beaux jardins la richesse fleurie,  
Dont jamais la beauté ne pût être flétrie.  
Et puis du triste Hiver nous maudirons le sort.



Esté, Printems, Automne, en vain vostre abondance,  
Tâche de vous donner sur luy la preferance;  
C'est assez qu'à MARIE il a donné le jour.



C'est ainsi qu'il jouït de toutes vos richesses;  
Son unique Presant vaut toutes vos largesses:  
Je consacre à luy seul ma joye & mon amour.



Voicy le jour qui doit finir nos malheurs ; voicy la tres-sainte  
 Mere de Dieu, Elle est si belle dans ce premier moment  
 qu'Elle assemble toutes les beautez de la nature , de la  
 grace , & de la gloire.



**A** Prés cinq fois mille ans , enfin sur l'horizon ,  
 On aperçoit briller cette heureuse journée ,  
 Qui chasse des Demons la troupe déchainée ,  
 Qui nous vient de nos maux donner la guerison.



Cette Fille attendüe avec tant de raison ,  
 A nous donner un Dieu , de tout tems destinée ,  
 Vient au Monde en ce jour , de mille apas ornée ;  
 Mais de qui les apas sont sans comparaison.



Ah que vous étet belle , adorable MARIE ?  
 Qu'en ce premier moment le Ciel vous a cherie ?  
 En bien-faits , en faveurs , il s'épuise pour Vous.



La nature innocente , & la grace , & la gloire ,  
 Vous donnent à l'envi leurs tresors les plus doux ,  
 C'est en dire beaucoup , mais il en faut plus croire.

Pour douter de la pureté de la Conception de la tres-sainte  
Mere de Dieu , il faut avoir perdu la raison , & le respect  
qu'on doit à l'Eglise , & qui pis est , n'avoir aucune af-  
fection pour Elle.



Ouy , la raison nous force à croire que MARIE  
Fut toute belle & sainte, en ce premier moment ,  
Que des mains de son Fils Elle reçeut la vie :  
Mais l'amour nous y force encor plus puissamment.



L'Eglise qui dès.lors la revere & la prie ,  
Ne nous fait que trop voir quel est son sentiment ,  
Et pour nous l'inspirer sans cesse se recrie :  
Mais l'amour nous l'inspire encor plus fortement.



Chrétien , qu'à la raison ton esprit soit rebelle ?  
Qu'à l'Eglise ton cœur soit encor infidelle ?  
Pourr as tu de MARIE oublier les attraits ?



Car enfin , que ta foy n'en soit pas alarmée ,  
Qui doute sur ce point, ne l'a jamais aymée ,  
Et qui peut en douter ne l'aymera jamais.



L'Estoile de Venus, l'Aurore, ni le Soleil ne se levent pas avec tant d'éclat , que la tres-sainte Mere de Dieu en venant au Monde. Les Astres se levent quelquefois couverts de nuages ; le Soleil a ses tâches : Il faut avoir perdu la raison pour en croire autant d'Elle.



**L'**Estoile du *Matin* ne paroît pas si belle ,  
 Quand aux tristes Mortels Elle annonce le jour ;  
 Que *MARIE*, au moment qu'une main immortelle ,  
 Du hâut des Cieux l'envoye en ce mortel séjour.



Où pourroit on trouver plus de beautez qu'en Elle,  
 Pour remplir l'Univers & de joye & d'amour ?  
 Moins en a le Soleil, quand l'Aurore nouvelle,  
 Le redone aux Humains, ravis de son retour.



Les Astres quelque fois qui brillent davantage ,  
 Montent sur l'horison dans un espais nuage ;  
 On void même souvent des tâches au Soleil.



Mais d'en vouloir chercher au lever de *MARIE*,  
 C'est un aveuglement qui n'a point de pareil,  
 Ou plutôt qu'une erreur, une pure folie.

62



Le premier instant de la vie de la tres-sainte Mere de Dieu,  
est le commencement du bon-heur de tout le monde ;  
peut on croire qu'il ne soit funeste que pour Elle ?



**E**Nfin en ce moment l'Aurore de la grace,  
Commence de briller en ce mortel sejour :  
Un Printems eternel à cet heureux retour,  
D'un rude & long Hiver vient reprendre la place.



Enfin par un bonheur, qui tout autre surpasse,  
Les Mortels la verront enfanter quelque jour  
Ce Soleil éclatant de justice & d'amour,  
Qui des cœurs endurcis fera fondre la glace.



Non non, n'en doutons point, c'est ce premier moment,  
Qui de nôtre bonheur est le commencement,  
Qui rend à l'Univers & la grace & la vie.



Oserions nous, ingrats, par un contraire sort,  
Le rendre malheureux seulement pour MARIE,  
Porteroit il pour Elle & le crime & la mort ?



Sa predestination n'est autre chose que le choix que Dieu fit entre les creatures qui n'auroint jamais été sans le peché d'Adam, de la plus parfaite, pour être sa tres-digne Mere.



**L**E Seigneur qui voyoit de toute Eternité,  
Le crime & le malheur de nostre premier Pere,  
Et de tous les Humains l'effroyable misere,  
A la fin se laissa fleschir par sa Bonté.



L'unique Fils, d'un Dieu justement irrité,  
Voulut se faisant homme, appaiser sa colere :  
Luy même prit le soin de choisir une Mere,  
Qui sceut le revétir de nôtre Humanité.



D'Adam déjà la race étoit trop criminelle ;  
Il fallut prendre ailleurs une Fille nouvelle,  
Qui meritat ce rang par mille qualitez.



Cette Fille, Mortels, si pure & si chérie,  
Si pleine de Vertus, de Grace & de Beutez,  
Cette Mere de Dieu, n'est autre que MARIE.



Puisque la perte de la Virginité n'est pas un si grand mal que la perte de la Grace ; Il est seur que celle qui aima mieux être Vierge que Mere de Dieu, eut mieux aimé renoncer à cette grande dignité, que d'être un seul moment en état de peché mortel.



**O**uy, de Mere de Dieu, l'Auguste qualité,  
Est dans un si haut rang, qu'elle est presque infinie :  
Nous sçavons toutefois que cette dignité,  
N'eût pas le premier rang dans le cœur de MARIE.



Elle n'accepta point cette Maternité,  
Que l'on n'eût rassuré toute sa modestie.  
Mais de quelque valeur que soit la pureté,  
L'innocence doit être encore plus chérie.



Le peché plus que tout, doit donner de l'horreur,  
Le plus grand bien de tous est d'aimer le Seigneur ;  
Nous devons tout quitter plutôt que luy déplaire.



Si vous avez la Foy, n'en doutez nullement ;  
MARIE eut mieux aimé n'être jamais sa Mere,  
Que d'être en sa disgrâce, & d'y vivre un moment.

Dieu ayant predestiné MARIE pour nous donner son Fils,  
l'enrichit de toutes les beautez, & de toutes les graces  
possibles; & la fit dans le premier moment de sa vie plus  
pure que les Anges.



**C** Elle que le Seigneur avoit predestinée  
Pour nous porter la grace avec la sainteté,  
Pouvoit Elle d'abort manquer de pureté?  
Parmy tant de Vertus dont Elle fut ornée?



N'en déplaise à tous ceux dont l'erreur obstinée,  
Par un vain attentat veut noircir sa Beauté,  
Son cher Fils la prevint de toute éternité,  
Et separa son sort de nostre destinée.



Les plus charmants attraits, les plus rares thresors,  
Dont le Ciel peut parer ou l'esprit ou le corps,  
MARIE en ce moment les reçoit en partage.



Anges, Esprits si purs, n'en soyez point jaloux:  
Si sur tous les Humains vous avez l'avantage,  
Elle est cent fois plus belle & plus pure que vous.



Le Demon depuis le peché d'Adam, avoit exercé une cruelle  
tirannie sur tous ses descendans, qu'il tenoit dans ses fers,  
jusqu'au jour de la Conception de la tres-sainte Mere de  
Dieu, qu'Elle luy écrasa la teste au premier instant.



**Q**uand du premier Mortel la fatale insolence,  
Du Ciel avec la terre eut rompu les accords ;  
Pour punir ce coupable, & malgré ses remords,  
Le Demon s'empara d'une pleine puissance.



A tous ses descendans, même avant leur naissance,  
A tous, sans nul égard, en l'ame & dans le corps,  
Ce Tyran fait sentir les violents efforts,  
De cette generale & cruelle vengeance.



Mais aujourd'huy MARIE en recevant le jour,  
Dans le moment qu'Elle entre en ce mortel séjour,  
Enchaîne ce Tyran, & luy brise la teste.



Celebrons sa Victoire avec nos doux concerts,  
Et faisons retentir le bruit de cette Feste,  
Dans tous les quatre coins de ce vaste Univers.



La tres-sainte Mere de Dieu venant au monde, à toutes les  
 beautez de la Nature & de la Grace ; Dieu employe tout  
 son pouvoir en sa faveur, parce qu'il travaille pour luy même :  
 la gloire de la Mere n'étant autre que celle du Fils.



**R**ien n'est dans l'Univers aussi beau que MARIE,  
 La Nature & la Grace ont fait tous leurs efforts,  
 Pour embellir son ame & pour orner son corps,  
 Dans ce premier moment qui luy donna la vie.



Celuy dont la puissance est toujours infinie,  
 Semble mêmes pour Elle épuiser ses thresors ;  
 Et qui pourroit comprendre avec quels doux transports,  
 De toute eternité le Seigneur la chérie ?



Aussi travailloit il pour son propre interest,  
 Quand il a fait MARIE aussi belle qu'Elle est :  
 La gloire d'un bon Fils est celle de sa Mere.



Il luy donne le jour après la sainteté ;  
 Et loin d'y découvrir rien qui luy pût déplaire,  
 Il n'y voit que Vertu, que Grace & que Beauté.

La Victoire que remporta Judith, en coupant la teste à Holoferne, étoit une figure, de celle que la tres-sainte Mere de Dieu devoit remporter sur le Prince des tenebres, en luy écrasant la teste, qui est le peché Originel.



**Q**uand on sçeut que Judith par sa rare prudence,  
 Au cruel Holoferne avoit donné la mort,  
 Quel fut de Bethulie en ce jour le transport ?  
 Ses habitans par tout vanterent sa vaillance.



Combien doit éclater nostre reconnoissance ?  
 Quand MARIE aujourd'huy, par un plus noble effort,  
 Du Prince des Enfers a fait changer le sort,  
 Et de tous les Demons renversé la puissance ?



Judith ne délivra qu'une seule Cité ;  
 Mais MARIE a remis la terre en liberté,  
 Et rend à tout le monde & la grace & la gloire.



Avec quelle alegresse en tout tems, en tout lieu ?  
 Devons nous celebrer cette illustre Victoire,  
 Que le Ciel reservoit à la Mere de Dieu.



Ceux qui soutiennent avec raison que la Maternité Divine sanctifie par Elle-même son Sujet, ont découvert une raison invincible pour la pureté de la Conception de la tres-sainte Mere de Dieu.



**C**hrétien, mille raisons, t'ont souvent attesté  
 Que MARIE a reçu la vie avec la Grace :  
 Je t'offre un autre preuve encor plus efficace,  
 Que l'on tire aujourd'huy de sa Maternité.



Celle dont la grandeur toute grandeur surpasse,  
 Celle que Dieu choisit pour cette dignité,  
 Eut de son divin Fils encouru la disgrâce ?  
 Et soudain par son crime eut l'Enfer merité ?



Non non, du Tout-Puissant la tres-Auguste Mere,  
 Ne peut d'un si bon Fils attirer la colere ;  
 Elle ne peut haïr ce Fils si plein d'attraits.



Comme Mere de Dieu MARIE est impeccable.  
 Si tu n'es pas content d'une preuve semblable,  
 Je dis avec raison que tu n'en eus jamais.



Une des preuves de l'Immaculée Conception de la tres-sainte Mere de Dieu, se tire de la production d'Adam & d'Eve, & de tous les Anges bons & mauvais, qui ont été tous créés en Grace.



**S**I les premiers Mortels en sortant de sa main,  
Receurent du Seigneur l'innocence en partage,  
Eux qui devoient porter la mort dans nôtre sein,  
Et causer à leur race un si cruel dommage ?



Cette Fille qui doit sauver le Genre Humain,  
Et qui vient icy bas reparer cét outrage,  
De tout tems destinée à ce noble dessein,  
MARIE a deu jouïr d'un pareil avantage.



Les Anges, les Demons, en recevant le jour,  
Eurent pour quelque tems sa grace & son amour ?  
Et leur Reyne soudain merita sa colere ?



~ Comment le Tout-Puissant ? Comment un si bon Fils  
Auroit peu refuser à sa tres-digne Mere,  
Ce qu'avoint eu de luy ses plus grands ennemis ?



Esther qui ne fut point comprise dans la condamnation generale des Juifs, est une belle figure de la tres-sainte Mere de Dieu, exempte de la loy du peché Originel, qui comprend tous les enfans d'Adam.



**Q**uand l'orgueilleux Aman eut surpris d'Assuere,  
L'Arrest qui condamnoit tous les Juifs à la mort,  
Pour apaiser ce Prince & calmer sa colere,  
Ce Peuple si nombreux ne fut pas assez fort.



Mais loin d'être comprise en cét Edit severe,  
Esther seule empêcha la rigueur de leur sort:  
Et ses charmants apas sçeurent si bien luy plaire,  
Qu'il changea son courroux en un tendre transport.



Ainsi quand le Demon, par leur folle imprudence,  
Eut aux premiers Mortels fait perdre l'innocence,  
Tous furent condamnez à mourir en naissant.



Cette inflexible loy qui nous ôte la vie,  
Est bien faite pour tous, mais non pas pour MARIE,  
Qui par ses doux attraits charma le Tout-Puissant.



La tres-sainte Mere de Dieu, exempte même de l'obligation de contracter la tâche originelle, ne laisse pas d'être plus obligée au Redempteur que nous, qui ne luy devons que la grace & la gloire; puis qu'Elle luy doit encor au delà, & cette exception, & l'estre même; n'ayant été créée que pour luy.



**V**ous osez soutenir que nous faisons outrage  
Aux Merites, au Sang, aux Graces du Sauveur,  
Qui ne peut de MARIE estre le Redempteur,  
Si le peché d'Adam ne luy fit nul dommage.



Ignorez-vous que c'est un plus grand avantage  
De n'estre pas tombé dans ce cruel malheur,  
Que d'en souffrir plutôt la honte & la rigueur,  
Pour être délivré d'un si dur esclavage.



Aprenex ignorants, qu'aucun mortel jamais  
Ne receut du Sauveur tant & tant de bienfaits;  
Qu'Elle est son seul Ouvrage, & sa Fille chérie.



Nous luy devons la gloire avec la sainteté:  
Elle luy doit encore & son estre & sa vie:  
Puis que sans Luy jamais Elle n'auroit été.

Il étoit meffiant au Verbe Incarné, & par confequent impossible, de souffrir que fa Mere tombât dans le peché, après l'engagement qu'il avoit pris, & par le Commandement qu'il avoit fait à tous les Enfans d'honorer Pere & Mere, & par la menace qu'il avoit fait aux Demons, que fa Mere écraseroit la teste du Serpent.

*D*ieu nous commande à tous d'honorer tendrement,  
 Ceux de qui nous tenons icy bas la naissance,  
 Refusant à sa Mere une juste assistance,  
 Pouvoit il s'opposer à ce Commandement ?

Luy qui dit aux Demons dès le commencement,  
 Qu'elle devoit un jour abatre leur puissance;  
 Auroit il bien voulu, que perdant l'innocence,  
 Elle eut porté leurs fers dès son premier moment.

Il luy donne une vie & fragile & mortelle,  
 Pour luy laisser souffrir une mort si cruelle;  
 Ce don pour un tel Fils étoit trop meffiant.

Quoy, n'eût il donné l'estre à l'Ame de MARIE,  
 Que pour la faire entrer dans un autre neant,  
 Plus afreux que celui dont Elle étoit sortie ?



Il y a de grands Theologiens qui croient que la Conception Immaculée de la tres-sainte Mere de Dieu étoit du tems de saint Augustin, un article de Foy ; Elle en approche fort aujourd'huy ; depuis que l'Eglise a décidé qu'elle faisoit la Feste de sa Conception, & non pas de sa Sanctification.



**J**E ne sçay si jadis ce fut un point de Foy,  
Que la Mere de Dieu ne fut jamais soumise,  
Aux fatales rigueurs de cette dure Loy,  
Qui de tous les Humains captiva la franchise.



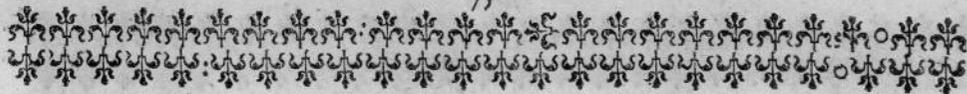
Je sçay que maintenant c'en est un grand pour moy.  
Quand je voy de tout tems le penchant de l'Eglise,  
Je me trouve surpris & de haine & d'effroy,  
Qu'on ose contester tout ce qu'Elle autorise.



Soit lors qu'à quelque Saint Elle rend de l'honneur,  
Ou que sur quelque point Elle montre son cœur,  
Dans tout ce qu'Elle fait l'erreur n'a point de place.



On sçait qu'Elle a déjà décidé constamment,  
Qu'Elle honore en ce jour, non la premiere Grace,  
Mais celle qu'eut MARIE en son premier moment.



Le saint Esprit ayant dit que son E spouse est toute Belle, on ne peut penser qu'Elle ait eu dans le premier moment de sa vie, la laideur horrible du peché ; Mais comme Mere de Dieu Elle a jouï de sa veuë dans cét instant.



**V**ous êtes toute Belle, ô ma chere MARIE !  
Et jamais il ne fut aucune tâche en vous :  
C'est ainsi que vous parle un adorable Espoux.  
Qui vous a de tout tems infiniment chérie.



Croiroit on que ces mots sentent la flâterie ;  
C'est une verité, dont il est si jaloux,  
Qu'on ne peut plus douter que vous seule entre tous,  
N'ayez receu la Grace en recevant la vie.



Mais ce n'est pas assez pour vôtre dignité,  
D'avoir en ce moment receu la sainteté,  
Il falloit joindre encor la Gloire avec la Grace.



Oüy, vous eustes alors par un excez d'amour,  
Le bien de contempler & de voir face à face,  
Celuy que vous deviez nous enfanter un jour.



Si la naissance de saint Jean réjouit l'Univers, à plus forte raison la tres-sainte Mere de Dieu, en entrant dans le monde, doit faire la même chose; puis qu'Elle ne vient que pour finir tous nos maux, & nous apporter toute sorte de biens.



**S**I v<sup>o</sup>tre Precurseur, le Fils de Zacharie,  
Pour vous montrer au doigt, & vous faire sa cour,  
Luy qui devoit mener une si triste vie,  
Réjouit en naissant tout ce Mortel séjour.



En venant icy bas, que doit faire MARIE!  
Elle qui le fera tressaillir à son tour,  
Que vous avez, Seigneur, si tendrement cherie,  
Et qui doit dans son sein vous porter quelque jour.



Ramener en ces lieux la Grace & l'Innocence,  
Abatre des Demons la cruelle puissance,  
Apporter aux Mortels une eternelle Paix.



Reparer les défauts de nôtre premier Pere,  
Et finir pour toujours nôtre longue misere,  
De son premier moment sont les moindres effets.

Une des plus illustres Figures de la tres-sainte Mere de Dieu,  
c'est l'Arche d'Alliance ; & sur tout parce qu'elle étoit d'un  
bois incorruptible ; Ce qui marquoit tres-bien la pureté  
de la Conception de cette incomparable Fille.



**P** Ar son nom, il paroît que l'Arche d'Alliance,  
Estoit un vray crayon de vostre dignité :  
C'est dans vos chastes flancs que la Divine Essence,  
Pour un jamais s'allie à nostre Humanité.



L'Arche fut des Hebreux l'espoir & la deffense,  
Et de leurs ennemis le fleau si redouté :  
Vous estes des Chrétiens la vie & l'esperance ;  
Vous avez des Demons abbatu la fierté.



Après tous ces rapports, j'en ayme un plus visible :  
C'est que cette Arche estoit d'un bois incorruptible,  
Du tems qui détruit tout, méprisant la rigueur.



Et vous fustes formée, adorable MARIE,  
D'une chair innocente, & non jamais flétrie,  
Qui triompha toujours du crime & du malheur.



Après que le saint Esprit a dit, que son Espouse n'avoit aucune tâche, il ne faut point chercher d'autre preuve de cette verité ; on en peut tirer une de son pouvoir. Car comment la Reyne de l'Univers auroit Elle peu devenir l'Esclave des Demons ?



**C**Hrestien, c'est vainement que mon esprit rappelle,  
Mille & mille raisons pour convaincre ton cœur ;  
Le Saint Esprit t'apprend que MARIE est trop belle,  
Pour avoir eu jamais un ombre de laideur.



Ce ne sera donc pas pour te rendre fidelle,  
Ou pour te garantir d'une funeste erreur,  
Mais pour te faire voir une preuve nouvelle,  
Que je veus te parler de sa seule grandeur.



MARIE a l'Univers commande avec empire ;  
A ce qui ne vit pas, comme à ce qui respire :  
Les Mortels les plus grands sont soumis à ses Loix.



Que dis-je, les Mortels, les Seraphins, Dieu même.  
Qui peut donc soutenir, sans fureur, sans blaspheme,  
Qu'Elle fut aux Demons soumise quelque fois.



*SUITE DU PRECEDENT SONNET.*

Si la tres-sainte Mere de Dieu eut été Conceüe dans le pe-  
ché, les Demons s'en seroient réjoüis, les Anges en au-  
roient été contristez; Et Dieu même se feroit, comme au  
tems du Deluge, repanti d'avoir fait un ouvrage si beau,  
pour voir ses ennemis en prendre d'abort la possession.



**I**ls pourroient se vanter, de voir leur Afranchie,  
Regner absolument sur ce vaste Univers:  
Là voilà, diroint-ils, cette fiere MARIE,  
Elle avoit comme nous, merité les Enfers.



Et vous, dont la beauté ne fut jamais flétrie;  
Vous Esprits Bien-heureux, ô Divins Messagers,  
L'aurez vous sans chagrin, adorée & chérie,  
Si de vos ennemis Elle eut porté les fers?



Mais vous même Seigneur, qui pour vous satisfaire,  
Aviez pris tant de soin d'embellir vostre Mere.  
De tout ce qui pouvoit rendre un Objet charmant.



Auriez vous peu souffrir qu'un si parfait Ouvrage,  
Ressentit des Demons l'insolence & la rage;  
Et que tant de beauté passat en un moment.

Dans la Conception de la tres-sainte Mere de Dieu on peut considerer ou sa beauté, ou la fin de nos malheurs, l'un nous doit donner de l'amour & l'autre de la joye; c'est pour cela que l'Eglise l'appelle, l'Estoile du Matin, qui pour sa beauté porte le nom de Venus, & celuy de Lucifer, par l'esperance du jour.



**L'**Estoile du Matin nous paroît si charmante,  
 Quand une nuit profonde obscurcit ce sejour,  
 Qu'on luy donne le nom, de celle que l'on vante,  
 Pour nous avoir porté les Graces & l'Amour.



Du premier des Esprits le doux nom nous enchante;  
 Elle porte ce nom en nous portant le Jour:  
 Quel plaisir n'est ce pas de la voir si brillante;  
 Annoncer du Soleil l'infailible retour?



Ainsi dès que MARIE entre dans ce bas Monde,  
 On peut ou regarder sa beauté sans seconde,  
 Ou penser au bonheur qu'Elle apporte aux Humains.



S'il faut à ses appas donner nostre tendresse,  
 Les Graces qu'Elle vient verser à pleines mains:  
 Doivent remplir nos cœurs d'esperoir & d'alegresse.



L'opinion de la Conception Immaculée de la tres-sainte Mere de Dieu, est aussi certaine dans l'Escole, qui croit que Dieu ne se feroit jamais Incarné sans le peché d'Adam, que dans celle du Docteur Subtil.



**Q**ue la faute, Seigneur, de nostre premier Pere,  
Ait joint vostre Personne à nostre Humanité,  
Qu'elle ait uniquement causé ce grand Mistere,  
C'est-ce qui dans l'Escole est encore contesté.



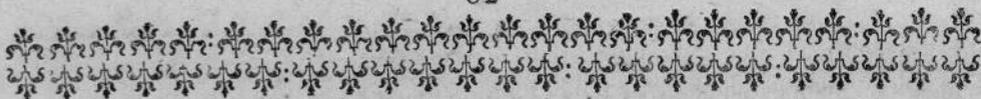
Il n'en est pas ainsi du sort de vostre Mere:  
Tout le monde convient de cette verité:  
Qu'en venant icy bas il estoit necessaire,  
Qu'Elle receut de vous la Grace & la Beauté.



Car que l'on ait enfin predestiné MARIE,  
Avant, ou bien après, le pacte qui nous lie,  
Et nous condamne tous en naissant à la Mort.



On voit qu'Elle ne peut estre jamais comprise  
Au nombre malheureux, de ceux dont la franchise,  
Fut alors engagée en ce fatal accord.



La gloire de la Conception Immaculée, va toujours croissant  
comme l'Aurore, ceux qui aiment la tres-sainte Mere de  
Dieu, non contens de ce que les autres croyent, croyent  
encore qu'Elle a esté exempte de la moindre obligation de  
contracter le peché Originel, incapable de pecher par la  
force de sa Maternité, & qu'Elle a jöüi en ce premier inf-  
tant de la claire veüë de Dieu.

*Q*u'on vous connoissoit peu dans les siecles passez ;  
Nos Peres manquoient ils d'ardeur ou de lumiere ?  
Pouvoir vous affranchir de la faute premiere,  
Ils croyoient bonnement que c'en estoit assez.

Nous nous sommes MARIE, un peu plus empressez,  
De connoistre le fonds de cét heureux Mystere,  
Sans crainte de tomber, la qualité de Mere,  
Vous rend par elle même impeccable à jamais.

La gloire a surpassé la Nature & la Grace ;  
Vous eutes le bonheur de voir Dieu face à face,  
Et de jöüir de luy dans le premier instant.

Vous ne futes pour eux qu'une naissante Aurore,  
Dont les premiers Rayons ont commencé d'esclorre,  
Mais vous estes pour nous un Soleil éclatant.



Saint Thomas, S. Bernard, & ces autres Docteurs qu'on pre-  
tendoit avoir été opposez à la Conception Immaculée,  
n'ont jamais creu que l'Ame de la tres-sainte Mere de Dieu,  
eut été creée dans le peché, mais seulement que son Corps  
n'étant pas encor animé, n'étoit pas capable de Grace ny  
de Sainteté, & qu'ainsi on ne pouvoit pas en faire la Feste  
que quatre-vingts jours après.

*D*isciples d'un grand Saint, sachez que vostre Maistre,  
Que l'Escole & l'Eglise aiment également,  
Quelque injuste soupçon, que vous ayez fait naistre,  
N'a jamais eu de part à vostre entestement.

Ni Luy ni ces Docteurs, que vous faites paroistre,  
Pour apuyer en vain un si faux sentiment,  
Du moins aux yeux de ceux qui veulent le connoistre,  
Ne sont jamais tombez dans vostre aveuglement.

Ils ont seulement creu que le Corps de MARIE,  
Estant pour quelques jours & sans ame & sans vie,  
Ne pouvoit pas avoir receu la Sainteté.

Mais que sortant des mains de la Toute-Puissance,  
Son Ame ne receut l'estre avec l'innocence:  
Il est seur qu'aucun d'eux n'en a jamais douté.



L'opinion opposée à l'Immaculée Conception de la tres-sainte Mere de Dieu, est si évidemment fausse, qu'il est aussi ridicule de s'amuser à la combatre, que de prouver qu'il est jour à Midy.



**Q**uand j'entens qu'on publie avec tant d'insolence,  
Que MARIE a peché dans son premier moment,  
Je ne puis retenir mon juste emportement,  
Et je me plains par tout de cette extravagance.



Si je souffre de même avec impatience,  
Ceux qui veulent en vain par leur raisonnement,  
Guerir ces insensez de leur aveuglement,  
Qu'on ne m'acuse point de trop de violence.



Si quelqu'un à Midy, disoit qu'il n'est pas jour,  
Pourrois je m'empêcher de luy dire à mon tour,  
Qu'il est sans contredit aveugle ou visionnaire.



Et sans quelque depit, pourrois je bien souffrir  
Ceux qui voudroient combatre une telle chimere,  
Et qui par la raison pretendroient le guerir.



Quelle apparence y a il, que Dieu qui preserva sa tres-sainte  
 Mere du moindre peché veniel, & de la convoitise même,  
 qui n'est pas peché; & qui renversa en sa faveur l'ordre de  
 la Nature pour son Enfancement & pour sa mort, l'eut lais-  
 sée tomber dans un peché mortel, tel qu'est le peché d'O-  
 rigine ?



**V**ous qui voulutes bien preserver vostre Mere,  
 Des plus legers défauts contre la Sainteté?  
 Et de cette ennemie à l'esprit si contraire,  
 Qui trouble seulement nostre tranquillité.



Vous qui fistes, Seigneur, par un nouveau Mystere,  
 Que son Enfancement ne fut que pureté;  
 Et que loin de subir la commune misere,  
 Son Corps dans le Tombeau conserva sa Beauté.



Auriez vous peu vouloir, que l'Ame de MARIE,  
 Fut tombée au moment qu'Elle receut la vie,  
 Dans un crime fatal qui l'eut faite mourir ?



Quoy, le peché Mortel n'est-il pas par luy même,  
 De tous les plus grands maux le mal le plus extreme?  
 Ou plutôt le seul Mal que l'Ame peut souffrir ?



La petite Nuée que le Prophete Elie aperceut du sommet du Mont-Carmel est, dans le sentiment de tous les Peres, une Figure de l'Humilité & de la Grandeur de la tres-sainte Mere de Dieu, & dans le sentiment de plusieurs, celle de sa Conception Immaculée.



**C**ette petite Nuë aussi-tost agrandie,  
 Qu'on aperceut du haut de ce Mont si vanté,  
 De la Mere de Dieu, marquoit l'humilité,  
 Et d'un Titre si grand la hauteur infinie.



IL est certain encor que le Prophete Elie,  
 Conut sur le Carmel un' autre verité;  
 Et que dans ce Nuage, il vit la pureté,  
 Qu'auroit venant icy la Mere du Messie.



Cette Nuë en sortant du milieu de la Mer,  
 Bien que le fonds en soit, grossier, pesant, amer,  
 Estoit cependant douce, & subtile, & legere.



Et MARIE en partant de la main du Tres-Haut,  
 Sort d'un tronc infecté par nostre premier Pere,  
 Mais toute pure & sainte, & sans aucun défaut.

Comme lors qu'Herode fit massacrer tous les Enfans de Bethléem, Nôtre Seigneur évita la fureur de ce Tyran, par l'entremise de sa tres-digne Mere, qui l'emporta en Egipte; Ne peut on pas aussi dire, que par la grace de son Divin Fils, Elle évita cette mort funeste, que le Demon fait souffrir à tous les Enfans d'Adam par le peché d'Origine.



**T**yrans, lâche & cruel, quelle fureur t'inspire,  
De porter le carnage & l'horreur en tous lieux?  
Crois tu que cet Enfant, qui nous ouvre les Cieux,  
Soit venu sur la terre usurper ton Empire?



A des plus grands desseins son divin Cœur aspire;  
De la Mort il vous vient rendre victorieux.  
Et de tant d'Innocents le massacre odieux,  
Avec ta rage en vain pour le perdre conspire.



Loin de pouvoir plonger le poignard dans son sein,  
Tu vois évanouïr ton barbare dessein;  
En passant dans l'Egipte il rit de ta colere.



Ce cher Fils de MARIE, en trompant ce pervers,  
Me fait ressouvenir de cette Auguste Mere,  
Qui trompa la fureur du Tyran des Enfers.



La Feste de l'Immaculée Conception est la premiere de toutes les Festes, parce qu'Elle est au commencement de l'Advent; & la plus grande, parce qu'Elle est le premier de tous les Mysteres de la vie de la tres-sainte Mere de Dieu, & qu'elle est comme le point du jour de la Grace & de la Sainteré.



**L'**Eglise par ce Mois commence son année:  
*Ab qu'aisement la Foy s'accorde avec l'amour!*  
 Peut-on mieux commencer, que par cette journée,  
 Qui nous donne MARIE, en luy donnant le jour



*Ce beau jour n'est-il pas la source fortunée,  
 De tous les jours qu'on feste en ce mortel séjour?  
 Malgré les duretez de nostre destinée,  
 De l'heureux siecle d'or, nous verrons le retour.*



*Depuis qu'ils avoient veu la naissance du Monde,  
 Les Mortels languissoient dans une nuit profonde,  
 Et dans un desespoir à nul autre pareil.*



*Quelle joye aujourd'buy, lorsque l'on void éclore,  
 Les premieres clartez de cette belle Aurore,  
 Qui vient à l'Univets enfanter le Soleil.*



Ne s'emporter pas contre ceux qui écrivent ; ou qui parlent contre la Conception Immaculée de la tres-sainte Mere de Dieu, est une marque infailible du peu d'affection qu'on a pour Elle : Il ne faut que voir ce qui se passe dans le monde, quand on parle en nôtre presence contre nos parans , ou contre nos amis.



**V**ous reverez MARIE, & vantez sa puissance,  
 Vous avez en tout tems recours à sa bonté :  
 Vous souffrez cependant avec tranquillité,  
 Qu'on parle quelque fois contre son Innocence.



Si quelqu'un plus ardent blame cette insolance,  
 Soudain vous l'accusez d'être trop emporté ;  
 Que c'est pour le prochain manquer de charité ;  
 Que son zele indiscret a trop de violence.



En usez-vous ainsi pour ceux que vous aimez ?  
 De leurs moindres chagrins vous êtes alarmez ;  
 Ceux qui parlent contre eux sont seurs de vous déplaire.



Aborrbez donc tous ceux qui blessent son honneur :  
 Qui peut les écouter sans entrer en colere,  
 N'a jamais eu pour Elle une sincere ardeur.

R



DEMONSTRATIO AB ABSURDO.

Il est si ridicule de faire tomber la tres-sainte Mere de Dieu dans un peché mortel, tel qu'est, sans contredit, le peché Originel; qui nous rend même possédez du Demon, comme il paroît par les exorcismes du Batême, qu'il faut être depourveu de raison pour l'imaginer ainsi.



**Q**u'il faut être imprudent pour croire que MARIE,  
Eut manqué quelque fois de Grace & de Beauté,  
Et qu'au premier instant d'une si sainte Vie,  
Elle eut fait un faux pas contre la Sainteté?



Celle que de tout tems, Dieu même avoit choisie,  
Pour enfanter un jour l'eternelle Clarté,  
Devenant aussi tost sa mortelle ennemie,  
Eut d'une afreuse nuit souffert l'obscurité?



Cette Fille qui vient pour terminer nos peines,  
Pour nous donner la vie, & pour rompre nos chaînes,  
Eut encouru la peine & la Mort & les Fers.



Quoy, la Mere de Dieu, du Demon possédée,  
Auroit en ce moment merité les Enfers?  
Qu'il faut être insensé pour avoir cete idée?



Les ennemis cachez de la tres-sainte Mere de Dieu, sous  
pretexte de nous donner des avis salutaires de sa part, ont  
fait un libelle diffamatoire contre Elle, & contre sa Con-  
ception Immaculée.



**F** Aux devots, qui brillans des vertus exemplaires,  
Nous reprochez toujours nôtre relâchement,  
Vous outragez MARIE en son premier moment,  
Et venez la noircir du crime de nos Peres.



Pourquoy nous accuser par des façons austeres,  
D'honorer ses Grandeurs trop indiscretement ?  
Faut-il pour nous pouvoir tromper plus finement,  
Debiter en tous lieux vos avis salutaires.



Ab Tartuffes maudits : quelle est vostre fureur ?  
Vous la faites parler contre son propre honneur,  
Et vous joignez l'outrage avec la raillerie.



Vous voulez estre creus de grands & forts esprits.  
Il est vray, vous avez en attaquant MARIE,  
Fait ce que les Demons n'ont jamais entrepris.



La force du Cœur de la tres-sainte Mere de Dieu , parut dans sa constance au pied de la Croix : mais celle de son pouvoir avoit paru long-tems auparavant, quand Elle terrassa le Prince des tenebres au premier instant de sa vie.

*Mulierem fortem quis inveniet procul & de &c.*



**S**alomon vainement cherche une Femme Fortes ;  
Comment peut tant errer le plus Sage des Roys ?  
Il va querir bien loïn ce qui n'est qu'à sa porte ;  
Voit-il pas que MARIE est debout sous la Croix ?



Mais comment , insensé , parle-je de la sorte ?  
Ne me trompe-je pas plus lourdement cent fois ?  
Pourquoy vay-je chercher , dans l'ardeur qui m'emporte,  
La Mere du Seigneur , quand Elle est aux abois ?



N'est-ce pas au premier des moments de sa vie,  
Qu'on la vit des Enfers surmonter la furie,  
Et briser sous ses pieds la teste du Demon ?



Ce Tyran qui regnoit sur la terre & sur l'onde,  
S'enfuit au même instant qu'Elle entre dans le monde.  
Je cours donc plus en vain que ne fit Salomon.



Tout le monde doit se réjouir de la Conception Immaculée de la tres-sainte Mere de Dieu ; parce qu'Elle vient pour finir nos malheurs, l'Univers se renouvelle, les Anges sont surpris de la voir si charmante, & les Hommes doivent se preparer à l'aymer passionnement.



**C**'Est à ce coup qu'il faut, pousser des cris de joye ;  
 Rapelons nos plaisirs, oublions nos douleurs ;  
 Dans ce jour fortuné, que nôtre front se voye,  
 Eclatant d'alegresse & couronné des fleurs.



Des chagrins trop long-tems on nous a veu la proye,  
 Et nous n'attendions plus la fin de nos malheurs,  
 Mais MARIE aujourd'huy, que le Ciel nous envoie,  
 Termine heureusement nos soupirs & nos pleurs.



L'Univers acablé d'une langueur mortelle,  
 A repris tout d'un coup une face nouvelle,  
 Dés ce moment heureux qu'Elle a receu le jour.



Les Anges sont surpris en voyant tant de charmes,  
 Mortels, preparez vous à mille & mille alarmes,  
 Que vous fera souffrir l'excez de son amour.



Par la creation de la Lumiere , l'Univers changea de face , la tres-sainte Mere de Dieu venant au monde , fait le même effet ; Elle nous porte la chaleur & la Clarté , & d'Elle doit être formé le Soleil de Justice.



**L** Ors que du Tout-Puissant la parole seconde ,  
Fit du sein du cahos éclore la clarté ,  
Qui peut dire combien par cette qualité ,  
L'on vit du changement sur la terre & sur l'onde ?



L'Univers qui sentoit la blesseure profonde ,  
Que fit le premier homme à sa posterité ,  
Languissoit dans les fers & dans l'obscurité ,  
Quand Dieu vient en ce jour donner MARIE au monde.



Où la Nuit & l'Hyver ont regné si long-tems ,  
On y verra bien-tost le Four & le Printems ,  
Et du Monde naissant l'Innocence premiere.



Ab MARIE , on vous doit ce bonheur sans pareil :  
Vous estes en effet cette pure Lumiere ,  
Dont doit estre formé nostre Divin Soleil.



La tres-sainte Mere de Dieu, dans sa Conception tres-pure,  
est la veritable Aurore du Soleil de Justice, les Anges s'in-  
forment qui Elle est, & sont si surpris de sa Beauté & de sa  
Pureté, qu'ils en ont quelque jalousie.



**O**N void bien que MARIE est du Ciel descendüe,  
Elle porte icy bas l'Alegresse & l'Amour:  
Cette divine Aurore, aussi nous doit un jour  
Enfanter la Clarté, si long-tems attendüe.



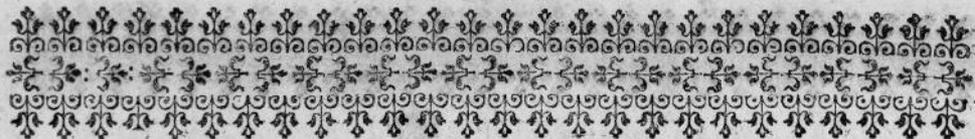
Ses beaux yeux si brillants charment plus nôtre veüe,  
Que ne font tous les feux du celeste sejour;  
Les Anges esbahis s'informent tour à tour,  
Qu'Elle est cette Beauté de tant d'appas pour veüe?



Ces Esprits tous remplis d'ardeurs & de clartez,  
Sont surpris en voyant que toutes leurs beautez  
Cedent au doux éclat des beautez de MARIE.



Qu'ils sont encore heureux; car enfin si leur sort  
Ne les eût affranchis des rigueurs de la mort,  
On les eût veus bien-tost mourir de jalousie.



La tres-sainte Mere de Dieu dans sa Conception tres-pure , est  
la belle Aurore de la Grace , qui nous amene le Soleil de  
Justice.



**D**Es Demons trop long-tems l'insupportable audace,  
Avoit banni la paix de ce triste sejour ;  
Et pour jamais perdu sans espoir de retour ,  
Des Mortels languissans la malheureuse race.



Enfin en ce moment l'Aurore de la Grace,  
Nous annonce icy bas la naissance du Jour,  
Et celle du Soleil de Justice & d'Amour,  
Qui fera de nos cœurs, bientost fondre la glace.



Que MARIE a d'apas, des Graces, des Beautez ?  
On void bien qu'Elle doit par ses douces Clartez,  
Remplir de mille feux l'un & l'autre hemisphere.



Les Astres les plus grands palissent dans les Cieux  
Tout cede avec raison à sa vive lumiere :  
L'Univers a-il rien de si beau que ses yeux.



L'Escriture dit, qu'aussi tost que l'Aube paroît, les bestes farouches vont se cacher dans leurs retraites, les hommes recommencent leurs ouvrages ; Ainsi la venuë au Monde de la tres-sainte Mere de Dieu, fait fuir les Demons, & nous aporte les Graces necessaires pour travailler à nôtre salut.



**A**ussi-tost que l'Aurore estale ses Clartez,  
 Les Loups vont se cacher dans leur grotte sauvage ;  
 Les Humains réjouis reprenent leur ouvrage,  
 Et courent aux travaux, par la nuit arrestez.



Quand MARIE est conceü avec tant de Beutez,  
 Les Demons insolants, ces Monstres pleins de rage,  
 Qui faisoient sur la terre un si cruel ravage,  
 Dans le fonds des Enfers fuyent épouvantez.



Les Mortels secourus d'une nouvelle Grace,  
 De leurs cœurs endurcis voyent fondre la glace,  
 Et sentent vers le Ciel redoubler leurs ardeurs.



Venez en ce moment, Belle & Divine Aurore,  
 Eclairez nos Esprits, faites bien tost esclorre  
 Le Soleil de Justice au milieu de nos cœurs.



Nous devons feliciter SAINT JOACHIM, de ce qu'il donne la vie, à une Fille si Belle & si Sainte, & qui doit estre un jour Mere de Dieu; & de ce qu'Elle ne tombe point dans cet abisme, où tous les Peres precipitent leurs Enfans au moment de leur Conception.



**Q**U'à la joye aujourd'huy vostre cœur s'abandonne?  
Trop heureux JOACHIM, appeidez vos regrets:  
Vostre sterilité, que la Grace Couronne,  
Vient d'avoir en ce jour un merveilleux sucez.



Touché de vos Vertus, le Ciel enfin vous donne,  
Une Fille charmante, & de qui les atraits,  
Obligeront Dieu même, à venir en Personne,  
Habiter avec nous, pour y vivre à jamais.



Oüy, vous estes, grand Saint le Pere de MARIE;  
En ce moment heureux vous luy donnez la vie;  
Et vous la luy donnez, sans luy donner la mort.



Quel autre Pere au monde, a le même avantage?  
Tous les Enfans d'Adam, par un funeste sort,  
En recevant le jour, ont la mort en partage.



La tres-sainte Mere de Dieu est conceuë Innocente & Bienheureuse, quand tous les hommes le sont dans la misere & dans le peché ; Comme l'Arche se garantit du Deluge, quand tout le Monde fut submergé.



**C**omme, lors que jadis le liquide Element,  
Se faisant dans les airs un terrible passage,  
Du continent entier fit un lit seulement,  
Et du Ciel effrayé vint former son rivage.



L'Arche, ce merveilleux & divin bastiment,  
Se moqua du Deluge & méprisa l'orage,  
Et surgissant enfin au port heureusement,  
Garantit l'Univers d'un asseuré naufrage.



Ainsi quand tout ressent le Celeste courroux,  
L'adorable MARIE, à l'abri de ses coups,  
Se sauve du Malheur & s'échape du Crime.



Jamais d'Elle leurs flots ne se sont aprochez,  
Tandis que tout le monde & se perd & s'abisme,  
Dans un goufre infini des Maux & des Pechez.



La v nuë au Monde de la tres-sainte Mere de Dieu, cause une  
 extreme joye à Dieu, aux Anges, & à tous les Hommes ;  
 Mais les grands Pecheurs, dont Elle est l'unique Refuge,  
 ont plus de sujet de s'en réjouir que tous les autres.



**Q**uel plaisir pour mon Dieu, de produire aujourd'huy ?  
 Celle qui doit un jour luy donner la naissance :  
 Les Anges de leur Reyne, avec magnificence,  
 Celebrent la venüe, en se joignant à luy.



Les Humains qui vivoient dans un mortel ennuy,  
 Qui depuis si long-tems souffroit sans esperance,  
 Font par tout voir l'excez de leur réjouissance,  
 Dès qu'ils ont recouvré leur espoir, leur appuy.

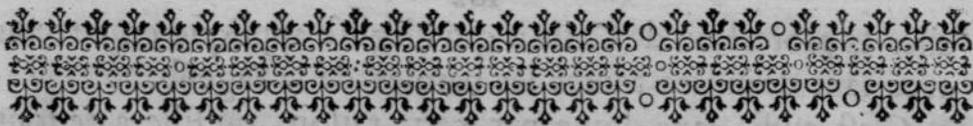


Dans cette merveilleuse & commune alegresse,  
 Entre tous les Mortels, si mon cœur s'interesse,  
 Ah, c'est par des motifs plus pressans que les leurs.



Que deviendroint, hélas ! dans l'une & l'autre vie :  
 Si Dieu n'eut pas voulu nous acorder MARIE,  
 Les plus infortunez & les plus grands pecheurs.





**J**E NE DOUTE PAS, MESSIEURS, QUE VOUS ne foyez un peu surpris, de voir que j'ay choisi pour l'ouverture que nous faisons cette année cy de nos Conférences, un sujet si éloigné des matieres que nous avons accoutumé d'y traiter, en voulant vous entretenir de la Conception Immaculée de la tres-sainte & tres-adorable Mere de Dieu. Je crains même, avec raison, que vous n'ayez quelque secret dépit, d'entendre une fort mediocre dissertation, en échange de tant de sçavans & d'éloquens discours que vous avez si souvent portez en ce lieu, avec tant d'agrément & de politesse.

Mais sans conter que vous donnerez apparament quelque chose à mon âge & à mon inclination; J'ose esperer que dans ce saint tems de l'Advent, vous ne ferez pas fachez d'écouter quelques pensées qui puissent flater vôtre pieté, & la devotion particuliere que tous les Fidelles doivent avoir pour la Reyne du Ciel; & que vous accorderez avec plaisir quelques moments de vôtre attention, à toutes les raisons qui pourront fortifier vôtre zèle, & le culte que nous sommes obligez de luy rendre.

Quand j'ay fait même quelque reflexion sur l'avantage qu'Elle a d'avoir fait naître icy bas la Parole Increée, & la Sagesse Eternelle, je me suis aisément persuadé que ceux qui comme vous, font une profession particuliere de bien parler, & de s'attacher à l'amour de la Science & de la Sagesse, sont plus étroitement obligez que le reste des Fidelles, de recher-

cher la protection de Celle à qui l'Eglise applique en ce tems avec tant de justice toutes les paroles de la Sageſſe.

C'est auſſi, ſans doute par cette raiſon, qu'Elle a de tout tems ordonné à ſes Orateurs Sacrez, & à tous ceux qui veulent nous inſtruire des maximes de la ſcience du Salut, & de la ſageſſe Chrétienne, d'invoquer cette Auguſte Mere du Verbe Divin, au commencement de tous leurs diſcours. L'Eglise ſçait bien que Dieu qui ne change jamais de conduite, n'ayant fait deſcendre dans le monde ſa Parole Eternelle, & ſa Sageſſe infinie, que par le canal & par le conſentement de MARIE, tous les autres moyens, ſans ſes aſſiſtances ſeroient aſſez inutiles pour éclairer nos eſprits, & pour échauffer nos cœurs. Elle nous aprent par cette politique Chrétienne, que quiconque veut ſe rendre ſçavant ou ſage, doit avant toutes choſes appeler la Mere de Dieu à ſon ſecours, & tâcher de ſe la rendre favorable.

Je puis donc, Meſſieurs, me flater de cette eſperance, que ſi vous êtes ſurpris de mon deſſein, vous en ſerez ſurpris agreablement; & que ſi vous trouvez les manieres de m'énoncer tres-éloignées de vôtre éloquence, la beauté de mon ſujet & la grandeur de ma matiere, vous feront facilement excuſer la foibleſſe de mes penſées, & la rudeſſe de mes expreſſions.

Pourroit-on mieux recommencer nos aſſemblées Academi-ques que par les éloges de celle qui ſeule a été capable d'aſſembler le Ciel avec la Terre, la creature avec le Createur, l'homme avec Dieu; & qu'un des plus ſubtils Peres Grecs a nommée une Celeſte & Divine Academie. Et où pourrions nous trouver une protection auſſi puiffante & auſſi glorieuſe que la ſienne?

Que ces illuſtres Academies, dont l'établiſſement a devan-

cé celui de la nôtre, se glorifient de leurs illustres Protecteurs ? Qu'elles ayent recherché avec empressement l'approbation & l'appuy des plus grands Seigneurs de ce Royaume ; Ne leur envions point le choix qu'ils ont fait des Ducs, des Chanceliers, des Cardinaux, & des Princes. Nous mettant sous la protection de la Reyne de l'Univers, & de la Mere de la Sageffe Eternelle, nous ne devons pas nous mettre fort en peine de briguer celle des puissances de la terre, & de ces Grands du Monde, qui sont plutôt ébloüis qu'éclairés par leur élévation & par l'éclat de leur dignité.

Oseray-je, Messieurs, vous faire part d'une pensée qui se presente à mon esprit assez naturellement sur ce sujet, & vôtre bonté ne me pardonnera-elle pas ce premier mouvement, & cet enthousiasme digne de la majesté de la Science, & de la beauté de l'Eloquence ? Vous êtes plus interessez sans doute que je ne le suis dans la gloire de ces deux excellentes qualitez.

Il y a, comme vous sçavez mieux que moy, deux différentes especes de Grandeur ; Bien que ce terme ne convienne à proprement parler, qu'aux corps, on l'applique cependant presque à toutes choses, aussi bien à celles qui regardent l'esprit, qu'à celles qui sont purement corporelles : C'est ainsi que par les biens de la fortune, nous appellons Grands ceux qui surpassent tous les autres en Noblesse, en richesse, en bonheur, & en reputation ; & c'est ainsi que nous donnons encore le même nom à ceux qui sont au dessus du reste des hommes par la Science & par la Vertu, qui sont sans doute les seuls véritables biens, comme étant les plus solides, les plus purs, & les plus essentiels à l'homme. Et voilà la difference des grands Seigneurs, des grands Conquerants, des grands Princes, & des grands Monarques, avec ceux qui sont des grands Saints,

de grands Genies & de grands Philosophes.

Si Alexandre & Cesar, du consentement de toutes les Nations & de tous les siècles, ont mérité le nom de Grands, je ne croy pas que personne puisse avec justice, refuser le même titre à Ciceron & à Aristote, dont le profond sçavoir, & la haute Eloquence, furent dans un degré aussi éminent que le peuvent être la valeur & la fortune de ces deux illustres Conquerants.

Quand les Grands sont de même espèce, l'une détruit l'autre infailliblement; Comme c'est un terme de comparaison, ce qui est grand ne le peut être que par rapport à ce qui est moindre, & l'égalité de deux choses, fait qu'elles ne sont ni grandes ni petites; Si Alexandre est Grand, ce n'est pas à l'égard de Cesar; on peut les comparer ensemble, comme a fait un Ancien fort estimé dans le siècle passé, & fort méprisé dans celui-cy; Mais il est malaisé de décider en faveur de l'un d'eux, comme l'a fait un Moderne plus délicat, qui a voulu que le Grec fut un Heros, & le Romain un grand Homme.

Mais quand deux Grands sont d'un genre différent, comme celle d'un Conquerant & celle d'un Philosophe, elles ne se détruisent point: & il naît seulement entre elles une espèce de jalousie, qui fait que l'une ne cede pas facilement à l'autre; Alexandre envia le bonheur de Diogene, & si ce grand Philosophe Cinique regarda avec mépris les offres & les grandeurs de ce Prince, ce grand Roy avoua publiquement que s'il n'étoit pas Alexandre, il auroit souhaité d'estre Diogene.

Voilà, Messieurs, une digression sur les grandeurs un peu plus longue, sans doute, qu'il ne faut, & vous ne devriez pas l'excuser, si je ne l'avois pas faite pour votre intérêt, & pour vous faire souvenir que l'Eloquence & le Sçavoir ne doivent

point s'abaïſſer ſervilement devant les Grandeurs de la terre & de la fortune ; & que ces deux grands Talents inſpirent à ceux qui les poſſèdent, comme vous faites, une noble fierté & un certain orgueil, qui bien loin de meriter quelque blâme, fait la plus grande & la plus heroïque de toutes les Vertus. Vertu ſi rare & ſi peu connuë dans ce tems, que le nom même en eſt devenu barbare, qu'il faut pour la bien exprimer uſer de paraphraſe, & qu'on n'entend qu'avec peine ce grand nom de Magnanimité.

Il eſt vray que nous avons le bonheur de vivre dans un ſiècle, où le ſouhait du divin Platon ſe trouve parfaitement accompli. Vous n'ignorez pas qu'il renfermoit ces deux eſpeces de Grandeur, dans l'idée qu'il nous donne d'un grand Souverain ; & qu'il vouloit que pour l'entiere felicité d'un Eſtat, les Philoſophes euſſent le gouvernement, ou que les Roys fuſſent des Philoſophes.

C'eſt-ce que nous voyons heureuſement en la perſonne de nôtre invincible Monarque qui poſſede ſi avantageuſement ces deux manieres de Grandeur, en qui la Grandeur de l'Ame ne cede point à celle de la Fortune. Auſſi eminent ſur tous les autres Roys par l'excez de ſon merite, qu'il l'eſt ſur ſes propres ſujets par l'élevation de ſa puiffance, & qui n'eſt pas ſeulement le plus grand Prince de la terre, mais qui eſt encore le plus ſage, le plus vertueux & le plus honête homme du Monde.

C'eſt en cet endroit, Meſſieurs, que me prevalant de la paſſion & du zele que vous avez pour la perſonne, & pour la gloire de nôtre grand Roy, je devrois vous eſtaler une autre digreſſion qui vous ſeroit aſſeurement plus agreable que celle que je vous ay déjà faite des Grandeurs en general : Et ſi la

division que je viens d'en faire vous avoit donné quelque ennuy, je suis seur que vous m'entendriez avec un fort grand plaisir parler de l'union de toutes ces différentes Grandeurs en la personne de nostre Auguste Monarque.

Quel est l'Orateur qui passeroit si legerement un si bel endroit, & qui n'embrasseroit pas avec joye une occasion aussi favorable pour flater vos inclinations, & pour embellir son discours par une peinture si riche & si fleurie.

Il paroît bien par ma conduite, que l'Eloquence n'a pas de grands attraits pour moy, que c'est une Maistresse avec qui je n'ay pas de fortes habitudes; puis que je negligé si imprudemment ses plus douces faveurs, & que je sçay menager si peu les presens qu'elle m'offre, & les occasions les plus favorables qu'elle me presente.

Mais, non Messieurs, ce qui serviroit d'ornement à d'autres discours feroit la difformité de celuy-cy. Bien que je ne cede à personne, ni pour l'affection & la fidelité, ni pour le respect, ni pour l'admiration même que nous devons tous à la Dignité, à la Personne, à la Majesté, & aux actions merveilleuses de nôtre Grand Roy, je puis dire hardiment, que bien loin de m'élever par un éloge si magnifique, je ferois une cheute mortelle, & qu'ayant dessein de vous peindre le Soleil, je ne vous tracerois que des ombres.

Car enfin il n'en faut pas douter, toutes les Grandeurs de la Fortune, toutes les Grandeurs de la Terre, toutes les Grandeurs dont je viens de vous parler, de l'ame & du cœur, du corps & de l'esprit ne sont veritablement que de foibleesses & des défauts; que des vanitez & des neants à l'égard des Grandeurs immenses de la tres-sainte & tres-Auguste Mere de Dieu, qui n'est pas seulement par la Grandeur de son pouvoir, & de

sa dignité, la Reyne des Hommes & des Anges, & la souveraine absoluë du Ciel & de la Terre; mais qui est encore par la grandeur de ses Vertus, de ses Graces & de ses Merites, la tres-digne Mere de la Parole increée, & de la Sageſſe eternele.

Mais ſi je ne dois pas changer de Matiere, la grandeur de celle que je veux traiter, ne doit elle pas me faire trembler, ſi je ne veux pas regarder un objet moins éclatant, les brillants infinis de celui que j'enviſage, ne ſont-ils pas capables de m'ébloüir. Comment ne s'égarer pas dans un ſujet dont l'étenduë n'a point de bornes; & quel rapport pourra-on trouver entre un diſcours ſi foible que le mien, & des Grandeurs auſſi relevées que celles dont j'entreprends de parler? Ne vaudroit-il pas mieux en renfermer l'admiration & l'amour dans le fonds de mon eſprit & de mon cœur, & les adorer par un profond & reſpectueux ſilence.

En effet ne vaut-il pas mieux ſe taire que de parler ſi foiblement, & ſi je l'oſe dire ainſi, ſi petitement de la grandeur & de l'excellence de ſa Grace, de l'eminence de ſes Vertus, de la ſainteté de ſes Actions, de la hauteur des Myſteres de ſa Vie, & ſur tout de cette Dignité preſque infinie de Mere de Dieu, qui la rend encore mille fois plus ſainte, plus grande, plus agreable à Dieu que toutes ſes Graces, que toutes ſes Vertus, que tous ſes merites, de laquelle les effets paſſent les forces de nôtre imagination, qui ne ſçauroit concevoir qu'une creature donne la vie à ſon Dieu, & renferme dans le tems, & dans ſon ſein celui qui eſt Eternel & Immenſe; les Anges ſeuls ſont capables de faire ſon éloge, ou pour mieux dire, il n'y a que celui là ſeul qui a fait en Elle de ſi grandes choſes, qui puiſſe comprendre & louer dignement ſes Grandeurs.

Comme les Poëtes ne sont pas si sages que les Orateurs, ils sont aussi plus hardis, & vous excuserez bien la liberté que je prends de vous d'écrire en Vers, ce que je viens de vous dire en Prose. Bien que cet Art demande plus de chaleur, qu'on n'en a à l'âge où je suis, il faut, quand ce ne seroit que pour ne donner pas un demantir au Mercure, appeler Apollon à nôtre secours. Quand on a soixante ans vécu sur le Carmel. On peut fort aisement monter sur le Parnasse.

*La Grace & les Vertus avoient porté MARIE,  
Au plus haut point où puisse aller la Sainteté,  
Mais de Mere de Dieu l'Auguste qualité,  
La rend cent fois plus sainte & cent fois plus chérie.*

*Donner à Dieu vivant une nouvelle vie,  
Renfermer dans son Sein la vaste Immensité,  
Mettre au jour dans le tems l'éternelle Clarté,  
Porter entre ses bras la Grandeur infinie.*

*Mais pardonnez MARIE, à mes foibles efforts,  
Est-il pour vous louer de termes assez forts,  
Fouvre ma bouche en vain pour chanter vos louanges.*

*Le trouble & respect viennent me la fermer,  
Je laisse cet employ pour tous les Chœurs des Anges,  
Trop heureux si je puis seulement vous aimer.*

Mais puis qu'il faut enfin, Messieurs, répondre à vôtre attente, & remplir mon devoir; & que je voy bien que ce qui suffiroit pour l'essay des Jeux Floraux, ne peut pas contenter une Academie aussi reguliere que la vôtre; Je feray mes efforts pour vous satisfaire, & pour vous entretenir durant quelques momens, de celui qui a fait le commencement de nôtre felicité, & le bonheur de tout le monde.

C'est icy pourtant qu'un obstacle nouveau se presente à mon

esprit, & m'estant déjà un peu rassuré contre vôtre délicatesse par vos bontez, & contre mon insuffisance par l'élevation de mon sujet, je me trouve d'abord épouvanté par la vaste estendue de la matiere dont je veus vous parler. C'est une mer si immense, que je pers l'esperance de la parcourir. Je me contenteray de costoyer seulement le rivage; sans perdre de veüe la terre, & sans entreprendre une trop longue navigation.

C'est à dire, Messieurs, pour quitter la metaphore, & parler moins Poëtiquement, qu'une infinité d'Autheurs ayant écrit si au long de la Conception Immaculée de Nôtre Dame, sans avoir encore épuisé cette Matiere; Je me contenteray de vous faire un abregé de tout ce que la lecture de ce grand nombre d'ouvrages ma fourni, & de toutes les reflexions que j'ay faites pendant plus d'un demi siecle, sur un Mystere qui a touché mon inclination plus fortement que tous les autres.

J'ose même esperer, puis que l'indignation, à ce qu'on dit, donne la force de composer à ceux à qui la nature l'avoit refusée; j'ose esperer, dis-je, que l'affection que j'ay pour la pureté de ce grand Mystere, me randra plus disert que je ne le suis naturellement. Et pour vous porter en sa faveur des choses plus particulieres, & moins rebatuës que celles qu'on dit & qu'on écrit tous les jours; je l'attens moins des lumieres de mon esprit, que de sentiments de mon cœur. Le langage de celuy-cy est toujourns & plus agreable & plus intelligible. Ceux qui firent l'amour enfant & aveugle, ne l'avoient veu sans doute, que de loin, & n'avoient jamais connu par leur experiance, la force de ses expressions, & le brillant éclat de ses lumieres.

Je ne vous diray donc, Messieurs, que ce qu'il y a de plus fin & de plus delicat, de plus particulier & de moins connu sur une question qui a esté si long-tems agitée & dans les Es-

coles & dans les Chaires, avec tant de chaleur par les deux partis opposez; Et vous trouverez pourtant que c'est ce qu'il y a de plus simple & de plus naturel, de plus solide & de plus assuré.

Il seroit seulement à souhaiter qu'une main plus jeune & plus delicate eut peu adjoûter à cette simplicité & à cette solidité tous les ornemens d'un Art que vous pratiquez si bien, & que je connois si peu; & que vous eussiez voulu repandre sur ce fonds, toutes les fleurs que l'Eloquence fournit si abondamment à tous ceux qui ont l'honneur de vous ressembler.

Comme j'ay aujourd'huy celuy de parler devant des personnes qui n'ont jamais douté de la pureté de la Conception de la Mere de Dieu, & que nous vivons dans un siecle où l'Eglise s'est expliquée si fortement & si frequamment sur cette verité, je n'auray point de peine à supprimer une infinité des raisons que la Theologie nous fournit pour nous en convaincre. Je ne vous parleray point de sa dignité infinie de Mere de Dieu, de sa production surnaturelle, de son opposition avec la premiere femme, de son affranchissement de tous les effets & de toutes les suites du peché d'Origine, de ses Grandeurs singulieres, de ses Privileges & de ses préeminences au dessus de toutes les autres Creatures, de la gloire & de l'intérest de son Fils, de la tradition & du consentement de tous les Fidelles, de la declaration de toutes les Academies, des Passages & des Figures de l'Ecriture, que l'Eglise même luy applique, ni de la determination expresse du Concile de Basle, ni de mille autres preuves capables de persuader les plus opiniastres.

Je ne veux vous apporter qu'un seul raisonnement, qui avec toutes les qualitez dont je viens de vous parler, ne laisse pas d'estre tout à fait convainquant, & qui tout simple & tout

facile qu'il est, ne laisse pas d'avoir toute la force & toute la clarté d'une véritable démonstration.

La Théologie de l'École, les Pères, les Docteurs, les Conciles, en un mot toute l'Église demeure d'accord que cette Auguste qualité de Mère de Dieu, exige en la personne qui la possède une pureté extraordinaire, & qu'il suffit de penser que quelque chose est meschant & indigne, si je l'ose dire ainsi, de cette grande dignité, pour l'en éloigner entièrement.

C'est par cette maxime que le dernier Concile Général a décidé que la Mère de Dieu avoit été exempte du moindre péché veniel pendant tout le cours de sa vie; C'est par cette règle que sans impiété on n'oseroit mettre en sa personne les moindres défauts, ou les plus légères imperfections, non pas mêmes celles qui sont purement naturelles; & l'on regarderoit avec horreur celui qui oseroit soutenir que son sacré Corps eut souffert, ni durant sa vie, ni après sa mort les faiblesses honteuses où la nature nous assujettit. Cette doctrine n'est elle pas une suite infaillible de cet éloge si court & si magnifique tout ensemble, que le Saint Esprit son divin Époux a fait de sa Beauté, quand il nous apprend qu'Elle fut toute parfaite & sans aucune tâche.

Il est pourtant certain, & ce n'est que par le peu de foy, ou par un défaut d'application que nous en pouvons douter; il est très-certain, dis-je, que toutes ces imperfections, & tout ce que nous appellons de faiblesses ou de défauts naturels, ne sont point de véritables maux, qu'il n'y a qu'un seul mal réel & véritable dans la Morale, comme il n'y en a qu'un seul dans la Nature. Tous les autres maux n'estant que des maux apparens ou imaginaires.

Dans le sentiment des Philosophes, la Nature ne connoit

point d'autre Mal que la douleur, & dans l'esprit des Fidèles, la Grace n'en connoit point d'autre que le peché, parce que c'est luy seul qui nous dépouille de nôtre unique bien, & nous ravit nôtre veritable & souveraine Felicité.

Je pourrois adjoûter que comme la douleur n'est que la division d'une chose vivante, le peché est aussi la division du principe même de la vie; par la douleur on commence à mourir, par le peché l'ame meurt veritablement; parce qu'il la separe de Dieu, lequel est l'ame de nôtre ame, l'unique source & le veritable principe de tous les mouvemens de l'esprit, comme l'ame l'est de tous les mouvemens de la Matiere. Division d'autant plus cruelle & plus funeste, que la vie de l'ame est plus noble & plus importante que celle du corps.

Qui peut douter que le peché d'Origine ne soit un peché mortel. C'est un des premiers principes du Christianisme, qui nous apprend encore qu'il est la source empoisonnée & fatale de tous les pechez que nous commetons durant tout le cours de cette vie.

Il est donc certain que ce peché tuë l'ame, qu'il nous rend ennemis de Dieu, & l'objet de son aversion, dignes de sa colere & des chastiments eternels; qu'il nous damne veritablement, & nous fait meriter l'Enfer, en nous privant pour jamais de la possession de Dieu, & de la veuë de ses Beutez infinies.

Ce peché nous soumet à la puissance du Demon, & nous rend effectivement ses esclaves; Il fait encore plus, il nous y assujetit d'une maniere plus particuliere que ne font les autres pechez, qui du vray nous font tomber sous la tyrannie des Demons, mais non pas en leur possession; au lieu que le peché Originel nous rend en ce funeste moment & pour l'ame &

pour le corps des veritables possédez.

C'est une possession dont nous ne pouvons pas douter ; & pour en découvrir la verité , nous n'avons pas besoin de consulter les Tribunaux Ecclesiastiques ou Seculiers ; Il ne faut que rapeler dans nôtre esprit le souvenir de ces ceremonies solemnelles que l'Eglise saintement inspirée, pratique tous les jours dans le Sacrement du Baptême , où le Prêtre exorcise disertement le Demon , & commande, pour me servir des mêmes termes , à l'Esprit immonde de sortir de ces petits Corps, & d'abandonner ces malheureuses creatures.

Après cette ébauche que je viens de vous faire de la déformité du peché d'Origine , y reconnoissez vous quelques traits de la Mere de Dieu ; & nous qui croirions proferer un grand blaspheme , & qui le commettrions, sans doute, si nous estions assez malheureux , ou assez libertins pour croire ou pour dire qu'Elle étoit tombée dans quelque peché Veniel , ou dans quelques imperfections de la Morale , ou de la Nature , qui ne font point perdre la Grace ; pourrions nous imaginer qu'Elle eut fait dans la premiere demarche de sa vie , une cheute si déplorable, en tombant dans les funestes malheurs dont je vous ay parlé , & que traîne infailliblement après soy le Crime que nous contractons dans le sein de nos Meres.

La tres-Auguste & la tres-sainte Mere de Dieu , en ce premier moment eut esté dans sa disgrâce , Elle auroit mérité toute sa haine & toute son indignation ? La Reyne des Hommes & des Anges , la Souveraine du Ciel & de la Terre eût esté digne de l'Enfer , & de perdre pour jamais la veüe de son divin Fils ? Elle auroit esté la sujete , la servante , l'esclave ; mais que dis-je, possédée veritablement en corps & en ame par le Demon ? Ah que cette pensée est extravagante & insupor-

table pour des esprits penetrez des lumieres de la Foy.

Je voy bien, Messieurs, qu'elle vous donne de l'horreur, & que vous n'eussiez pas creu que cette Demonstration vous eut conduit dans un pas si terrible, & que ce raisonnement vous eut fait tomber dans un inconvenient si effroyable; Essayons si vous en faisant une description plus legere & moins estendue, je pourrois diminuer la peine que je vous ay fait, & si en voyant une Demonstration debitée dans un Sonnet, vous n'auriez pas quelque satisfaction au moins par la nouveauté; Les reveries des Poëtes ne s'acordant pas facilement avec les raisonnemens de la Theologie.

*Qu'il faut être imprudent, &c.* Voyez la page 90.

Je ne doute pas, Messieurs, que cette espee de folie ne vous paroisse plus condamnable que celle dont on accuse les Amants & les Poëtes. Vous avez l'Esprit trop delicat & le Cœur trop tendre pour condamner le plus noble de tous les Arts & la plus belle de toutes les passions: Et j'espere que vous mettrez quelque difference entre les sentimens que produit le zele de la gloire de la Mere de Dieu, d'avec ceux qui ne partent que d'une preoccupation deraisonnable, ou d'une jalousie extravagante.

Après une Demonstration si forte & si évidante, je laisse sans peine toutes les autres raisons, pour me reduire à celle que je prends de l'autorité; laquelle fait souvent de Demonstrations à sa maniere, puis qu'elle rend quelquesfois de certains faits aussi seurs & aussi sensibles que le pourroient estre les Theoremes les plus evidans de la Mathematique. L'autorité des Hommes, bien qu'elle soit infiniment au dessous de celle de la souveraine Verité, ne laisse pas d'avoir son infaillibilité & sa certitude: Et qui voudroit soutenir qu'Alexandre & Ce-

far ne furent jamais , ou que Rome & Constantinople font de Villes imaginaires , ne seroit pas moins extravagant, que celuy qui contesteroit les veritez les plus assuree de l'Algebre & de la Geometrie.

Ces deux sortes d'autoritez ne manquent point à la verité dont je vous parle; & toutes deux concourent également pour establir la pureté de nostre Mystere ; l'autorité divine est celle de l'Eglise Universelle assemblée dans un Concile OEcumenique , l'autorité Humaine est celle des Peres & des Docteurs. La premiere est infallible, comme estant la voix de son Divin Espoux : La deuxieme est d'un poids tres-considerable : On ne peut pas douter de celle-là sans tomber dans l'heresie, ou dans l'erreur, ni contester celle-cy sans imprudence & sans temerité.

De toutes ces autoritez qui sont en aussi grand nombre que les raisons dont je n'ay pas voulu vous entretenir, pour marcher uniment, & ne m'écarter pas de la route que j'ay suivie jusques icy, je n'en choisiray qu'une de chaque espece ; mais je pretens qu'elles sont assez curieuses & assez singulieres pour meriter toute vostre attention.

De tous les Conciles, qui sont à proprement parler, les Estats Generaux de l'Eglise ; je ne vous parleray que du dernier, qui s'explique plus clairement que tous les autres : Et pour les Peres je me contenteray d'en choisir un entre ceux des premiers siecles, qui estant plus proches de la source de la verité, en ont esté les plus éclairez, & peuvent mieux par la Tradition nous faire part de leurs lumieres : Cette voye de la Tradition ayant toujours esté dans l'esprit des Fidelles aussi assuree pour regler nostre croyance, que celle de l'Ecriture.

Tous les Peres de l'Eglise ayant parlé en faveur de ce Mys-

tere, sans qu'il y en ait eu jamais un seul qui ait écrit contre sa pureté, comme je pretans bien tôt vous faire voir, en vous desabusant d'un prejuge si general, & plus prejudiciable à leur gloire, qu'à celle de la Mere de Dieu; de tous les Docteurs, dis je, lequel pourray-je choisir, à qui donner la preference? Les comparaisons sont toujours odieuses, mais les preferences en cette matiere le seroient encore davantage.

Mais si l'on est obligé de suivre les inclinations de ceux à qui l'on parle, il faut que le bel esprit & le profond sçavoir, la tendresse & l'éloquence me fassent icy preferer le grand Prelat d'Hyppone à tous les autres. N'est-il pas le Docteur de la Grace si opposée au peché? N'est-ce pas luy qui a establi fortement contre Pelage, & ses eleves la doctrine du peché Originel? Quel autre a jamais écrit si fortement & si tendrement? Quel autre a jamais parlé si sçavamment & si éloquement de toutes les Matieres de la Theologie? N'est-ce pas luy que toute l'Escole reconnoit pour son Directeur? N'est-ce pas luy que le Docteur Angelique a fait gloire de suivre pas à pas comme son Maistre? N'est-ce pas luy enfin dont toute l'Eglise a regardé les decisions comme des Oracles, & en faveur de qui les Conciles ont publié hautement que la doctrine Catholique & celle du grand Augustin n'estoit qu'une même chose.

Comme ce saint Docteur a parlé du peché Originel plus disertement que tous ceux qui l'avoient devancé; Je suis seur que son sentiment sur nôtre sujet donnera plus de mouvement à vos esprits, & que son autorité vous persuadera mieux que tout autre. De tous les passages que l'on tire de ses Escrits, & que l'on cite ordinairement en faveur de la Conception Immaculée, il n'en est point de si fameux, ni de si fort que l'endroit ou ayant parlé fort au long de l'inondation generale du peché

du premier homme sur toute sa posterité, il en excepte nommement la Mere de Dieu ; & declare hautement, que toutes les fois qu'il parle du peché, il n'a jamais entendu l'y comprendre ; n'aportant point d'autre raison d'un exception si particuliere que la gloire du Fils, & la Grace surabondante de la Mere.

Mais ce Passage a esté trop souvent rebatu & dans l'Escole & dans la Chaire, pour vous en parler plus long-tems ; Vous aurez, sans doute, plus de plaisir d'en entendre un autre, qui avec autant ou plus de force, ne laisse pas d'avoir toute la grace de la nouveauté ; puis qu'il n'a esté ni publié ni connu que dans nôtre siecle : Le dernier Ouvrage que ce grand Homme composa immédiatement avant de mourir, s'appelloit l'Ouvrage Imparfait, parce que l'on avoit creu jusque à cet heure, que sa mort en avoit interrompu la composition, & qu'il y manquoit deux livres, que l'on n'a recouvré en nos jours que par une rencontre fort heureuse.

C'est donc dans ces deux derniers Livres qui manquoient à cét Ouvrage, & qui ne sont qu'un Dialogue continuel de ce grand Saint avec Julien, le plus fameux de tous les disciples de cet Heresiarche ; qui avoit fait tous ses efforts pour s'opposer à la creance generale de l'Eglise, sur la matiere du peché Originel : C'est, dis-je, en un passage du dernier de ces Livres, que saint Augustin ayant establi comme un Dogme fondamental de nôtre Religion : Que tous les enfans qui viennent au monde par la voye ordinaire, sans en excepter aucun, non pas mêmes, comme il dit, ceux qui devoient estre les plus grands Saints, tombent dans ce peché, Julien luy fait cette objection en ces termes. Il s'ensuit donc de vostre Doctrine, que vous assujettissez MARIE au Demon ; il n'estoit rien de plus aisé à

saint Augustin, ni de plus nécessaire même que d'avoüer cette consequence, il n'a cependant garde de le faire; mais il répond ainsi sans hesiter: Nous ne sommetons point MARIE au Demon, parce que la condition de sa naissance est destruite par la Grace de celuy qui doit un jour naistre d'Elle.

Un Passage si clair & si beau a donné sujet à un de nos plus sçavans Theologiens de penser, que si l'opinion de la Conception Immaculée, n'estoit pas presentement un article de nostre Foy, elle l'avoit esté pour le moins du tems de saint Augustin. Car si ce n'eust pas esté alors le sentiment de toute l'Eglise; Comment Julien qui estoit un homme de bon esprit, auroit-il fait un objection si ridicule? N'est-ce pas manquer contre le sens commun que d'opposer à son adversaire un inconvenient si connu & une consequence avoüée de tout le monde? Et pourquoy est-ce que saint Augustin ne convient pas d'abord d'une verité qui estoit la suite nécessaire de la doctrine qu'il venoit d'establi avec tant de force.

Il faut donc que puisque Julien qui souûtenoit le parti de Pelage, ce grand ennemi de la doctrine du peché Originel, proposoit comme une grande impertinence que MARIE fut tombée dans ce défaut, & que saint Augustin qui parloit au nom de tous les Orthodoxes, souûtenoit qu'Elle en avoit esté exempté; il faut donc que dans leur siecle toute l'Eglise convint de cette verité, que jamais la Mere de Dieu n'avoit contracté le peché d'Origine.

Ce Passage, Messieurs, est bien fort, & il meriteroit bien mieux d'estre cité publiquement, que tant d'autres, dont nous entendons parler tous les jours durant cet Octave: Vous en comprenez trop bien toute l'energie, & je souhaiterois que vous voulussiez donner la même attention à celuy que j'emprunte du

Concile de Trente , pour achever de vous convaincre que l'autorité de l'Eglise Universelle n'est pas moins favorable à la verité dont je vous fais l'éloge , que le sentiment du plus saint & du plus éloquent de tous les Docteurs.

Dans la cinquième seance , après avoir prononcé anatheme contre tous ceux qui oseroient soutenir que la faute de nostre premier Pere n'a pas infecté generalement tous ses descendans, suivant la parole de l'Apôtre, qui dit que tous ont peché en Adam. Cette sainte Assemblée adjoûte immédiatement après, qu'elle n'entent point comprendre dans ce decret general, la toujours Sainte & Immaculée Mere de Dieu ; Mais qu'elle renouvelle les Constitutions que Sixte IV. d'heureuse memoire, avoit faites sur ce sujet.

Je vous prie de prendre garde que le Concile ne parle pas de la Constitution de ce Pape , mais bien en general de ses Constitutions ; car c'est en ce seul terme , où personne n'avoit encor reflechi , que je fonde ma demonstration. Il ne faut pour cet effet que se souvenir qu'il y a plus de deux siecles que Sixte IV. voyant qu'il y avoit des personnes, qui à cause de la contestation fort échauffée en ce tems-là sur cette matiere , avoient quelque scrupule sur la celebration de cette Feste, fit une Constitution , par laquelle il donna de grandes Indulgences à tous ceux qui la celebreroient. Mais parce que ceux du parti contraire qui virent bien que c'estoit un coup mortel contre leur opinion , parce que suivant les maximes de leur Maistre , l'Eglise ne feste jamais que les choses Saintes, ils s'aviserent de publier que cette Feste à laquelle le Pape venoit d'attacher ces Indulgences ne devoit s'entendre que du tems que la Mere de Dieu avoit esté Sanctifiée ; Sixte IV. donna une deuxième Bulle, par laquelle il defand de se servir du terme de Sanctification au lieu

de celuy de Conception ; & declare expressement qu'il avoit entendu parler dans sa premiere Bulle de la veritable Conception.

Ainsi il est evident que l'Eglise , par la bouche de ce Concile , confirmant ces deux Constitutions, entent par la celebration de cette Feste honorer , non pas la Sanctification de la Mere de Dieu , mais bien sa Conception , c'est à dire, non pas la premiere Grace qu'Elle a receüe , mais celle qu'Elle a receu dans le premier moment qu'Elle fut Conceuë ; & puis que l'Eglise qui ne peut errer ni dans ses sentimens , ni dans son Culte general & public , ne feste & ne revere que ce qu'Elle croit estre Saint , je ne voy pas que l'on puisse douter de cette troisieme proposition, que le premier instant de la vie de la Mere de Dieu a esté Saint ; c'est à dire , qu'Elle a esté Conceuë en estat de Grace, & non pas dans le peché. Cette Demonstration me semble si forte & si claire, que je croy que la Constitution d'Alexandrie VII. qui declare expressement la même chose, estoit assez inutile après la declaration qu'avoit fait le Concile de Trente.

Mais afin qu'après vous avoir porté de raisonemens si convainquans, je ne vous laisse aucun scrupule, vous agreez, Messieurs, que je vous fasse observer sur ce Passage du Concile, combien est foible l'objection qu'on pourroit tirer contre nous de certains Passages generaux des Peres ou de l'Ecriture ; Car y en peut-il avoir un plus clair & plus formel que celuy de saint Paul , & puis que l'Eglise, à qui seule appartient l'explication de l'Ecriture, declare qu'Elle n'entent point en aucune maniere comprendre dans ce decret general la Mere de Dieu ; qui osera dire qu'Elle est comprise dans ces sortes de propositions universelles : Comme si tout le monde ne sçavoit

pas que cette Vierge singuliere est exempte de tous ces passages generaux , qui disent que tout homme est menteur , qu'il n'en est pas un seul qui ne tombe chaque jour , & qui ne fasse de mauvaises actions. Nous disons dans nôtre Jurisprudence, que la Mere & l'Epouse du Legislatteur jouissent de ses Privileges , & qu'il faut dans une hipoteque generale , une clause expresse si l'on veut y comprendre une chose , quand on a des raisons tres-fortes de ne l'y comprendre pas ; Je ne scaurois m'empêcher d'interrompre ici la suite de mon discours pour faire deux digressions , qui vous donneront , peut estre , quelque plaisir. Je suis seur au moins , qu'elles serviront à vous faire connoistre l'injustice & la preoccupation de ceux qui ont combattu ce Mystere dans les siecles passez avec tant de chaleur , & de ceux qui l'attaquent encore en nos jours avec tant de liberté , ou selon les sentimens de mon cœur , avec tant d'impudence.

Ces derniers qui ont osé soutenir que le Fils n'estoit pas mort pour tous les hommes , se sont estrangement emportez contre l'innocence de la Mere ; il falloit , comme on dit , remplir les Escritures : & par cet aversion qu'ils ont fait paroistre si publiquement contre sa Conception , ils ont tres-bien verifié cet Eloge que l'Eglise luy chante tous les jours , quand elle nous dit , que c'est la seule Mere de Dieu qui a donné la mort à toutes les Heresies qui se sont élevées dans tout le monde. Pour moy je les ay toujors creu plus condamnez par cette indifference qu'ils ont pour sa gloire , que par les Bulles des trois Papes qui ont anathematisé leur doctrine.

J'ay remarqué dans la deuxieme Lettre que saint Paul écrit aux Chorintiens , que comparant le premier Homme avec le Nouveau , il dit que comme tous les hommes sont morts en

Adam , le deuxième aussi est mort pour tous. Ne faut-il pas être dans un étrange aveuglement , pour ne vouloir pas excepter de la premiere proposition generale, ou pour mieux dire, de la premiere partie de cette proposition une seule Personne aussi distingu e par ses Graces & par sa Dignité, de toutes les autres creatures , qu'est la Mere de Dieu , & vouloir à même rem s tirer de la derniere partie de la même proposition , non pas un seul homme , mais tous les reprovez ensemble , dont le nombre excede si fort celuy des predestinez.

Ma deuxième Disgression vous paroîtra peut être peu serieuse & peu digne de la Majesté du sujet que je traite , si vous ne vous souvenez pas qu'on peut donner aux Verit s un tour libre & enjoué , que la Satyre instruit quelquefois plus puissamment que la Morale la plus serieuse , & que souvent par un bon mot on vange mieux la verité outragée , que par un long discours , lequel pert ordinairement sa pointe & sa force par une trop grande étendue.

Cette Declaration qu'avoit faite le Concile de Trente, de ne vouloir point comprendre dans ce Decret general lax  contre tous les hommes , la tres-Immaculée Mere de Dieu , donna sujet à un homme zel  pour ce Mystere , qui étoit peut-être de mon humeur , de se mocquer agreablement de ceux qui ne pouvant souffrir une exception si prejudiciable à leur opinion , avoient eu l'adresse d'y faire ajoûter par les Secretaires quelqu'autre terme ; il les appella fort justement les Huissiers du Demon , qui avoient eu la hardiesse d'executer contre la Mere de Dieu un Decret , dans lequel Elle n'étoit point comprise ; lors que les Demons mêmes n'avoient jamais os  penser seulement à la mettre dans leurs fers , & rendre leur prisonniere celle qui est aussi bien leur Souveraine , que de tous

les Esprits Bienheureux , & dont l'empire s'estand aussi bien sur les Enfers , que dans l'Empyrée.

On faisoit autrefois un grand effort sur cette qualité de Redempteur , qu'on ne peut refuser sans crime à Nostre Seigneur , à l'égard mêmes de sa Mere : Maintenant les moins éclairez sçavent que le captif & le malade , sont bien moins obligez à celuy qui leur rend la santé & la liberté , qu'à celuy qui les empêche de tomber dans ces infortunes ; il y en a mêmes peu qui ignorent presentement qu'Elle a plus d'obligation à son Fils , que n'en ont tous les autres hommes, non pas seulement par le nombre, & par la grandeur des Graces qu'Elle en a receuës ; mais parce que n'ayant esté créée qu'en veüe des merites de son Fils , & pour estre sa Mere , Elle luy doit l'estre & la vie : Privilege qu'aucune creature n'a jamais eu , par lequel Elle surpasse si fort tous les enfans d'Adam, qui luy doivent seulement la Grace , qu'Elle est appellée souvent par les Peres , la Fille unique du Redempteur , & le seul ouvrage de l'Incarnation.

Pour moy qui ay tâché de penetrer le fonds de cette objection , & de trouver la raison qui a obligé les Theologiens à dire , que la Mere de Dieu avoit esté sauvée par son Fils , j'ay decouvert qu'il n'en avoient point d'autre que celle qu'ils tirent de son Cantique ; dans lequel Elle dit , que son Esprit a tressailly de joye en Dieu son Sauveur. Mais cette autorité toute pressante qu'elle est , ne me semble prouver autre chose , si ce n'est que Dieu est le Sauveur qu'Elle nous a donné ; C'est ainsi à plus près qu'en divers endroits de l'Escriture , le Messie est appellé le Sauveur de Dieu , c'est à dire , celuy que le Seigneur nous donne ; Vous sçavez bien que ce divin Fils n'appartient pas plus dans sa generation temporelle au Pere Eternel qu'à sa tres-sainte Mere.

Je passe legerement, comme vous voyez toutes ces choses, qui meriteroient des discours entiers, pour n'abuser pas plus long-tems de vos bontez; & je tâcheray seulement de degager ma parole, & d'effacer de vos esprits ce prejuge si general, & si contraire à la verité que je veus establir. Je vous avoüeray de bonne foy, que j'ay creu si fort qu'il y avoit eu beaucoup de grands Saints qui avoient esté d'un sentiment opposé, que j'ay gardé dans mon cœur quelque secret ressentiment contre eux, & que j'avois de la peine à concilier leur devotion singuliere à la Mere de Dieu, avec des sentimens si prejudiciables à sa gloire; Mais enfin ils m'ont fait la grace de desfiller mes yeux pour voir l'injustice & la fausseté de l'accusation, & vous serez bien tost convaincus de leur innocence autant que je le suis.

Vous sçavez, Messieurs, que dans les disputes de l'Ecole aussi-bien que dans le cours d'un procez, l'estat de la question change tres-souvent. C'est ce qui est arrivé dans celle de la Conception; ce que l'on conteste maintenant n'est plus ce que l'on disputoit autrefois. Quand dans le dixième & dans l'onzième siecle du temps de Saint Anselme en Angleterre, & de celuy de Saint Bernard en France, on commença d'agiter cette question, ceux qui n'estoient pas de nôtre parti soutenoient qu'on ne pouvoit pas faire la Feste de la Conception le huitième de Decembre, neuf mois precisement avant la naissance de Nôtre-Dame, côme on le pratique à l'égard de la Conception de son Fils, qui avoit été faite par l'operation du Saint Esprit, & que celle de sa Mere s'étant faite par la voye ordinaire, il falloit attendre le temps auquel son Corps avoit été animé: puisque un corps qui n'a pas les dispositions necessaires pour recevoir l'ame est aussi incapable

de Sainteté, & qu'ainsi on ne devoit pas faire la Feste de sa Conception, mais seulement celle de sa Sanctification.

Ce sentiment paroïssoit assez raisonnable pour avoir beaucoup de partisans ; Ceux qui étoient dans le nostre repliquoient, que c'estoit une chose triviale dans la pratique de l'Eglise, de voir que pour faire une Feste il suffisoit qu'elle eût pour l'objet de son Culte une Sainteté extérieure, comme est celle des Temples dont on celebre les Dedicaces, & celle des Reliques des Saints, qui n'estant point animées manquent aussi de cette Sainteté intérieure, laquelle consiste purement en la grace habituelle dont l'ame raisonnable seule est capable.

Je ne poufferay pas plus loin les réponses & les repliques de deux partis, dont l'un pretendoit que cette Sainteté extérieure étoit empêchée par le peché originel, effet inévitable de la conception ordinaire ; au lieu que les autres pretendoient avec beaucoup de raison que le peché devoit attendre à venir aussi bien que la grace, & que le petit corps de l'enfant tant qu'il estoit inhabile à recevoir la vie & la grace estoit aussi incapable d'aucun peché.

Ce n'est plus l'estat de la question, il a changé depuis plus de deux siècles ; elle ne roule presentement que sur ce point, & pour sçavoir s'il est vray que l'Amé de la Mere de Dieu dans le premier moment de sa creation & de son infusion dans le corps fut en la grace de Dieu, ou en peché mortel. Et vous voyez, Messieurs, déjà que cette seule explication de l'estat de la question vous determine d'abort au bon parti par l'horreur qui vous saisit à la veüe des inconveniens éfroyables qui suivent le peché originel, & sur lesquels j'ay establi ma premiere Demonstration.

Il est bien aisé par ce moyen de disculper saint Bernard, saint Bonaventure, saint Albert, & tant d'autres Saints qui n'ont jamais prétendu mettre dans l'Ame de la Mere de Dieu un monstre si horrible que le peché mortel ; Eux qui auroient donné mille vies pour soutenir qu'Elle n'eût jamais le moindre défaut, ni la plus legere imperfection. Ils n'ont jamais pensé qu'à soutenir qu'Elle n'avoit pas été santifiée avant d'estre animée. On pourroit aisement les justifier chacun en particulier; mais la veneration extreme que j'ay pour l'Ange de l'Ecole, & que je suis obligé d'avoir même par des raisons domestiques, ne me permet pas de le confondre avec les autres ; & l'honneur qu'à nôtre Ville de posseder ces precieux restes, qui ont enfermé le plus bel esprit du monde, & dont la vaste étendue pourroit toute seule establiir parmi les hommes, la même difference qu'il avoit mis entre les Anges, m'oblige de dire un mot en sa faveur. Et pour vous faire comprendre l'injustice que quelques-uns de ses Disciples ont fait à ce grand devot de MARIE, dont il sucça, comme vous sçavez, la tendresse avec le lait, ils eurent assez de malice pour falsifier l'endroit de sa Somme, où il traite cette Question à fonds ; mais ils n'eurent pas assez d'adresse pour cacher leur imposture, ou pour mieux parler, le Ciel permit qu'ayant changé tout le corps de l'article ; ils y laisserent imprudament ce Titre, si la Bien-heureuse Vierge a été santifiée avant son animation.

Ne croyez pas, Messieurs, que ce soit un emportement indiscret de mon zele pour la gloire de la Mere de Dieu, ou pour l'honneur du Docteur Angelique, je pourrois vous justifier cette fausseté par cent conjectures tres-fortes ; je me contente, de peur de vous enuyer par un long denombrement

de vous en aporter une seule. Pendant la tenuë du Concile de Basle où nôtre question fût agitée avec une chaleur incroyable de part & d'autre. Pour empêcher que cette grande Assemblée ne se determinat en faveur de l'Immaculée Conception, comme elle fit quelque temps après dans la Session trente - fixième. Il y eût plusieurs de ses ennemis, & particulièrement le Cardinal de Turre Cremata fort sçavant & fort entesté du sentiment de son Ordre, qui écrivit sur cette matiere, & qui pour faire voir que cette opinion avoit esté embrassée par de personnes de pieté & de sçavoir, fit un denombrement tres-exact de tous ceux qui avoient été de leur parti, sans que, ni ce grand Cardinal, ni aucun de ceux qui ont écrit avant luy se soit jamais avisé de mettre dans le nombre de leurs Partisans le Docteur Angelique, lequel estoit déjà canonisé depuis un siecle & demi dans l'Eglise, & dans l'Ecole. Je sçay bien que c'est une preuve negative, mais je la trouve pourtant si forte & si claire, que j'espere que vous n'aurez pas peine à croire que l'opiniâtreté & la cabale ont porté quelques-uns de ses Disciples à faire cet injure à leur Illustre Maître, & que son zele & sa devotion ne permirent jamais qu'il tombat dans un sentiment si contraire à la gloire de celle qu'il ayroit avec tant de tendresse.

Ouy grand Saint, si dans ce torrent de delices dont vous estes maintenant enivré dans le Ciel, par la veuë de tant de veritez que vous avez si bien expliqué sur la terre, & par la possession de tant de beautez, après laquelle vous aviez si long-tems soupiré; si vous estiez, dis-je, capable de quelque sentiment d'inquietude & de chagrin, vous auriez, sans doute, une douleur mortelle de vous voir la cause innocente de l'injure qu'on fait à la Mere de Dieu, & de sçavoir que vous

servez de pretexte pour outrager celle que vous y avez si religieusement honorée.

Vous serez bien surpris, Messieurs, si attendant comme vous faites, avec impatience, la fin d'un discours si peu poli & si peu digne de vostre delicatesse, je vous disois que je ne fais que le commencer, & qu'il me reste encore à dire ce qu'il y a de plus fort & de plus important : après vous avoir convaincus par la raison & par l'autorité Divine & Humaine, me reste-il quelque chose à faire, & ou pourray-je trouver rien de plus pressant pour vos Esprits ? Ouy, Messieurs, c'est dans vostre Cœur que je trouveray de nouveaux motifs plus forts mille fois pour vous persuader, que tout ce que j'ay eu l'honneur de vous dire ; l'affection, le zele, & la tendresse que vous avez pour l'innocence, pour la gloire, pour la beauté de la tres-sainte Mere de Dieu agissent, je le connois, je le lis dans vos yeux, agissent plus puissamment sur vostre esprit, que ne font toutes mes Demonstrations.

Un sujet fidelle ne balance point quand il s'agit de la gloire de sa Souveraine ; Un fils reconnoissant & bien né n'hésite point sur le parti qu'il doit prendre, quand on parle de l'honneur & des interests de sa Mere ; Un Amant tendre & passionné regarde avec horreur tous ceux qui font injure à la beauté de sa Maistresse.

Quoy souffririez-vous que le souffle envenimé de cet horrible monstre sorti du fonds de l'abîsme, viene ternir si cruellement tout ce que le Ciel & la Terre ont jamais eu de plus beau & de plus charmant ? Quoy, lors que les beautez mortelles imparfaites & fragiles, résistent souvent a la rigueur du tems & à la force des années ; oserions-nous penser qu'il ne fallut qu'un seul moment, pour destruire tous les attraits d'une

beauté aussi achevée & aussi durable que celle de MARIE ? Ah que de pareils sentimens seroient bien opposés à ceux de son divin Espoux, qui proteste si souvent que sa beauté n'eut jamais le moindre défaut, Luy qui est la Beauté même, la source & le modèle de toutes les Beutez ; Il est la verité & ne se peut tromper au jugement qu'il en fait, & bien qu'il soit tout-puissant, il avouë luy même qu'il n'a peu résister à un seul de ses regards.

Non non, Messieurs, je juge de vos sentimens par les miens, ou pour parler avec moins d'indiscretion, vous agréerez que je règle mes pensées sur celles que vous avez. Plût au Ciel que je peusse les mettre au jour avec la même perfection, & que mes expressions peussent estre semblables aux vôtres. Dans l'impuissance où je suis d'imiter vostre éloquence, j'auray recours encor' une fois à des ornemens estrangers, & j'emprunteray de la delicateffe de la Poësie, ce que je ne puis attendre de la rudeffe de ma Prose.

*Ouy, la raison nous force à croire que M. Voyez la page 60.*

O que je m'estimerois heureux si quelqu'un de vous vouloit se donner le soin de mettre en œuvre les matériaux que j'ay portez en ce lieu ; j'oseraï dire que par leur chois & par leur singularité, ils sont devenus en quelque maniere pretieux en des mains aussi mal adroites que les miennes : Mais il faudroit que les vôtres voulussent donner la poliffure & le lustre à ce Marbre & à ce Porphire, & monter sur l'argent ou sur l'or ces Diamants brutes & informes, à qui je n'ay peu donner aucun éclat.

L'âge où je suis n'est guere propre pour le stile vif & brillant, ce n'est que dans une jeunesse aussi vigoureuse & aussi florissante que la vostre, que l'esprit a de la vivacité & de la

politesse, & les Ouvrages, de la finesse & de l'agrément.

Vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ce parterre qui se présente devant vous, & que vous voyez maintenant par la rigueur de cette cruelle saison depouillé de tous ses riches ornemens; & vous souvenir à même tems de l'estat ou vous l'avez veu il y a six mois, lors que par le vif éclat des roses & par le brillant email de mille différentes fleurs il enchantoit vostre esprit aussi bien que vos yeux.

C'est une image naturelle, & une juste peinture de vôtre estat & du mien, de mon éloquence surannée, & de la vôtre si pompeuse & si fleurie. Quelle estrange difference de l'Hiver avec le Printems; c'est celle de la mort à la vie; quelle comparaison des charmes de la nouvelle saison avec la laideur de celle-cy, de la douceur des Zephirs avec la rigueur des Aquilons, de la pourpre des Roses, & des Renoncules à la sombre rougeur des charbons & des braziers, de la blancheur des Lys & des Tubereuses, à celle des Neges & des Frimats. Peut estre y a-il encor moins de proportion entre les ouvrages d'une froide vieillesse & les productions d'une jeunesse florissante.

Il est vray que comme l'Hiver au lieu des fleurs du Printems, conserve quelques fruits que les deux autres saisons luy ont fourni: On garde aussi dans le dernier aage les bons sentimens qu'on peut avoir aquis dans les autres parties de la vie; C'est-ce qui me console un peu dans une infortune si generale & si necessaire.

Le cœur résiste, comme vous sçavez, plus long-tems que l'esprit, & il n'en est pas de l'amitié comme de l'éloquence; celle-cy perd toute sa delicatessé par les années, & sa beauté se flétrit facilement, mais celle-là acquiert de la force en vieillif-

fant , aussi bien que cette pretieuse liqueur , qui est le lait de la vieillesse . Si l'affection est un mouvement , il devient plus fort sur la fin de sa course ; si c'est un habitude , elle redouble si fort par les actions , qu'elle devient une deuxieme nature .

L'affection , & si vous me permetez de le dire ainsi , le zele que j'ay eu toute ma vie , pour la Conception de Nostre Dame , & que j'ay toujurs regardé comme le plus grand & le plus cher de tous mes biens , n'a point diminué par le nombre de mes années . Ce bien seul me console de la perte de tous les autres , & tous les changements qui sont arrivez dans ma fortune , dans mon humeur & dans mon esprit ne me touchent gueres , tandis que je sens que mon cœur n'a point changé ; & je ne craindray rien , tant que le Ciel aura la bonté de me conserver la même tendresse qu'il m'a donnée pour la tres-Sainte & tres-Immaculée Mere de mon Dieu .

*Et d'aprendre & d'aimer je ne fus jamais las ,  
Tant une vive ardeur me transportoit sans cesse :  
J'ay couru soixante ans sans souci , sans tristesse ,  
Cherchant par tout la joye & de nouveaux appas .*

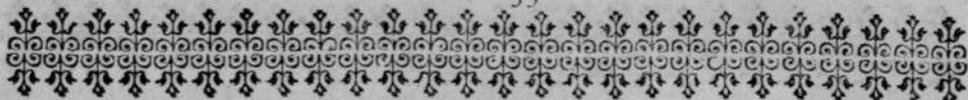
*Maintenant que je sens aprocher le trespas ,  
Je me voy sans memoire , & presque sans tendresse ,  
Acablé de chagrins , des soins & de foiblesse :  
Dans un tel changement je ne me conois pas .*

*Mais quand je pense aussi , que je n'ay de ma vie ,  
Passé presque un moment sans penser à MARIE ,  
Que je me trouve heureux d'estre encor sous ses loix ?*

*Je l'aimay dans l'enfance , ainsi qu'en la jeunesse ,  
Dans un âge parfait , comme dans la vieillesse ;  
C'est par ce seul endroit que je me reconois .*

Vous avez, Messieurs, le goût trop fin pour ne decouvrir pas aisement tous les déguisemens qu'une longue experience du monde peut me fournir. Je tâche, comme vous voyez de monter, ou pour mieux dire, de grimper sur le Parnasse, pour éviter un aussi mauvais pas que l'est ordinairement la fin d'un discours; laquelle bien loin de coronner l'Ouvrage, le destruit le plus souvent. Il faut, si j'ose me servir d'une comparaison familiere, il faut, dis-je, que le dernier morceau soit bien delicat pour plaire après un fort long repas. Je cherche sur cette Montagne fleurie des agreémens que que je ne puis trouver dans un fonds aussi froid & aussi sterile qu'est l'esprit d'un homme qui a passé depuis fort long-tems l'année climacterique.

Il est vray, que si je voulois suivre mon panchant, & les sentimens du cœur, dont l'abondance fait souvent trop parler, je ne finirois pas de long-tems; on a peine a se taire quand on parle d'un sujet qu'on aime beaucoup, & celuy-cy est, de luy-même si fecond & si riche que toute l'éloquence des Hommes & des Anges ne sçaura jamais l'épuiser. Mais quand je pense aussi à la rudesse de mon stile, & que je me souviens de la delicateffe du vostre, je vois bien que je n'ay déjà que trop parlé, & qu'il vaut bien mieux que par un discret & respectueux silence, j'adore la sublimité de mon sujet, & que je cesse de fatiguer plus long-tems, des Esprits aussi delicats que ceux qui composent cette illustre Assemblée.



SUR SA NAISSANCE.

La tres-sainte Mere de Dieu, en naissant éclipsé le Soleil qui nait avec Elle, mais Elle réjoüit tout l'Univers, & sur tout les hommes, dont Elle doit enfanter le Sauveur, & ausquels Elle doit donner tant d'amour par sa rare beauté.



**Q**uand avec le Soleil Elle nait aujourd'huy,  
Ouy, MARIE a paru cent & cent fois plus belle;  
Et les feus de la nuit ont gardé près de luy,  
Mille fois plus d'éclat qu'il n'en a devant Elle.



Ses premieres clartez dissipent nôtre ennuy;  
L'Univers acablé d'une langueur mortelle,  
Voyant paroître enfin son espoir son apuy,  
Reprend heureusement une face nouvelle.

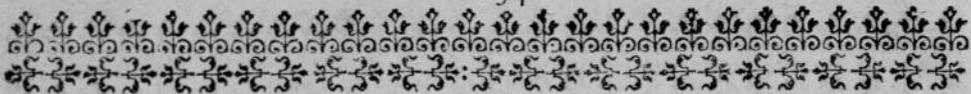


Vous qui pour sa naissance aviez fait tant de vœux,  
Vous vous réjoüissez en ce moment heureux,  
Que le Ciel a voulu contenter vôtre envie.



Tremblez plutôt Mortels, en voyant tant d'apas.  
De son sein quelque jour doit sortir vôtre vie;  
Mais ses yeux vont aussi causer vôtre trépas.

Ec



SUR SA NAISSANCE.

Il faisoit à Nazareth le plus beau jour du monde, & le Soleil ne s'étoit jamais levé si éclatant que le matin que la tres-sainte Mere de Dieu naquit, si brillante qu'on vit bien qu'Elle seule éclaireroit tout le Monde.

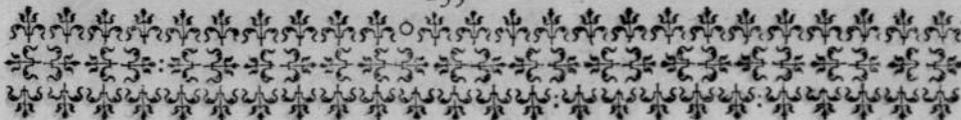
*MARIÆ presentia totus illustratur orbis adeo ut & ipsa celestis patria clarius rutillet virginæ lampadis illustrata fulgore. S. Bernard.*

**P**our faire à Nazareth le plus beau jour du monde,  
 Les oiseaux redoubloient leur ramage charmant,  
 Les zephirs au Carmel soupiroient tendrement,  
 Et ravivoient les fleurs d'une halaine seconde.

L'Aurore en déployant l'or de sa détresse blonde,  
 De Cinabre & d'Azur peignoit le Firmament,  
 Et des feux tout nouveaux le Soleil s'animant,  
 Dans un char de rubis sortoit du sein de l'onde.

Quand MARIE en naissant apparut en ces lieux,  
 Et par la vive ardeur du feu de ses beaux yeux,  
 Fit de tout l'Empirée estinceler la voute.

Les Seraphins surpris de tant d'apas divers,  
 A ce nouvel éclat ne furent plus en doute,  
 Qui du Soleil ou d'Elle éclairoit l'Univers.



SUR SA PRESENTATION.

La tres-sainte Mere de Dieu montant au Temple, paroît plus belle que le Soleil quand il monte sur l'horison. Elle renonce à toutes choses pour se donner à Dieu; c'est un bonheur aussi pour nous qu'Elle y soit renfermée, parce que tous ceux qui l'auroient veüe, seroient morts d'amour.

*Q*uand vous montez au Temple, ô beauté sans seconde,  
 Qu'on entend après vous mille & mille soupirs;  
 Il me semble de voir, qu'au doux bruit des zephirs,  
 Le bel Astre du jour monte du sein de l'onde.

Avec qu'elle allegresse, étant à peine au monde,  
 Quittez-vous pour jamais ses biens & ses plaisirs?  
 Vous allez posseder l'objet de vos desirs,  
 Et ne penser qu'à luy dans une paix profonde.

Mais quoy, le Tout-Puissant ne vous donne aux Mortels,  
 Que pour être sans cesse au pied de ses Autels?  
 Ah non! n'accusons pas sa Sagesse infinie.

De bonne heure il vous cache en sa sainte Maison;  
 L'éclat de vos beaux yeux, trop aymable MARIE,  
 Nous eut fait perdre à tous la vie ou la raison.



## SUR SON ANNONTIATION.

Quand dans le Cantique des Cantiques Dieu parle si souvent, de ce que la beauté de son Epouse a fait sur son cœur, il nous montre assez que c'est plutôt par sa beauté que par aucune autre de ses qualitez qu'il a été attiré icy bas, où il n'y avoit point de séjour plus digne de luy.



**O**N cherche vainement si c'est l'humilité,  
L'esperance, l'amour, ou la foy de MARIE,  
Qui forcerent d'un Dieu la haute Majesté,  
D'abaisser jusqu'à nous sa grandeur infinie.



Seigneur, qui tant de fois nous vantez sa beauté,  
Et les puissants attrait dont Elle est enrichie,  
Vous nous faites bien voir que c'est la qualité,  
Qu'en Elle vous avez plus fortement cherie.



Ouy, ce furent, Mon Dieu, les traits de ses beaux yeux,  
Qui vous ont obligé de venir en ces lieux,  
Joindre vôtres Personne avec nôtre Nature.



Mais au moins vous venez en descendant des Cieux,  
Dans le sein d'une Fille, aussi belle que pure.  
En quittant vôtres Pere, ou pouvoit être mieux ?

## SUR SA VISITATION.

La tres-sainte Mere de Dieu part à la hâte pour aller voir sa  
cousine ; Elle ne pense qu'à glorifier Dieu. Et si sa voix fait  
tressaillir saint Jean & sa Mere, que fera sa beauté , sur les  
cœurs de ceux qui la verront un jour dans le Ciel ?

QUand MARIE eut reçu le celeste Message,  
Que le Verbe Eternel fut conçu dans son sein ;  
Vers sa chere Parante Elle marche soudain,  
Et traverse les Monts , d'un genereux courage.

Loin de se delasser d'un si facheux voyage,  
Elle sort d'elle-même , & d'un ton plus qu'humain,  
Elle chante bien haut cette puissante Main,  
Qui vient de faire en Elle un si divin Ouvrage.

Si par sa seule voix , en ce mortel sejour,  
Elle a fait tressaillir d'alegresse & d'amour,  
Et l'Esponse & le Fils du triste Zacharie.

Quels seront nos transports de voir tous ses apas ?  
Ah quels feux ! quels braziers n'allumeront ils pas !  
Quelque jour dans le Ciel les beaux yeux de MARIE ?



## SUR SON OFFRANDE AU TEMPLE.

Lors que la tres-sainte Mere de Dieu porte son Fils au Temple, on luy parle de sa mort : à peine a-Elle eu la joye de le voir naître, qu'il faut qu'Elle pense à le voir un jour mourir sur une Croix.



**Q**uand vous entrez au Temple, & qu'avec tant de zele,  
 Vous venez y porter le plus Saint des dépots,  
 Ce Fils qui doit finir nos pleurs & nos sanglots,  
 Et repandre en tous lieux une joye immortelle.



Faut-il que ce Vieillard si juste & si fidelle,  
 Adorable MARIE, aille mal à propos,  
 En baisant vôtre Fils, troubler vôtre repos,  
 Par le facheux recit d'une triste nouvelle.



Pourquoy vous anoncer que bien-tôt vôtre cœur  
 Se verra transpercé du glaive de douleur ?  
 Ah ! c'est la volonté de ce souverain Maître.



Il veut que les chagrins succedent aux plaisirs,  
 A peine avez-vous eu le bien de le voir naître,  
 Qu'il vous faut pour sa mort pousser mille soupirs.



## SUR SON RETOUR D'EGYPTE.

Après la mort d'Herode, la tres-sainte Mere de Dieu & son Fils, quittent l'Egypte, où ils avoient passé 7. années. Qui-conque eut eu des yeux fideles, eut veu que ce depart luy causoit plus de domage, que ne fit autrefois la sortie des Israëlites.



**V**os troubles sont passez, adorable MARIE,  
 Il ne faut plus parler que de joye & d'amour.  
 Votre fier ennemy vient de perdre le jour,  
 Non, vous ne devez plus redouter sa furie.



Il est tems de revoir votre chere Patrie.  
 Preparez-vous bien-tôt à cet heureux retour.  
 Ramenez votre Fils en ce charmant séjour,  
 Nul n'y peut de long-tems attenter à sa vie.



Que l'Egypte est à plaindre, en ce triste moment ?  
 Qu'elle aura de douleur de votre éloignement ?  
 Vous l'allez dépouiller de tous ses avantages.



On perd tout, quand on perd l'aspect de vos beaux yeux.  
 Votre départ luy va causer mille domages,  
 Moins luy coûta jadis, celui de vos Ayeuls.



## SUR SA MORT.

Si sur le Calvaire, l'amour fit souffrir à la tres-sainte Mere de Dieu, tout ce que la mort a de plus cruel, la mort en échange luy fit sentir tout ce que l'amour a de plus doux.



**L** A mort n'a rien pour vous que de doux & d'aimable ;  
 L'amour vous fait mourir d'un violent effort :  
 Quel de ces deux, MARIE aura donc plus de tort ?  
 Ah ! de tous vos malheurs l'amour seul est coupable.



Leur pouvoir est égal, leur rigueur est semblable ;  
 Mais qu'ils sont differends pour regler vôtre sort ?  
 S'il est vray que l'amour soit fort comme la mort ,  
 Il est au moins pour vous cent fois moins favorable.



Ce Tyran inhumain vous, a fait autrefois,  
 Quand vous étiez debout sous l'arbre de la Croix,  
 Ressentir de la mort les plus cruels suplices.



Et la mort aujourd'huy, moins cruelle à son tour,  
 Vient vous faire sentir les plus cheres delices,  
 Qu'en ses plus doux transports puisse donner l'amour.



## SUR SON ASSOMPTION.

La tres-sainte Mere de Dieu monte dans le Ciel pour revoir son tres-cher Fils. Il luy vient au devant avec tous ses Anges ; qui sont aussi ravies de la voir au Ciel, que les hommes sont affligez de ne la voir plus sur la terre.



**E**Nfin MARIE, enfin, après tant de soufrance,  
 Vous montez au plus haut du celeste Lambris :  
 Vous allez voir l'Objet, dont vos yeux sont espris,  
 Qui vous fit tant languir par sa cruelle absence.



Je l'aperçois déjà, ce cher Fils qui s'avance,  
 Suivi de tous les Chœurs des bien-heureux Esprits ;  
 Ah que l'étonnement dont ils sont si surpris,  
 Fait bien de vos apas éclater la puissance ?



Ces Hostes immortels d'un si riant séjour,  
 Soupiroient dès long-tems après votre retour ;  
 Eh bien, si vous voulez, contentés leur envie !



Mais au moins, s'il vous faut quitter ces tristes lieux ;  
 Arrêtez un moment, pour voir perdre la vie,  
 A ceux qui sur la terre ont pu voir vos beaux yeux.



SUR SON ASSOMPTION.

Autant que les Anges ont de joye de voir la tres-sainte Mere de Dieu dans le Ciel, autant de douleur doivent avoir les Hommes de ne la voir plus sur la Terre ; & l'esperance de sa protection ne suffit pas pour les consoler de cette perte.

*T* Andis que les Mortels de toute leur tendresse,  
 Trop aymable MARIE, adoroient vos beaux yeux,  
 Les Anges soupiroient d'envie & de tristesse,  
 En nous voyant jouir d'un bien si pretieux.

Il sentent en ce jour une extreme alegresse,  
 Quand avec tant d'eclat vous montez dans les Cieux ;  
 Mais quelle desormais sera nostre detresse ?  
 On vous void pour toujourns quitter ces tristes lieux.

En vain on nous pretend flater de l'esperance,  
 Qu'auprez de vostre Fils vous prendrez la defense,  
 De ces infortunez qui n'ont plus d'autre espoir.

Comment se consoler de vous avoir perduë ?  
 Quel bien peut egaler celui de vostre veüe ?  
 Ab ! le plus grand des maux est de ne plus vous voir.



SUR SA DIVINE MATERNITE'.

MARIE par la grace & par ses vertus est plus grande que toutes les creatures : mais Elle l'est bien plus encor par la qualité de Mere de Dieu; cette Dignité ne se peut comprendre; il faut se contenter de l'adorer.



**L** Es plus hautes vertus vous élevent, MARIE,  
 Au comble de la grace & de la sainteté;  
 Mais de Mere de Dieu l'Auguste qualité,  
 Vous rend plus grande encor, plus sainte & plus chérie.



Donner au Dieu vivant une nouvelle vie,  
 Renfermer dans son sein la vaste Immensité,  
 Mettre au jour dans le tems l'éternelle Clarté,  
 Porter entre ses bras la Grandeur infinie.



Mais pardonnez MARIE, à mes foibles efforts :  
 Est-il pour vous louer de termes assez forts ?  
 F'ouvre ma bouche en vain pour chanter vos louanges.



Le trouble & le respect viennent me la fermer :  
 Je laisse cet employ pour tous les Chœurs des Anges ;  
 Trop heureux si je puis seulement vous aymer.



## SUR SES GRANDEURS.

Oseray-je louer les Grandeurs de la tres-sainte Mere de Dieu,  
 les Anges n'osent pas le faire ; Dieu seul le peut ; deman-  
 dons luy la grace de les adorer continuellement.



**E**H quoy ! chetif pecheur , oseray-je pretendre ,  
 Sous le pretexte vain de mes foibles ardeurs ?  
 D'entoner icy bas , les divines Grandeurs ,  
 De celle , dont Dieu même a bien voulu dependre.



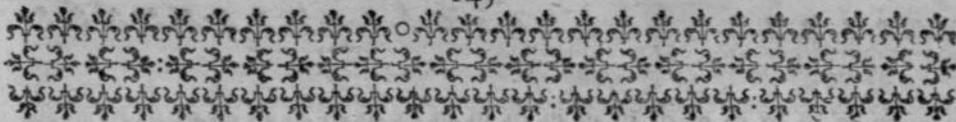
Les Seraphins à peine oseroient l'entreprendre ;  
 Et quand des Anges même on joindroit les neuf Chœurs ,  
 Avec tant de clartés , avec tant de splendeurs ,  
 Le les deffie encor de les pouvoir comprendre.



Ouy ; celuy que MARIE a porté dans son sein ;  
 Peut suffire luy seul à ce vaste dessein ,  
 Luy seul conoit à fonds les Grandeurs de sa Mere.



Mortels , contentons nous d'implorer son secours ,  
 Demandons luy la grace & le desir sincere ,  
 De les aymer sans cesse , & d'y penser toujours.



SUR SA DIVINE MATERNITE'.

Que le Fils de Dieu se soit rendu le Fils de MARIE, & qu'étant la Sageſſe increée, il ait voulu recevoir d'Elle l'éducation, c'est un Myſtere incomprehenſible; mais d'une grande conſolation pour tous ceux qui prennent part à ſa gloire.



**D**E ce vaſte Univers, le Maiſtre Souverain,  
De toutes les beautez l'Eternel Exemplaire,  
Enchanté d'une Fille, & pour la ſatisfaire,  
Abandonne les Cieux, & deſcend dans ſon Sein.



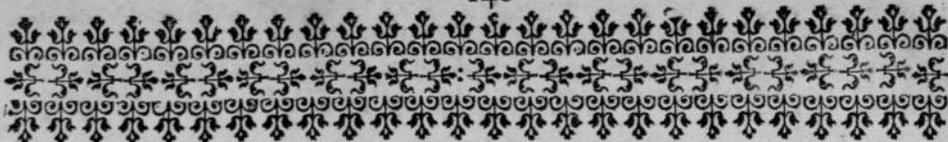
Celuy qui par ſes loix ſauve le Genre Humain,  
Qui vient nous enſeigner le moyen de luy plaire,  
Veut en âge, en vertu croiſtre aux yeux de ſa Mere,  
Par les enſeignemens qu'il reçoit de ſa main.



O Merveille inouïe ! ô prodige incroyable !  
O pour tous les eſprits, ſecret impenetrable,  
Mais pour tous ſes Amants charmante verité.



MARIE eſt à quinze ans & ſi ſage & ſi belle,  
Qu'Elle inſtruit tous les jours la Sageſſe Eternelle,  
Et charme infiniment la ſupreme beauté.



## SUR SES MERITES.

Si quelque chose pouvoit augmenter en MARIE, le prix infini de la Dignité de Mere de Dieu, qu'Elle possède, ce seroit d'y avoir contribué par sa liberté, & de l'avoir meritée par ses Graces, par ses Vertus & par ses Beautez.



**C**E n'est que foiblement que nous pouvons conoistre,  
 Le merite infini de vostre Dignité,  
 Un Dieu vivant, parfait de toute eternité,  
 Reçoit de vous la vie, avec un nouvel être.



Quoy du vaste Univers & l'Autheur & le Maître,  
 Celuy qui comprend tout dans son Immensité,  
 A besoin d'une Mere, & de sa liberté;  
 Et vous seule MARIE, êtes Digne de l'être.



Luy qui voit, qui peut tout, ne pouvoit mieux choisir,  
 Pour remplir son dessein & cet ardent desir,  
 D'épouser quelque jour nôtre foible Nature.



Ouy, si dans tout le monde il eut veu sous ses loix,  
 Une Fille plus Sainte, ou plus Belle, ou plus Pure,  
 Vous n'auriez pas esté le sujet de son choix.



SUR LA FESTE DE N. DAME DU MONT CARMEL.

La plus ancienne Devotion à la tres-sainte Mere de Dieu , est celle des Hermites du Carmel ; & par là preferable à toutes les autres , & plus agreable pour Elle.

*L* Es dignes Successeurs du grand Prophete Elie,  
 Du Carmel autrefois les Hostes eternels, \*  
 Ont été les premiers adorable MARIE,  
 Qui vous ont icy bas consacré des Autels.

Mille ans , avant le jour qu'en vous donnant la vie,  
 Le Ciel eut acomply ses desseins solemnels,  
 Ils se pouvoient vanter de vous avoir chérie,  
 Et d'avoir enseigné vostre Culte aux Mortels.

Nous ne voyons que trop, de volages Maîtresses,  
 Qui loin de discerner le pris de nos tendresses,  
 Preferent les nouveaux à leurs premiers Amants.

Il n'en est pas ainsi quand pour vous on soupire,  
 Et sous les douces loix de vostre aymable Empire,  
 On ne craindra jamais de pareils traitemens.

‡ Gens æterna sine venere & nuptiis. Plinc. Solin.



## SUR SES BONTEZ.

Il faut remercier Dieu de ce qu'il a voulu, que sa tres-sainte Mere fut encor la nôtre, & qu'Elle eut tant de bonté pour tous les Pecheurs ; mais comment n'en auroit-Elle pas, ayant neuf mois porté dans son Sein la Bonté par Essence.



**B**eni soit à jamais Dieu nostre commun Pere,  
 Lors que pour affermir le salut des Humains,  
 Et de leurs enemis renverser les desseins,  
 Il nous donne en MARIE une si douce Mere.



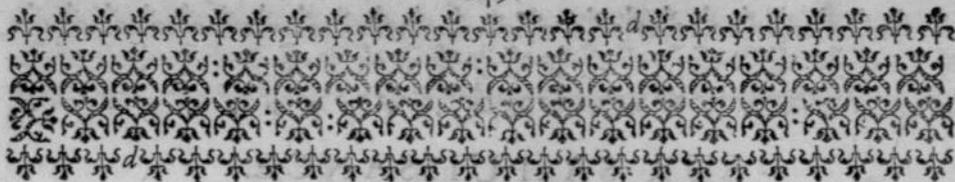
Que sommes nous pecheurs, qu'un objet de colere ?  
 Nous devons cependant estre toujours certains,  
 Que malgré nos froideurs, & malgré nos dèdains,  
 Elle garde pour nous, une amitié sincere.



Dans tous les accidens qui traversent nos jours,  
 Il ne faut point ailleurs chercher quelque secours :  
 Quelle Mere eut jamais plus d'ardeur que MARIE ?



Quoy son Sein n'est-il pas tout embrasé d'amour,  
 Depuis que le Seigneur, cette Ardeur infinie,  
 En fit pendant neuf mois son unique sejour.



SUR SA PUISSANCE.

Tous les Chrétiens presque reverent MARIE, parce qu'Elle est Mere de Dieu, mais ceux qui l'ayment passionnement, font plus de reflexion sur sa Beauté, que sur son pouvoir.



**O**N void bien qu'icy bas tout le Monde s'empresse  
 A reverer par tout vôtre Maternité:  
 Les Mortels esbloüis par cette Dignité,  
 Reconnoissent en vous leur unique Princesse.



MARIE, on en void peu qui portent leur tendresse,  
 Sur vos divins apas & sur vostre Beauté,  
 Qui sans compter l'éclat de cette Majesté,  
 Trouvent encore en vous une aymable Maistresse.



J'ay reveré toujourns par un juste devoir,  
 Autant que je l'ay peu, ce Souverain pouvoir,  
 Que Dieu vous a donné sur la Terre & sur l'onde.



Ouy, je m'aneantis devant vôtre Grandeur:  
 Mais si vous n'estiez plus la Maistresse du Monde,  
 Vous ne laisseriez pas de l'estre de mon cœur.



## SUR SA PUISSANCE.

Il faut adorer profondement la tres-sainte Mere de Dieu, à cause de sa souveraine Puissance, mais il faut aussi l'aimer tendrement, à cause de son extreme Beauté.



**A**vec tout ce qui cause un amoureux Martyre,  
 Une Beauté divine, & mille apas divers,  
 Capables de jeter tous les cœurs dans les fers,  
 MARIE a de Grandeurs qu'on ne sçauroit descrire.



Tout ce qui ne vit pas, & tout ce qui respire,  
 Les Anges dans le Ciel, les Demons aux Enfers,  
 Les Mortels icy bas, enfin tout l'Univers,  
 Reconoit de ses Loix le souverain Empire.



Mais ce pouvoir qu'Elle a sur la Terre, & les Cieux,  
 Laisse encor regner celuy de ses beaux yeux;  
 Et si Dieu la fit grande, il la fit plus aimable.



Je rends un double hommage à ces deux qualitez,  
 Esclave des Grandeurs, qui la font adorable,  
 Mais plus esclave encor de toutes ses Beautéz.



## SUR SES IMAGES.

Sur une Stampe d'un Tableau de Bordon, fort estimée, où la tres-sainte Mere de Dieu baïsse les yeux sur son Fils endormi.



**V**ous baissez vos beaux Yeux, & vostre modestie,  
 Vous oblige sans cesse à regarder en bas.  
 Avez-vous pû si tost oublier les climats,  
 De cét heureux séjour d'où vous estes sortie ?



Eh quoy ! ne sçait-on pas, adorable **MARIE** !  
 Que tout est au dessous de vos divins apas ?  
 Que colez à ce Fils qu'on void entre vos bras,  
 Vos yeux tirent de luy la lumiere & la vie.



Mais pourquoy, quand ce Fils goûte un profond repos,  
 Au lieu de l'imiter, veiller mal à propos ?  
 Quelle peur importune à vostre Ame saisie ?



Craignez-vous que le Ciel le ravisse a vos Yeux ?  
 Dormez, guerissez-vous de cette jalousie ;  
 C'est pour vous seulement qu'il a quitté les Cieux.



SUR LE MESME SUJET.

Ce Sonnet est une Paraphrase de deux Madrigaux du Marin, sur une copie du Guide, que je portay de Rome, & que j'ay dans mon Cabinet.

**N**on non, il n'est pas peint, & sans doute, il respire,  
 Cét Enfant merveilleux que tient entres ses bras,  
 Une Mere charmante, & de qui les apas,  
 Ont soumis tous les Cœurs aux loix de son Empire.

Il vit, tulle vois bien; Mais il ne peut rien dire:  
 A-on jamais parlé dans un âge si bas?  
 Et tu n'es pas surpris lors que tu n'entens pas,  
 Que dans un si beau Sein, il pleure, ou qu'il soupire.

Voy comme il la caresse, & luy rit tendrement;  
 Tu ne tarderas guere à voir son mouvement;  
 Il s'élançe déjà; Mais il ne peut, ou n'ose.

Tand les nœuds de l'amour le serrent puissamment,  
 De ce Sein si chéri sortir un seul moment.  
 Ah qu'il est fort le joug que l'amour nous impose?



## SON SON PERE.

La tres-sainte Mere de Dieu est plus obligée à son Pere qu'à tout autre, après son Fils; aussi l'ayme-Elle plus que tout autre, il n'a jamais eu que cette Fille, mais Elle vaut mieux que tout le reste du Monde.



**B**ien-heureux Ioachim, quand je pense en moy-même,  
Que celle qui porta dans son Sein glorieux,  
Le Maistre Souverain de la Terre & des Cieux,  
Plus que tous, après luy, vous honore & vous ayme.



Qu'Elle vous doit le jour, sa Puissance supreme,  
Ses Vertus, ses apas, l'éclat de ses beaux Yeux;  
Je ne puis m'empêcher de vanter en tous lieux,  
Et d'annoncer à tous vostre bonheur extreme.



Si vous fûtes, Grand Saint, autrefois insulté,  
Par ceux qui maudissoient vostre sterilité,  
Vous n'avez plus à craindre une autre raillerie.



Vous mourez sans laisser un Fils pour heritier,  
Vous n'avez qu'une Fille, il est vray, mais M<sup>ARIE</sup>  
Vaut seule cent fois plus, que tout le Monde entier.



SUR SA PERSONNE.

MARIE, sans parler de sa qualité de Mere de Dieu, est tres-aymable en sa Personne. Elle étoit déjà par avance, si remplie de Graces, qu'on n'en peut sçavoir le nombre.



**D**E vostre Dignité la Grandeur infinie,  
N'est pas le seul atrait qui peut vous faire aimer :  
Sans elle, vous avez, Adorable MARIE,  
Des douceurs, des apas qui peuvent tout charmer.



Avant que pour sa Mere, un Dieu vous eut choisie,  
Il mit en vous des feux qui sçeuvent l'enflamer,  
Des Graces, dont déjà vous estiez si remplie,  
Le nombre estoit trop grand pour pouvoir l'exprimer.



Pour conter ces atraits en vain mon cœur s'empresse,  
En vain je les parcours, & j'y pense sans cesse :  
On compteroit plutôt les soupirs d'un Amant.



Les fleurs que les beaux jours offrent à nostre veüe,  
Et par des longues nuits, les yeux du Firmament,  
Que toutes les Beautez dont vous estes pourveüe.



SUR SA BEAUTE.

Toutes les beautez du Printems, ny celles d'un beau jour naissant, ne representent que tres-imparfaitement celles de la tres-sainte Mere de Dieu.



**L**A charmante beauté de la nouvelle Flore,  
Dont l'agreable émail enchante tous les cœurs,  
Malgré tous ses apas, malgré tant de douceurs,  
Doit céder aux beautez de l'Objet que j'adore.



Voyez tous les attraits de la naissante Aurore,  
Quand elle peint le Ciel de ses vives couleurs,  
Qu'elle fait naistre icy tant de brillante fleurs,  
L'Objet pour qui je brûle est plus brillant encore.



Enfin l'Astre du jour, & tous les feux des Cieux,  
Ont cent fois moins d'éclat que n'en ont ses beaux yeux.  
Ah! que c'est de MARIE une indigne peinture?



En vain j'ay de l'amour emprunté le pinceau:  
Par de si rudes traits n'ay-je pas fait injure,  
A cét Original cent & cent fois plus beau?



## SUR SON INTERIEUR.

La beauté corporelle & sensible de la tres-sainte Mere de Dieu est extreme ; mais celle de son Ame , l'est encore d'avantage.



**Q**ue MARIE à d'apas, qu'Elle nous paroît belle,  
L'éclat de tant de Fleurs dont la Terre se peint,  
Ne sçauroit égaler la fraicheur éternelle,  
Des Roses & des Lys qui brillent sur son teint.



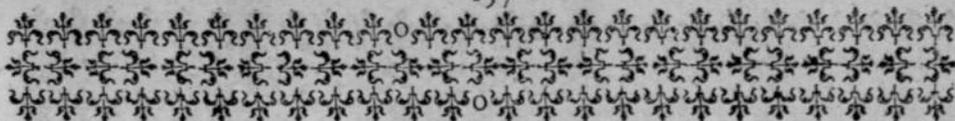
De toutes les Vertus son Cœur est le modèle,  
Au comblé de la Grace Elle d'abord atteint,  
Et de son Divin Fils la puissance immortelle,  
Ne void rien de si grand, de si pur, de si Saint.



Ses yeux ont tant d'éclat qu'on ne peut s'en défendre.  
Les Anges, les Mortels, sont forcez de se rendre,  
Enfin sa Beauté charme & la Terre & les Cieux.



Mais quelque beau que soit le beau Corps de MARIE,  
Son Ame des Vertus & de Grace, embellie,  
A cent fois plus d'atraits que n'en ont ses beaux Yeux.



SUR SES VERTUS.

L'Humilité de la tres-sainte Mere de Dieu , semble plus grande que toutes les autres Vertus , que sa Virginité , & même que sa Divine Maternité; & ce d'autant plus qu'on ne pût pas concevoir, qu'elle se puisse trouver avec tant de Vertus & avec une si grande Dignité.

*V*os Graces , vos Vertus , & vostre Pureté ,  
 Vous donnent des Grandeurs , dont le Ciel veut dépendre ;  
 Et de Mere de Dieu , l'Auguste qualité ,  
 Vous rend si grande encor , qu'on ne peut le comprendre.

*Mais vous l'êtes bien plus par vostre Humilité :*  
 Ah quel Mortel ! MARIE , eut deu jamais s'attendre ,  
 Qu'avec tant de Merite & tant de Dignité ,  
 Jusqu'au fonds du neant vous eussiez sçeu descendre ?

*Vous , dont le Sein conçoit l'Eternelle splendeur ,*  
 Vous , dont l'Esprit si vaste , incapable d'erreur ,  
 Brille d'une clarté si vive & si profonde.

*Quand vous estes si grande auprès du Roy des Cieux ;*  
 Quand vous êtes si grande aux yeux de tout le Monde ,  
 Comment devenez-vous si petite à vos yeux ?



## SUR SES JOYES.

L'acablement naturel & interessé que nous causent nos fautes & nos malheurs, doit ceder à la joye que ceux qui ayment tandrement la tres-sainte Mere de Dieu, ont de sçavoir qu'Elle est infiniment Sainte & infiniment heureuse.



**Q**u'importe que je sois mal-heureux & coupable,  
 Le plus vil des Mortels, le plus grand des pecheurs,  
 Que je sois plein d'ennuis, de foiblesses, d'erreurs,  
 Que je n'ose esperer un sort moins déplorable.



N'êtes-vous pas *MARIE* en tout incomparable,  
 En Merite, en Puissance, en Bontez, en Douceurs,  
 En Graces, en Vertus, en Beutez, en Grandeurs?  
 Vostre felicité n'eut jamais de semblable.



Pour me rendre content, en voilà bien assez;  
 Je sens par vos plaisirs mes chagrins effacez:  
 Ne vous ayme-je pas cent fois plus que moy-même?



Un interest si cher l'emporte sur le mien,  
 Ah! quand j'ay dans l'esprit vostre bonheur supreme,  
 Tous mes plus grands malheurs n'y sont contez pour rien.



SUR SON ABSANCE.

Tout se repose pendant la nuit , mais ceux qui ayment tendrement la tres-sainte Mere de Dieu, s'en voyant éloigner, ne goûtent jamais de repos.



**L** Es ombres de la nuit, en dépit de nos vœux,  
De tout nôtre horizon, ont banni la lumiere,  
L'ardant Pere du jour a fourni sa carriere,  
Dans le sein de Thetis il a plongé ses fœux.



Les Oyseaux ont cessé leur ramage amoureux,  
Les plus fiers Animaux ont repris leur taniere,  
Les plus tristes Amans ont fermé la paupiere,  
Et malgré tous leurs maux ne sont plus malheureux.



Mais tandis que tout dort dans les bras du silence,  
Et que le doux Morphée à pleines mains dispense,  
Sur les yeux des Mortels, ses tranquiles Pavots.



Fatigué d'une longue & tendre Reverie,  
Je suis le seul qui veille, & n'aypoint de repos.  
Mais comment en avoir loin des yeux de MARIE?



## SUR LE DESIR DE L'AIMER.

Ceux qui ont une tendre affection pour la tres-sainte Mere de Dieu, se doivent estimer autant heureux en la vie & en la mort, que sont malheureux en effet ceux qui l'ont toujourns regardée avec indifferance.

*Imitation du Stet Quicunque volet potens.*

**R**echerche qui voudra suivant sa fantaisie,  
 Les voluptez, les biens, les grandeurs de la Cour;  
 Pour moy je ne pretens, en ce mortel sejour,  
 Qu'aymer éperduement les beautez de MARIE.

Sans redouter les Grands, sans leur porter envie,  
 Dans un profond repos & la nuit & le jour,  
 Mes pensers & mes soins seront pour cét Amours  
 Et dans ce seul plaisir je passeray ma vie.

Ainsi dans le moment que les ordres des Cieux,  
 Voudront que pour jamais j'abandonne ces lieux;  
 Je beniray content mes soupirs & mes peines.

Qu'un Homme est malheureux, qui jusqu'à son trépas,  
 S'est agité sans cesse après tant d'ombres vaines,  
 Et n'a jamais aymé tant de Divins apas.

## SUR LE PLAISIR DE L'AIMER.

Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous, m'avez dès le commencement de ma vie, donné de la veneration & de la confiance pour vôtre tres-sainte Mere, & de la tendresse pour sa Beauté, dès que j'en ay été capable.

*Heureux celuy qui peut dès sa plus tendre enfance,  
De la Mere de Dieu, reverer les Grandeurs :  
Heureux qui met dès lors toute son esperance,  
En l'extreme bonté qu'Elle a pour les pecheurs.*

*Heureux qui dans le tems, que son ame commence,  
A sentir le pouvoir qu'Amour a sur nos cœurs,  
Aux charmes de MARIE, engage sa constance;  
Sans dementir jamais ses premieres ardeurs.*

*Heureux cent fois qui peut luy consacrer sans cesse,  
Ses desirs, son repos, ses pensers, sa tendresse,  
Vivre enfin & mourir en aymant ses Beutez.*

*Vous qui dispensez seul l'amour qu'on a pour Elle,  
Que ne devois-je pas, Seigneur, à vos bontez ?  
Si j'avois de mon cœur fait un portrait fidelle.*



SUR LE PLAISIR DE L'AIMER.

Ceux qui aiment passionnement la tres-sainte Mere de Dieu, quelques peines que son amour & son absence luy fassent souffrir; en desirent plus la continuation que la Fin de cette affection.



**D**E l'amour, il est vray, les loix sont inhumaines,  
 On compteroit plutôt les feux du Firmament,  
 Que toutes les douleurs que l'on souffre en ayment.  
 Ses tourmens sont certains, ses douceurs incertaines.



Mille pressants desirs, mille esperances vaines,  
 Mille secrets ennuis agitent un Amant.  
 Si je pense, MARIE à vostre éloignement,  
 Il y faut joindre encor de plus sensibles peines.



Mais qu'on ne pense pas que je fasse des vœux,  
 Pour cesser quelque jour d'être si malheureux,  
 Quelque cruel que soit le mal qui me tourmente.



J'aymerois cent fois mieux mourir que de changer.  
 Ah ! j'ay toujours trouvé ma peine si charmante,  
 Que je voudrois l'acroistre & non pas l'allegier.

## SUR SON AMOUR.

Ceux qui aiment tendrement la tres-sainte Mere de Dieu, voudroient que tout le monde l'aymât autant qu'eux, & l'aimer plus que ne fait tout le monde. Des sentimens si oposés viennent de la contrariété de l'Amour avec la Raison, laquelle cesse pourtant dès qu'on ayme celle que toutes les Raifons nous obligent d'aymer.

*MA seule ambition, adorable MARIE,  
Est de voir tous les cœurs soumis à vostre Loy,  
Que vous fussiez par tout respectée & servie,  
Que tout le monde enfin, vous aymât comme moy.*

*Je voudrois cependant ; quelle bizarrerie ?  
Surpasser tout le monde en l'ardeur de ma foy.  
Qu'Amour a de caprice, & que dans cette vie  
Il mene rarement la sagesse avec foy ?*

*On n'est que trop instruit de leur vieille querelle :  
Depuis que cét Aveugle outragea cette Belle,  
On n'a peu les rejoindre en ce Mortel sejour.*

*Vous seule leur pouvez faire quitter les armes ;  
Et quand on ayme en vous tant d'apas & de charmes,  
On accorde aisement la Sagesse & l'Amour.*



SUR SON AMOUR.

Cinquante ans sont passez depuis le jour que je consacray mes  
premieres inclinations à la Beauté de MARIE : quel bon-  
heur peut égaler le mien ?



**J'**Ay veu cinquante fois nos Iardins & nos Champs,  
Dépouillez par l'Hiver, de toute leur parure :  
Autant de fois j'ay veu l'agreable Printems,  
Ramener en ces lieux les fleurs & la verdure.



I'ay veu cinquante fois nos Moissonneurs contants,  
Et de tous leurs travaux payez avec usure.  
I'ay veu l'Automne encor durant le même tems,  
De mille fruits divers enrichir la Nature.



Dépuis ce jour fatal, au reste de mes jours,  
Que je vous consacray mes premieres Amours ;  
Ce jour le plus heureux de tous ceux de ma vie.



Me plaindrois-je d'un sort si charmant & si doux ?  
Ah ! s'il falloit aymer, trop aymable MARIE,  
Mon cœur pouvoit-il mieux commencer que par vous.



SUR MA CONSTANCE.

Je me trouve si differand pour le corps & pour l'esprit, de ce que je fus autrefois, que sans l'amour que j'ay toujours conservé pour la tres-sainte Mere de Dieu, je ne me conoistrois pas.



**D'**Apprendre ny d'aymer je ne fus jamais las,  
Tant une vive ardeur me transportoit sans cesse:  
J'ay couru soixante ans, sans souci, sans tristesse,  
Cherchant par tout la joye & de nouveaux appas.



Aujourd'huy que je sens aprocher le trépas,  
Ie me voy sans memoire, & presque sans tendresse.  
Acablé de chagrin, de langueur, de foiblesse:  
Aprés ce changement je ne me conois pas.



Mais quand je pense aussi que je n'ay de ma vie,  
Passé presque un moment sans penser à MARIE.  
Que je me trouve heureux d'être encor sous ses Loix?



Ie l'aymay dès l'enfance, ainsi qu'en la jeunesse.  
Dans un âge parfait, comme dans la vieillesse;  
C'est par ce seul endroit que je me reconois.



## SUR MA CONSTANCE.

Les fleurs se fanissent aisement, le feu est toujours en mouvement, ainsi la Beauté qui n'est qu'une fleur, passe : l'Amour qui n'est qu'un feu, ne s'arreste pas à un même Objets; mais comme la Beauté de la tres-sainte Mere de Dieu est immortelle, la tendresse qu'on a pour Elle ne change jamais.

❧

**L** Es fleurs, qui des Jardins font la riche parure,  
 Qui sont de l'Univers le plus bel ornement,  
 Pour naistre & pour mourir n'ont qu'un même moment :  
 Un éclair dure plus que leur vive peinture.

❧

Le feu cherche toujours de nouvelle pâture,  
 On n'en peut arrester l'éternel mouvement,  
 Et qui voudroit fixer ce volage Element,  
 Voudroit à même tems détruire sa Nature.

❧

Les plus grandes Beutez passent comme de fleurs,  
 Et tous les jours on void ralantir les ardeurs,  
 Du plus fidelle Amant, & du cœur le plus tendre.

❧

Pour la même Beauté, peut-on brûler toujours ?  
 Mortels, ayez MARIE, & vous devez attendre,  
 De trouver icy bas d'éternelles amours.



SUR MA TIEDEUR.

Quand je regarde l'amour que les autres ont pour la tres-sainte  
Mere de Dieu, il me semble que je l'ayme beaucoup; mais  
quand je pense à celuy que sa Beauté merite, il me semble  
que je ne l'ayme point du tout.

*J*E vous ayme MARIE, & rien n'est comparable,  
A cette vive ardeur dont je suis consumé.  
Entre tous les Amants, quelle autre a mieux aymé?  
Aprés de vous aussi, peut-on voir rien d'aymable?

Comme vostre Beauté n'eut jamais de semblable;  
Jamais un autre cœur ne fût plus enflamé;  
Et d'éteindre ce feu par vos yeux allumé,  
Jusqu'après mon trépas, rien ne sera capable.

Ab! quand un cœur si tendre aura perdu le jour,  
Trouvrez-vous ailleurs un si parfait amour?  
Mais, je me flate trop, Adorable MARIE.

Car enfin, je ne puis ignorer, à quel point  
Vostre extreme Beauté devoit estre chérie.  
Je le sçay bien, ah non! je ne vous ayme point.



## SUR MA TIEDEUR.

Pour aymer veritablement, & comme on le doit, la tres-sainte Mere de Dieu, il faudroit penser à Elle sans aucune discontinuation.



**M**ARIE uniquement occupe ma pensée,  
Tous les autres objets me sont indifferants,  
Ceux mêmes qui jadis m'ont paru si charmants,  
Du milieu de mon cœur ne l'ont point effacée.



Une si chere Image, en mon esprit tracée,  
Et la nuit & le jour regne sur tous mes sens,  
Jamais un autre Amant, entre tous ses Amants,  
N'eut l'ame de ses traits si fortement blessée.



Mais non, je m'aperçois quand j'ay bien consulté,  
Qu'avec peu de raison & trop de vanité,  
Je publie en tous lieux l'excez de ma tendresse.



Quoy, pour prier MARIE à chaque heure du jour?  
Quiconque a ses Beautéz, ne pense pas sans cesse,  
N'a jamais eu pour Elle un veritable Amour.



## SUR MON INFIDELITE'.

La tres-sainte Mere de Dieu est si belle, qu'il ne suffit pas de l'aymer plutôt, & plus que tout autre, mais Elle merite qu'on n'ayme d'autre Beauté que la sienne.



**P**ourquoy me reprocher, Adorable MARIE ?  
 D'avoir joint vostre Amour avec d'autres amours :  
 Quand je n'ayme plus rien, je vous ayme toujours,  
 Et n'avois rien aymé, quand je vous ay chérie.



Ouy, je puis me vanter de vous avoir servie,  
 Avant que mon enfance eut achevé son cours.  
 Je vous adore encore, à la fin de mes jours :  
 Et mes feux dureront plus long-tems que ma vie.



Mais ce n'est pas assez pour contenter mon cœur,  
 D'avoir toujours pour vous gardé la même ardeur ;  
 La constance n'est pas le but qu'il se propose.



Helas ! pour des attraits si charmants & si doux,  
 C'est peu de vous aymer plus que toute autre chose,  
 Il faut n'aymer jamais d'autre chose que vous.



SUR MON INFIDELITE'.

Ce n'est pas tant le malheur & la honte que je sens d'aymer  
des beautez si méprifables, que la Beauté incomparable de  
la tres-sainte Mere de Dieu, qui devoit m'obliger, à n'ay-  
mer rien qu'Elle.



**O** Uy, dix lustres entiers, pour des beautez si vaines,  
Me virent endurer mille tourmens divers,  
J'ay trop long-tems senti leurs rigueurs inhumaines,  
Sur mon malheur, enfin mes yeux se sont ouverts.



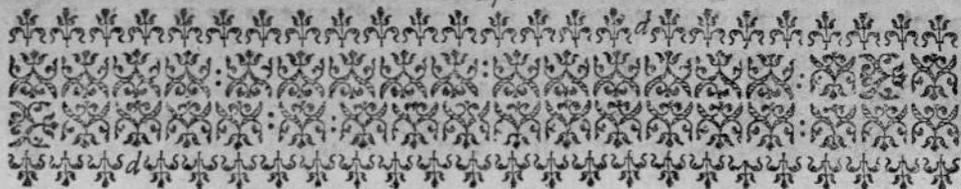
Enfin le Ciel touché de mes cruelles peines,  
Vient arrester le cours des maux que j'ay soufferts;  
Pour me mettre en repos, il veut rompre mes chaînes,  
Et dégager mon cœur de leurs indignes fers.



Image de MARIE en mon esprit tracée,  
Triomphés desormais de toute autre pensée;  
Effacez tous leurs traits, chassez toute autre ardeur.



O mon premier amour ! o ma chere tendresse !  
Triomphés pour toujours, regnés seule & sans cesse,  
Dans le fonds de mon ame, au milieu de mon cœur.



SUR MON INFIDELITE.

Tous mes malheurs, & tous mes pechez sont venus de ce que j'abusay de la grace que Dieu m'avoit fait, de n'aymer rien dés ma premiere jeunesse, que la personne de la tres-sainte Mere de Dieu.



**D**igne Objet de mes vœux, trop aymable MARIE,  
 Qu'est devenu ce tems si charmant & si doux,  
 Qu'épris de vos attraits je n'aymois rien que vous;  
 Tems heureux, tems si cher, & si digne d'envie.



Faymois une Beauté de Dieu même chérie,  
 Par Elle je sentis d'Amour les premiers coups;  
 Et pour rendre un chacun de mon bonheur jaloux,  
 Elle maistrisoit seule & mon cœur & ma vie.



Combien tranquillement chuloient alors mes jours ?  
 Que de parfaits plaisirs, en mes tendres amours;  
 Je n'étois pas encor malheureux ni coupable.



Ab! quand reviendront-ils ces jours si fortunés,  
 Helas, jamais mon cœur. Ab pourquoy miserable,  
 Les perdre, quand le Ciel te les avoit donnez.



## SUR MON INFIDELITE.

Je dois incessamment remercier Nôtre Seigneur, de m'avoir fait  
 aymer sa tres-sainte Mere; Mais je dois aussi luy demander  
 toujourns la grace de n'aymer qu'Elle.



**S**I M<sup>A</sup>RIE emporta mes premieres amours,  
 Seigneur, c'est un effet de vos saintes largesses;  
 Heureux, cent fois heureux, si par d'autres tendresses,  
 Je n'eusse pas troublé le repos de mes jours.



Mais malgré ses beantez, malgré vostre secours,  
 Cent frivoles plaisirs, cent indignes foiblesses,  
 Livres, Amis, Parants, Femmes, Enfans, Maistresses,  
 De cete ardeur premiere ont ralanti le cours.



Tirez-moy d'un état si peu juste & si triste;  
 Rompez par cette Grace, à qui rien ne resiste,  
 Tous les engagemens qui partagent mon cœur.



Rendez le desormais tout entier à MARIE:  
 Par ses puissants apas, Mon Dieu, je vous en prie:  
 Elle est bien digne, hélas de toute mon ardeur.



SUR MON ZELE INDISCRET.

La tres-sainte Mere de Dieu fait son propre éloge dans son Cantique : & dans le livre des Avis salutaires, Elle détruit sa gloire. Celuy-là étoit l'Oracle du Saint Esprit, qui étoit survenu en Elle, & du Verbe qu'Elle portoit dans son Sein : Celuy-cy est l'ouvrage du Demon.



**Q**uand MARIE autrefois étant encor mortelle,  
S'entretint avec Dieu de son Humilité ;  
Elle vanta tout haut & sa Felicité ,  
Et toutes les Grandeurs qu'il avoit mis en Elle.



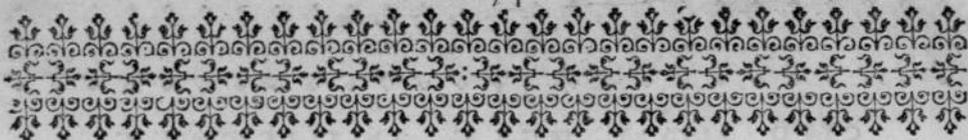
C'est qu'alors de son Sein, la Parole Eternele ,  
Faisoit malgré son cœur, sortir la verité ;  
Et son divin Discours si peu premedité,  
N'étoit du Saint Esprit qu'un Oracle fidelle.



Maintenant que du Ciel Elle instruit les Mortels ,  
Du culte & de l'honneur qu'on doit à ses Autels ,  
Elle parle sans cesse à son desavantage.



Ah ! ce n'est pas son Fils, ny son Epoux aussi,  
Qui peuvent l'obliger à tenir ce langage :  
Sans doute le Demon la fait parler ainsi.



## SUR MA JALOUSIE.

Il ne faut pas s'étonner si les Anges, les Saints & les Justes aiment la tres-fainte Mere de Dieu ; les Anges & les Saints la voyent , les Justes font la volonté de Dieu ; mais que de grands Pecheurs qui la conoissent à peine, l'ayment tendrement ; c'est un éfet merveilleux & une grande marque de sa Beauté.



**S** I ces Esprits heureux qui contemplant MARIE,  
Si les Saints dans le Ciel qui voyent ses Beautéz,  
Sont pour Elle d'amour sans cesse transportez,  
Sur leurs ardents desirs faut-il qu'on se recree.



Quand ceux qu'icy distingue une innocente vie,  
De ses charmes Divins sont encore enchantez ;  
On sçait bien qu'il leur faut suivre les volontez,  
Et l'exemple d'un Dieu qui l'a si fort chérie.



Mais que de grands Pecheurs en ce mortel séjour,  
Qui n'osent esperer de la voir quelque jour,  
L'ayment si tendrement, presque sans la connoître.



Adorable MARIE, ah ! ne vous fachez pas,  
Si nous osons penser que ce n'est pas peut être,  
Le moins sensible effet de vos puissants apas.



## SUR LES IV. SAISONS.

Les Fleurs, les Arbres, ny les Ruisseaux ne doivent pas se plaindre de la rigueur de l'Hyver; parce qu'ils sont asseurez du retour du Printems: Mais ceux qui aiment la tres-sainte Mere de Dieu, ne sont pas asseurez de la voir un jour.



**Q**ue l'Hyver est cruel à toute la Nature?  
 Sa main sans respecter les plus aymables fleurs,  
 Qui font de nos jardins la plus riche parure,  
 Fletrit en un moment leurs plus vives couleurs.



Les ruisseaux sous la glace ont perdu ce murmure,  
 Qui flatoit doucement & nos sens & nos cœurs:  
 Et nos arbres, sans fruit, sans ombre, & sans verdure,  
 D'une Saison si rude annoncent les rigueurs.



Beaux Jardins, doux Ruisseaux, & vous charmants Bocages,  
 N'accusez point le sort, si de vos avantages  
 Vous êtes dépoüillez par la rigueur du tems,



Au moins pour revenir de la mort à la vie,  
 Vous estes asseurez du retour du Prin-tems.  
 Et je ne suis pas seur de voir un jour MARIE.



## SUR L'HIVER.

Il faut aimer la tres-sainte Mere de Dieu en toute faison ; & le froid le plus insupportable ne doit pas ralantir la violance des ardeurs de nôtre Amour.



**Q**ue sont-ils devenus ces verds & fraix ombrages,  
 Qui donnoient à nos cœurs des plaisirs si charmants ?  
 Que sont-ils devenus ces riches ornements,  
 Dont Flore embelissoit nos prez & rivages ?



D'où vient que les oiseaux ont cessé leurs ramages,  
 Et qu'on void sans attraits nos jardins & nos chamz ?  
 Qui peut avoir forcé nos plus tendres Amants,  
 D'abandonner si tôt leurs bien-aymez bocages ?



Adorable, MARIE, il est aisé de voir,  
 Que la froide Saison exerce son pouvoir,  
 Sur ce qui ne vid pas & sur ce qui respire.



Mais toutes ces rigueurs ne m'ont point alarmé ;  
 Les Frimats, les Glaçons n'ont jamais eu d'empire,  
 Sur un Cœur amoureux, quand vous l'avez charmé.



## SUR L'HIVER.

Bien que l'Hiver fasse souffrir tout le monde, le retour du Printems ne donne aucune impatience à ceux qui sont devots à la tres-sainte Mere de Dieu; parce qu'en toute saison ils ont le plus grand de tous les plaisirs, qui est celuy de l'aymer.



**L'**Hiver fait à la terre une cruelle injure;  
 Ses Frimats, ses Glaçons ont desolé nos Champs;  
 Nos Prez & nos Jardins, autrefois si charmants,  
 Sont par luy dépouillez de toute leur parure.



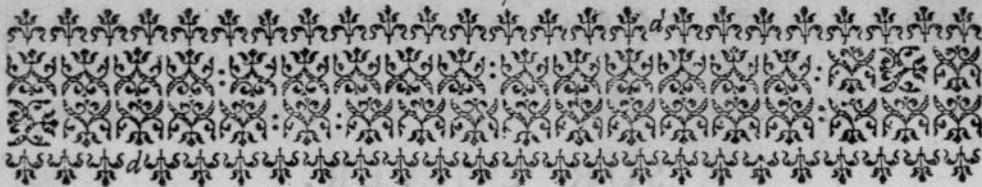
Tous nos Ruisseaux glacez ont perdu leur murmure;  
 Les Oyseaux engourdis ont cessé tous leurs chants;  
 On void de toutes parts combien ce rude tems,  
 A causé de tristesse à toute la Nature.



Adorable MARIE, en vain tant de rigueur;  
 En faveur du Printems sollicite mon cœur;  
 Je connois les douceurs de la Saison nouvelle.



Mais pour son pront retour, je n'ay point de desirs.  
 On goûte quand pour vous on est tendre & fidelle,  
 Au milieu de l'Hiver d'aussi charmants plaisirs.



## SUR L'AUTOMNE.

L'Automne fait un grand changement dans toute la Nature :  
 Mais elle n'en peut faire aucun en l'ame de ceux qui ay-  
 ment veritablement la tres-sainte Mere de Dieu.



**I**L n'est rien qui ne change en ce triste sejour :  
 Nos Jardins les plus beaux, nos plus charmants bocages,  
 Sont déjà depouillez des fleurs & de feuillages :  
 Tout icy de l'Automne a senti le retour.



Le chagrin des Bergers succede à leur amour ;  
 Les Oyseaux ne font plus entendre leurs ramages ;  
 L'air est plein de Frimats & de sombres nuages,  
 Ils nous ostent ce peu qui nous reste de jour.



C'est dans ce tems enfin d'ennuis & de tristesse,  
 Cette saison, de l'an l'importune vieillisse,  
 Que toute la Nature a perdu ses attraits.



Adorable MARIE, en ce desordre extreme,  
 L'amour que j'ay pour vous sera toujours le même,  
 Tout change ; mais mon cœur ne changera jamais.



SUR LE PRINTEMS.

Le Printems donne de fort grands plaisirs à tout le monde ;  
 mais il n'en done aucun à ceux qui aymant fort ardamen: la  
 tres-sainte Mere de Dieu, aprehendent de ne la voir jamais.



**C**Hantez Bergers, chantez, le Printems vous ramene  
 Sous ses ombrages verts, la joye & les zephirs ;  
 Les Roses en naissant inspirent cent plaisirs,  
 Et mille & mille fleurs parfument cette plaine.



Banissez de vos cœurs le chagrin & la peine ;  
 Il nait avec l'Amour tant de charmants desirs ;  
 On n'entant plus par tout que de tendres soupirs ;  
 Et les fiers Aquilons ont perdu leur haleine.



Mais pour moy, qui languis sans plaisir, sans espoir  
 Loin d'un Objet aymé, que je ne sçaurois voir,  
 Que me sert le retour de la saison nouvelle ?



A quoy servent ces fleurs, ces zephirs, ces beaux Jours  
 Helas MARIE ! helas ! vostre absence cruelle,  
 Est un Hiver pour moy, qui durera toujourns.



## SUR LE PRINTEM.

Le Printems réjouit tout le monde, à ceux-là près qui sont éloignez de la tres-sainte Mere de Dieu, quand ils l'ayment passionnement.



**D** Eja de nos côteaux, la naissante verdure,  
 Nous fait par son émail sentir mille douceurs.  
 Le bel Astre du jour, ranimant ses ardeurs,  
 Fait par ses doux rayons revivre la Nature.



On entend des ruisseaux le paisible murmure ;  
 Nos chams sont parfumez de charmantes odeurs ;  
 Et l'aymable zephir ressuscitant les fleurs,  
 Vient randre à nos Jardins leur plus riche parure.



L'on void de toutes parts les Troupeaux bondissants ;  
 Nos Bergers vont goûter cent plaisirs innocents ;  
 Tout se sent du retour de la saison nouvelle.



Pour moy loin de MARIE, il n'est point de plaisirs ;  
 Ces parfuns, ces beaux jours, que me font-ils sans Elle ?  
 Je ne compte pour rien les fleurs & les zephirs.



SUR LE PRINTEMS.

L'affliction où l'absence de la tres-sainte Mere de Dieu , reduit ceux qui l'ayment tendrement , leur inspire de l'averfion pour tous les plaisirs que le Printems ramene pour tout le monde.



**F**uyez charmants plaisirs de la saison nouvelle ,  
 Pour un autre climat , abandonnez ces lieux ;  
 Auteurs de nos beaux jours , reculez dans les Cieux ,  
 Revenez Aquilons , taisez-vous Philomele.



Laissez-moy soupirer , cét absence cruelle ,  
 Qui m'empêche de voir ce que j'ayme le mieux :  
 Peut-on loin de MARIE , & loin de ses beaux Yeux ,  
 N'estre pas acablé d'une douleur mort elle ?



Faut-il pleurer , hélas ! & pousser des soupirs ?  
 Lors que l'on void les fleurs & les tendres zephirs ,  
 Regner heureusement sur la Terre & sur l'Onde ?



Je voy seul malheureux , tous nos Bergers contants ,  
 Et languis nuit & jour , tandis que tout le monde ,  
 Chante de toutes parts le retour du Printems.



SUR LE PRINTEMS.

Le retour du Printems fait réjouir tout le monde, mais l'absence de la tres-sainte Mere de Dieu, fait soupirer ceux qui l'ayment éperduement.



**P**rintems qui dans ces lieux ramenez la verdure,  
 On vous void revenir plus charmant que jamais;  
 Et vostre heureux retour vient randre desormais,  
 Sa plus tendre jeunesse à toute la Nature.



De la triste saison vous reparez l'injure:  
 Mais pour un cœur qu'amour a percé de ses traits,  
 Vous ne sçauriez hélas, avec tous vos attraits,  
 Soulager la rigueur des tourments qu'il endure.



Je ne compte pour rien le chant de vos oyseaux,  
 La beauté de vos jours, le bruit de vos ruisseaux,  
 Ni de tous vos Jardins la richesse fleurie.



Pour toutes vos beautez, vos zephirs & vos fleurs,  
 A jamais éloigné des beaux yeux de MARIE,  
 Je vous rends seulement des soupirs & des pleurs.



SUR LE PRINTEM.

Tout ce qu'on void de plus beau dans la belle Saison, non  
seulement n'est pas comparable aux Beutez de la tres-sainte  
Mere de Dieu, mais en est encore entierement effacé.



**C** Harmant Pere des fleurs, agreable Printems ;  
Qui pour donner au monde une nouvelle vie,  
Ramenez les zephirs, la joye & le beau-tems,  
Tout doit à vos attraits ceder sans flaterie.



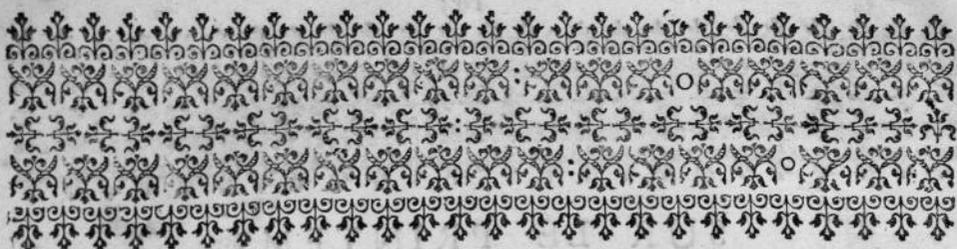
Mais las, que ces beaux jours, ces objets ravissans ;  
Ces zephirs, cét émail, cette pompe fleurie,  
Que toutes ces douceurs dont vous flatez nos sens,  
Cedent avec raison aux Beutez de MARIE ?



Ne soyez plus si fier de vos charmans apas ;  
Cessez de vous vanter d'embellir ces climats,  
Cedés cét avantage à celle que j'adore.



Ouy l'éclat de son teint, & ses attraits divers ;  
Font cent fois plus de tort à ceux de vostre flore,  
Qu'en en ont jam ais fait les plus tristes Hivers.



# A V I S :

**J**E n'ay pas tort, ce me semble, de faire imprimer cinquante Sonnets pour moy, & pour ceux de mes amis, qui ont une devotion particuliere pour la tres-sainte Mere de Dieu, après en avoir fait imprimer cent pour le public, sur sa Conception Immaculée, ou sur la Passion de son Divin Fils. Je suis persuadé que ceux cy ne plairont presque à personne; parce qu'ils sont trop tendres & trop passionnez: Il y a peu de personnes en ce siecle qui ayent une grande tendresse, & tres-peu parmi ceux-là qui ayent un parfait amour pour la Beauté, & sur tout pour celle qu'on ne void pas. Comme on ne juge des choses que parce que l'on en fait, je suis seur que ceux qui par hazard verront ces derniers Sonnets, ne se contenteront pas de les estimer peu; Mais qu'ils traiteront de foiblesse & d'extravagance une affection qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils n'ont jamais sentie. Mais aussi comme cette passion que j'ay eu toute ma vie dans mon cœur, ne m'a pas inspiré moins de fierté que la Philosophie; je ne puis m'empêcher de me moquer à mon tour de l'insensibilité de ces gens-là, & de la traiter de &c.

Je n'ay pas voulu commencer une aurre feuille pour achever une periode, dont les termes ne plairoient pas à tout le monde,

